D

Q

CASTIGAT·RIDENDO
MORES

ARLIQUINIANA
OU
LES BONS MOTS,
LES HISTOIRES
PLAISANTES ET AGREABLES.
RECVEILLIES
des Converſations d'Arlequin.

A PARIS,
Chez FLORENTIN & PIERRE DELAULNE, devant l'Egliſe de Sorbonne.
ET
Chez MICHEL BRUNET, à l'entrée de la grande Salle du Palais.

M. DC. XCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

APPARITION D'ARLEQUIN.

SAMEDI dernier 30 du mois, sur le minuit en sortant de mon cabinet, Arlequin m'aparut. Il avoit son petit chapeau, son masque & l'habit qu'il portoit sur le Théatre. Je fus d'abord surpris de le voir, mais un moment aprés je me rassurai, persuadé que je ne devois rien craindre d'un homme que j'aimois encore au delà du tombeau. N'aprehendes point, me dit-il, je suis ravi de te voir. A ce mot je courus pour l'embrasser : Non pas cela, reprit-il : Mon corps n'est plus que de *matiere subtile*, mal propre à recevoir ces marques

de ton amitié. Quelle folie te porte à publier les choſes que nous avons dites enſemble, quand je vivois ? crois-tu réjoüir le monde par mes contes ? ai-je été d'un caractere aſſez conſiderable pour recueillir mes paroles ? Tes contes, lui dis-je, plairont toûjours à ceux qui ſçavent, ou qui veulent ſçavoir les intrigues du monde ; peut-être quelque bizarre n'y trouvera point de goût, mais ces ſortes de gens, peuples des eſpaces imaginaires, ne ſe rempliſſent que d'idées chimeriques, auſſi ce n'eſt pas pour eux que je les publie. Etois-je, ſi connu, reprit Arlequin, que mon nom ne ſoit pas encore oublié ? Ton nom, lui dis-je, ſe conſervera plus long-tems que celui de tels prétendus grands hommes. Autrefois on a traverſé l'Allemagne pour te venir voir à Paris, & tu ſçais que le Comte de

Serin te dit que tu étois aimé dans toute l'Europe ; Aimé, reprit-il ? oüi, mais par l'endroit de la Comédie, & c'eſt là un mauvais endroit : Pourquoi, lui dis-je, la Comédie t'a-t'elle ôté ta probité & ta vertu ? On t'a veu en pluſieurs affaires plein de juſtice & de modération, aucune débauche n'a déreglé ta conduite ; les malheureux ont trouvé auprés de toi du ſoulagement à leur neceſſité. Tu n'es plus en état de tirer vanité de mes paroles, crois-moi, tel qui fait aujourd'hui l'homme de bien, eſt plus comédien que tu ne le fus de ta vie. Cela peut être, dit-il, mais ſur l'amas de ces contes, ne crains-tu point que le public te faſſe le même compliment que fit autrefois un Prince Italien à l'Arioſte, lorſqu'il lui preſenta Roland le Furieux : *Doue diavolo a radunato tante coyonarié*. Non,

lui répondis-je, je ne crains pas cela, ton nom & ta figure que je mets à leur tête les rendront agréables.

Je ne me plaindrois pas, reprit-il, si tu imprimois ce que nous avons dit de bon. Par exemple, les réflexions que nous avons faites sur plusieurs choses du monde ; nos pensées sur les diverses sectes des Philosophes ; les Interpretations particulieres que nous avons données à plusieurs vers des Poëtes anciens ; les regles de conduite que l'on doit suivre pour vivre avec les personnes considerables ; Une infinité de traits d'histoire dont nous avons rempli nos conversations ; au lieu de cela, tu ne racontes que des plaisanteries. Voions si j'ai tort, repris-je, toute l'Europe te connois sur le pied d'un homme divertissant ; Quelle aparence que je trompe l'idée

generale, en te représentant comme un homme sérieux? Voudrois-tu que je ne te fisse paroître qu'avec des maximes de morale, & des raisonnemens de Philosophe? on ne te reconnoîtroit point; mais attens, peut-être que dans la suite je te ferai tel que tu étois en particulier; je te rendrai tout ton sérieux, & je raporterai tes pensées, qui divertiront peut-être autant que tes contes. Je pourrois bien même écrire les jugemens que tu as fait de certains Livres, qui ne sont estimez que par la prévention que l'on a de leur mérite. Enfin attens, tu seras content de moi. Je t'ai apris par cœur, comme tu sçais, & à quelque chose prés; j'ai tout le reste aussi présent à la mémoire, que si tu me le racontois tous les jours. Au moins, me dit-il, ne t'avises pas de critiquer personne,

c'eſt un mauvais métier, je ne te le conſeille pas, on ſe fait des ennemis. Ma critique ne ſera pas outrée, lui dis-je, & puis je ne ferai que raporter ton ſentiment. Non pas, je t'en prie, reprit-il, contente-toi de dire le tien; je ne veux point me broüiller avec ceux qui écrivent. Ces gens-là ne pardonnent jamais, & je vois par experience qu'ils ſe perſecutent juſques dans les Enfers.

Je voudrois bien ſçavoir, lui demandai-je, à quoi s'ocupent Flautin & Speſſafer. Speſſafer vend de l'eau de vie, & des peaux de conin, & Flautin ſifle les Serins des Champs Eliſées. C'eſt lui qui m'eſt venu dire que tu imprimois mes Contes; je t'avouë que cette nouvelle ne m'a point plû, & encore moins de les intituler *Arliquiniana*, comme ſi c'étoit un Recueil de Sentences de quelque

grand homme qu'il fallût conſerver avec ſoin, cependant je n'ai été que Comédien. Quoi, lui dis-je, tu y reviens encore? Oüi, reprit-il, & j'aurai toûjours cela ſur le cœur. Que ne laiſſois-tu mourir avec moi mon nom & ma memoire, ſans rapeller mon idée? Je ne puis comprendre, lui dis-je, ta délicateſſe ſur le fait du Theatre; tu ſçais pourtant bien, puiſque je ne l'ai appris que de toi, qu'il y a eu un peuple de la Grece qui ne choiſiſſoit ſes Ambaſſadeurs que parmi les Comédiens. Il eſt vrai, repliqua Arlequin, mais les Romains ne les ont point eſtimez, au contraire ils les ont condamnez par leurs Loix, comme des gens qui donnoient des leçons de débauche. Tu as oublié, repartis-je, que ces Loix ne condamnoient que les *Mimes*, Far-

ceurs publics, qui par leurs postures lascives jettoient dans le cœur du peuple des semences de corruption; & pourquoi auroient-ils condamnez les Comédiens, eux qui représentoient si ingénieusement les défauts des hommes? Souvent la peinture du vice nous en retire plûtot que ne feroit une sévére correction, & les hommes se soucient moins de la vertu, qu'ils ne craignent le ridicule. Avec tout cela, reprit Arlequin, les Comédiens passent pour des gens, qui..... Il se peut faire, interrompis-je, qu'ils aient de mauvais endroits; mais c'est leur faute, plûtot que celle de la Comédie. Quand tu as représenté les friponeries des Praticiens, les contorsions des Femmes, les fourberies des Banqueroutiers, les impertinences des Bourgeois, crois-tu avoir fait un

grand

grand mal ? Tel qui s'eſt reconnu dans ta Comédie, eſt peut-être devenu moins fourbe & plus honnête homme. Soit, reprit-il, je ne t'en parlerai pas davantage, en voilà aſſez là-deſſus.

Aprens-moi, je t'en prie, lui dis-je, quelque choſe de ce que tu fais dans les Champs Eliſées. Es-tu toûjours rêveur comme tu l'étois ſur la terre ? Aſſez, me répondit-il ; cependant mon chagrin eſt un peu adouci, & cela parce que dans l'endroit où je ſuis, chacun paroît tel qu'il eſt, ſans pouvoir plus déguiſer ſes ſentimens. Quand je vivois, j'étois toûjours en furie contre les faux honnêtes gens, & ſur tout contre ces prudes, qui au travers de mille intrigues, s'érigeoient en ennemies declarées de leurs compagnes, qu'elles inſultoient plûtôt, qu'elles ne réformoient par

leurs corrections. Tu entens bien de qui je veux parler ; Non, lui dis-je. As-tu oublié l'hiſtoire de cette femme qui avoit juſqu'à vingt-deux Amans, toi-même en écrivis la liſte chez le..... un ſoir pour te divertir ; Je m'en ſouviens, lui dis-je. Cette femme, reprit Arlequin, avoit des intrigues de toutes les manieres, jamais perſonne n'a mieux fait ſon perſonnage, ni mieux ménagé ſes deux douzaines d'Amans : il y en avoit de malades, & d'autres qui ſe portoient bien. Quand elle craignoit que les malades ne revinſſent trop tôt en ſanté, & qu'ils n'apriſſent de ſes nouvelles, elle leur rendoit des viſites ſecretes, qui ne manquoient jamais de les faire retomber, aprés quoi elle marquoit une douleur aparente de leur recheute, pendant qu'elle venoit augmenter

leur indisposition. Cette femme dont la vie n'étoit qu'un tissu de libertinage, publioit les moindres foiblesses de ses amies, pour se mettre à l'abri du mauvais bruit que lui attiroit son déreglement.

Ne te souvient-il pas aussi combien long-tems toi & moi avons été les dupes du C. D..... Nous ne pouvions assez loüer sa générosité, d'avoir envoié secrettement une somme considérable à son ami pour avoir une Charge qui faisoit sa fortune; & cependant tu sçais que c'étoit bien moins pour obliger cet ami, que pour l'ôter à un autre dont il vouloit se vanger. Sa générosité n'étoit qu'un piege pour surprendre l'estime de ceux qui ne pénétroient pas ses véritables sentimens. Mille exemples de fausse vertu me mettoient tous les

jours en colere, & je ne pouvois souffrir que des personnes indignes se joüassent de ma credulité. Presentement je ne vois plus de cœurs masquez ; un homme généreux paroit tel qu'il est, un fourbe ne peut tromper personne, on distingue d'un coup d'œil une coquette d'une honnête femme, & je suis charmé de cette sincerité.

A propos de coquette, lui dis-je, tu en vois arriver une belle quantité, sur tout depuis quelques années ; Pas tant, me répondit-il, que tu te l'imagines. Comme dans le monde chaque femme veut plaire, & souvent sans aller plus avant, elles passent presque toutes pour avoir de la coqueterie : mais tu seras étonné de ce que je te vais raconter. Je l'entendis ces jours passez par occasion en me promenant seul dans

un bocage des Champs Elisées. Il nous arriva une femme assez jeune, qui pestoit fort contre les Parques d'avoir si-tôt coupé le fil de sa vie; je croiois que c'étoit une coquette qui demandoit son amant. Rien moins que cela, me dit-on, elle a aimé son mari, & c'est lui seul qu'elle regrette; sa passion n'a point diminué par le nombre des années. Souvent la nuit elle faisoit laisser dans sa chambre une bougie allumée, & quand son mari dormoit, elle se faisoit un plaisir de le considerer à la lueur de cette bougie avec une attention extrême; elle le trouvoit si aimable, qu'elle ne pouvoit cesser de le regarder. Mon Dieu, disoit-elle, qu'il est beau, qu'il est charmant; y a-t'il au monde une femme plus heureuse que moi. Cela est-il bien vrai, lui demandai-je? La

tendresse d'une femme peut-elle aller jusques-là ? On me l'a assuré, répondit-il, & la chose n'est pas impossible.

Aprés qu'il eut fini de parler, il voulut disparoître. Me quitter si-tôt, lui dis-je, cela n'est pas juste. Je sens en moi, reprit-il, une impression qui m'apelle ; Impression tant que tu voudras, tu demeureras encore un peu de tems avec moi. J'ai toûjours eu envie de sçavoir quelque chose de certaines gens de ma connoissance, & tu peux m'en donner des nouvelles. Dis-moi, je te prie, ce que fait Moliére depuis plus de vingt ans qu'il est mort. Térence & Plaute, me répondit-il, le persécutent toûjours pour avoir diminué leur réputation, & je le vois quelquefois dans des Prez qui se divertit à attraper des Grillons. Et Corneille ? Il cau-

se, dit-il, avec les Heros qu'il a représentez dans ses Tragédies, & ces Heros admirent son esprit, & le remercient toûjours des grands sentimens qu'il leur a donnez. Et Lulli? Celui-là, reprit Arlequin, peste toûjours contre vôtre Musique. La sienne raviroit tous les Enfers, si nous étions dans un état à nous paier de Chansons. Vous pourriez bien tous ensemble, repartis-je, faire des spectacles d'une beauté parfaite. Vous autres mortels, repliqua Arlequin, qui ne voulez voir que des aparences, vous vous contentez de spectacles, mais nous qui sommes dans les veritez, nous n'avons pas besoin de Comédies. Tu es donc bien Philosophe, repris-je. A propos de Philosophe, ne vois-tu point Descartes nôtre bon ami? A tout moment, me dit-il, il est toûjours

avec Epicure & Ariſtote, qui ſont apliquez à détruire ſes principes, & lui pour les leur prouver d'une maniere ſenſible, les mena ces jours paſſez ſur le bord d'une grande Ciſterne où il cracha dedans toute l'apreſdinée pour faire des ronds, dont il ſe ſervit afin de leur expliquer le mouvement & l'étenduë de ſes tourbillons. Je me réjoüis ſouvent à les entendre diſputer avec une opiniâtreté que je crois commune à tous les Philoſophes.

Il y a quelque tems qu'il nous arriva un jeune homme de condition, bon Philoſophe, qui diſpute avec eux toute la journée, c'eſt le Chevalier de Venaſque. Venaſque, lui dis-je; on m'a dit qu'il avoit été tué pour une choſe aſſez plaiſante. La ſçais-tu, repartit Arlequin? Non, lui dis-je; Ecoute-moi, je vais te la raconter. C'étoit

C'étoit un jeune homme fort emporté. Un jour étant avec deux ou trois de ses amis ils parlerent de courage. Chacun d'eux se donnoit pour homme qui n'entendoit pas raillerie ; Venasque loüa la valeur d'un ami absent : un de la compagnie se sentant blessé de ses loüanges, lui dit que son ami n'étoit pas tel qu'il le faisoit. Venasque imprudemment ? Je parie cent pistoles, dit-il, qu'il est plus brave que toi ; Parie que non, répondit l'autre ; ils convinrent que Venasque viendroit voir son ami, & qu'il l'obligeroit à se battre contre lui. Cet ami lui représenta qu'il étoit ridicule à lui d'insulter un homme sans raison. Parbleu, répondit Venasque, je ne veux pas perdre mes cent pistoles, je les ai pariées pour soûtenir ton courage, & il faut que tu te battes ou

contre lui, ou contre moi. Cet ami surpris de son extravagance, de l'engager dans un combat pour une chose aussi impertinente, lui répondit avec un dédain qui blessa sa fierté. Peu de tems aprés cet étourdi l'aiant attaqué dans la ruë, receut deux coups d'épée qui lui ouvrirent le chemin des Champs Elisées.

Ce jeune homme, ajoûta Arlequin, tout fou qu'il est, ne laisse pas d'estre Philosophe, & de disputer assez subtilement pour embarasser quelquefois nos Maîtres; ce qui me fait de la peine, c'est qu'il s'emporte toûjours. Il faut avoir bien peu de jugement, lui dis-je, que de se faire un point d'honneur pour soûtenir opiniâtrement sa pensée. Que les gens de College aient des opiniâtretez là dessus à la bonne heure, c'est leur métier: mais que les per-

ſonnes du monde s'en faſſent une affaire, c'eſt ce que je ne puis comprendre. La Philoſophie de nous autres mortels ne conſiſte qu'à poſer des principes, vrais ou faux, qui ſeront toûjours bons, pourveu que par eux nous puiſſions expliquer les effets de la nature. Puiſque la verité nous eſt inconnuë, quand on a dit ce qu'on croit, pourquoi ſe faire une vanité d'attirer les autres dans nôtre ſentiment ? Peut-être eſt-il mauvais, & ne paroit-il véritable que par le tour que nous lui donnons, ou par l'ignorance de nôtre adverſaire qui n'a pas aſſez d'eſprit pour le combattre.

Un des plaiſirs de ce jeune étourdi, me dit Arlequin, c'eſt d'aller quelquefois tourmenter Timon le Miſantrope. Ces jours paſſez il le railla ſi fort ſur ſa ferocité, qu'il penſa eſtre paié de

ſes plaiſanteries. Que pouvoit-il tant lui dire, repris-je ? Il le fit ſouvenir de la brutalité qu'il répondit à Apemante. Comme je demeurai court : Parie que tu ne ſçais dequoi je te parle. Je l'avouë, lui répondis-je, j'ai oublié ce que tu m'as dis autrefois de Timon ; comme je n'aime point les Miſantropes, je n'ai gueres fait d'attention aux choſes qui les regardoient, cependant je t'en prie, redis-les moi.

Apemante, reprit-il, dont je viens de te parler, étoit le ſeul homme avec qui Timon eût commerce, parce qu'il étoit le ſeul Philoſophe qui ſuivît ſes ſentimens. Un jour Timon ſe trouvant à un feſtin avec lui, Apemante crut lui plaire en lui diſant que le feſtin étoit beau : Il le ſeroit bien plus, lui dit Timon, ſi tu n'y étois pas.

Une autrefois rencontrant Alcibiade qui venoit de faire recevoir une loi nuisible au peuple d'Athénes, l'embrassa au milieu de la ruë. Un homme surpris de ces caresses lui en demandant la cause; C'est, répondit-il, que je regarde ce jeune homme comme la ruïne des Atheniens.

Voici, continua Arlequin, le trait à mon sens le plus brutal de ce misantrope. Un jour le peuple étant assemblé, il s'avisa de monter dans la Tribune aux harangues. Tout le monde étonné de la nouveauté fit un grand silence, & voici comme il leur parla: Peuple Athénien, j'ai dans ma maison un figuier, où plusieurs de vos Concitoiens se sont pendus, je vais faire réparer la maison, & peut-être faudra-t'il abatre le figuier; je vous en avertis de bon-

ne heure, ſervez-vous de la commodité, & que ceux qui en ont envie ſe haſtent de s'y venir pendre.

Aprés qu'il fut mort, Callimaque, ſi je ne me trompe, fit ſon Epitaphe. J'ai oublié les vers, écoutez le ſens. Paſſant, dit Timon, on m'a mis ici; Va-t'en & laiſſe-moi en repos. Plains-moi, ou ne me plains point, cela m'eſt indifferent, pourveu que tu t'en ailles.

Tu m'as fait plaiſir, lui dis-je, de m'avoir redit tout cela, je te promets de ne l'oublier de ma vie; mais à ce que je vois nous gardons nos mêmes inclinations aprés la mort, & nous ſommes brutaux ou polis, ſuivant que nous l'avons eſté ſur la terre. Tel, reprit Arlequin, que la Parque nous trouve, tel nous demeurons dans les Champs Eliſées. L'une regret-

te toûjours son amant, l'autre son mari ; celui-ci la bonne chere, celui-là son bien ; le Procureur ses procez ; l'Avocat son sac ; le Medecin ses Ordonnances, & l'Apoticaire ses Clisteres. Mais parmi vous, repris-je, n'y a-t'il pas quelqu'un qui ait envie de revenir au monde. Non, me répondit Arlequin, Mercure a beau marquer avec sa baguette les ombres qu'il voudroit renvoier dans les corps. Presque personne ne demande la metempsicose, la vie n'a rien qui nous touche, nous vous la laissons à vous autres mortels qui n'avez que des plaisirs imaginaires, & des agitations continuelles. Cependant, repliquai-je, il y a quelque repos sur la terre, on trouve des personnes raisonnables qui vivent sans aucune passion, & crois-tu que ces gens-là ne soient pas dans le cal-

me. Il te le paroît, reprit Arlequin, mais crois-moi, leur calme est comme celui de la mer, qui n'empêche pas qu'elle ne demeure salée & qu'elle ne retienne son amertume. Telle est la tranquillité du monde, jamais pure, & toûjours mêlée de mille dégoûts.

Cependant, ajoûta-t'il, malgré cela je vois un jeune Allemand qui petille de retourner à la vie, mais à condition qu'il rentrera dans le corps d'un Valet de chambre ; Quel goût, lui demandai-je, a-t'il pour cet état : c'est, me répondit Arlequin, pour la raison que je t'ai dite, que nous gardons presque toûjours nos inclinations ; il est mort Valet de chambre, & il veut encore le redevenir, c'est Merlin de Strasbourg. Ha Merlin ? Oüi, reprit-il, depuis qu'il est venu dans

les Champs Elisées, il m'a fait plusieurs contes. Tu sçais qu'il servoit un enfant de qualité dans un College, dont le Principal ne se nourrissoit les jours maigres que de langues de Carpes. Son Maître étoit malin ; un jour le Principal outré contre lui l'envoia chercher pour le châtier, c'étoit un Samedi. Le Principal dînoit quand il entra, aussi-tôt il le détacha & lui fit mettre les deux doigts sur la table, qui devoit être la posture du patient. Pendant la punition, qui fut assez longue, le fripon mangea les langues de Carpe, & le Principal qui s'attendoit à faire un repas excellent, fut surpris de ne les plus trouver. Peu de jours aprés il sceut qu'il les avoit mangées, & depuis quand il le châtioit les jours maigres, ou c'étoit l'apresdiné, ou il enfermoit auparavant dans son cabinet ses

langues de Carpes.

Dans la suite, ajoûta-t'il, Merlin eut envie d'être Moine, il se mit dans un Convent, d'où trois mois aprés on fut obligé de le chasser pour son esprit de division & de libertinage. Au sortir de là il rentra avec son Maître, qui l'avoit toûjours bien aimé, on l'apelloit alors le Comte de ..... qui a été tué depuis peu d'années. Il le menoit tous les ans dans ses Terres, où il y avoit des Paisanes assez jolies. Merlin les regardant d'un œil de convoitise, cherchoit tous les moiens de les attraper. Il fut à la fin décrié, & personne ne le voulut plus souffrir. Dans ce tems-là il en aimoit bien-fort une qui se moquoit de lui. Il remarqua qu'à certain jour de la semaine elle alloit garder ses moutons à la campagne. Un matin l'aiant aperçuë de loin

assise au coin d'un buisson ; pour être seur de son coup, il se glissa derriere une haie fort longue, qui alloit jusqu'à l'endroit où étoit la petite Bergere, & afin qu'elle ne se défiât de rien, il faisoit de tems en tems du bruit avec une sonette à Vaches qu'il avoit à la main. A peine cette fille le vit, qu'elle se mit à fuir. Merlin l'atrapa & l'auroit poussée à bout si elle n'eust esté secouruë. Cette insulte fit grand vacarme dans le païs, & son Maître fut obligé de le renvoier à Paris : cependant il ne le chassa pas, ne pouvant se passer de lui dans ses expeditions amoureuses, une desquelles lui a été funeste : la voici.

Dans ce tems-là une Provinciale, femme de condition & d'une beauté achevée, parut à la Cour : Tu entens bien de qui je veux parler ; Oüi, lui dis-je, elle

ne devoit pas mourir d'une maniere si cruelle. Juste, reprit Arlequin, tu y es : Ecoute la suite qui a fait la catastrophe de Merlin. Tous les jeunes gens aimoient cette femme, & ne jugeoient de leurs bonnes qualitez qu'autant qu'ils avoient part à ses bonnes graces. Le Marquis de..... lui trouvant du goût pour lui, voulut chasser tous les autres, & être le seul aimé. Il dit son dessein à Merlin, & lui ôtant tous les emplois qu'il avoit auprés de lui, il ne lui laissa que celui de veiller à la conduite de sa Maîtresse. Merlin faisoit fort bien son devoir. Peu de tems aprés le Comte de ..... vint à la Cour. Il étoit beau & bien fait. A peine eut-il veu cette femme, que le bruit courut qu'il en étoit aimé ; Le Marquis pensa mourir de jalousie. Merlin étoit obligé de roder tou-

tes les nuits autour de son logis pour observer si quelqu'un ne la venoit point voir secrettement. Une fois prenant garde que vis à vis de sa maison on avoit mis un grand tas de fumier, il se mit dedans, & se cacha si bien qu'on ne le pouvoit voir. Deux heures aprés un Jardinier de Marets passa avec sa charette, & trouvant l'occasion de la charger de fumier, il prend sa fourche & la plante dans le tas où Merlin étoit caché; à peine l'eut-il fourrée, qu'entendant un grand cri, il se sauva tout effraié, & laissa sa charette. Merlin qui étoit blessé à la cuisse se leva, & se l'étant bandée avec un mouchoir pour arrêter le sang, il se traina chez lui; Peu de jours aprés la gangrene se mit à son mal & il mourut.

Voilà une belle mort, lui dis-je. Malgré tout cela, reprit Ar-

lequin, il tourmente Mercure pour redevenir valet de chambre ; Et ſon Maître, repris-je, qu'eſt-il devenu ? Son Maître repliqua-t'il a diſſipé tout ſon bien aprés cette Maîtreſſe, qui préſentement le traite avec beaucoup de froideur.

Mais tu m'amuſes toûjours, adieu il faut que je m'en retourne, mon congé n'étoit point pour ſi long-tems. Encore un moment, je t'en prie, lui dis-je, prometsmoi de m'aprendre tout ce qu'on dira de tes Contes. Je te le promets : Promets-moi auſſi, repris-je, de me venir voir quelquefois pendant la nuit, & à l'heure qu'il eſt ; Mon cabinet eſt fort ſolitaire, comme tu vois, & nous pourrons parler en repos ; tu me diras des nouvelles des Champs Eliſées, & je t'en dirai de ce monde. Ton

entretien me sera plus utile qu'il ne me l'étoit autrefois ; & comme tu vois les Heros tels qu'ils sont, tu m'instruiras de leur gloire & de leur vertu. Il fut un moment sans parler ; aprés quoi, les Heros des Champs Elisées, me dit-il, ne seront jamais propres qu'à servir de sujets de Comédie, adieu. Ce mot achevé, il disparut tout à coup, comme un fantôme qui descend dans la terre, & je rentrai dans mon cabinet pour écrire tout ce qu'il venoit de m'aprendre.

AVIS IMPORTANT.

Ie vais ajoûter en peu de mots quelques Articles qui regardent le Livre ; le principal c'est que je prie le Lecteur de ne faire aucune aplication de ces Contes, il s'y tromperoit infailliblement. La plûpart des

perſonnes dont je parle ſont mortes, & pour celles qui vivent, je n'en dis que des choſes avantageuſes ou indifferentes. Sur tout qu'on ne s'arrête pas aux premieres Lettres que j'ai miſes pour marquer les Noms, parce qu'il y a pluſieurs Noms qui commencent par les mêmes Lettres, & on apliqueroit certains Contes à des gens qui n'y ont aucune part. Bien plus j'ai donné le Manuſcrit à lire à cinq ou ſix hommes du monde, pas un n'a pû deviner de qui je parlois, excépté que je les aie indiqué, ce que je n'ai fait que dans les aventures qui ne pouvoient les offenſer. J'ajoûte que la même peut être arrivé à deux ou trois perſonnes; ainſi il ne faut point l'apliquer à une en particulier, car ce ſeroit peut-être celle dont je ne parle point.

Ce que j'oſe aſſeurer c'eſt que tous ces Contes ſont véritables. Arlequin

les

les faisoit quelquefois à ses amis particuliers, & Monsieur P.... m'en a dit quelques-uns que j'avois oubliés. Des aventures qu'il raconte, les unes sont arrivées depuis plusieurs années, & les autres quelque tems avant sa mort. On lui en a dit, & il en a veu lui-même; par exemple celle de l'Opera, que je raporte page 39. où il étoit present. Ie cite cette aventure pour une raison particuliere. On verra l'emportement d'un vieillard & de deux femmes qui aimoient deux jeunes hommes de l'Opera. On a désigné leurs noms par un P & par un E. Dans ce Conte le Vieillard qui n'aimoit que le chant, ne pouvoit souffrir la danse, & c'est pour cela qu'il parle sottement de ces personnes, quoi qu'ils dansent tous deux aussi bien & peut-étre mieux que tous ceux qui se sont jamais mêlez de cet exercice. Ce que je viens de dire doit persua-

der le public avec quel soin & quelle circonspection je ménage dans ces Contes la reputation de tous ceux dont j'y parle, & cela parce qu'il ne faut jamais rire aux dépens d'autrui. Apres cela je ne crois pas que personne soit d'assez mauvaise humeur pour se fâcher ; car puisqu'on ne nomme qui que ce soit, pourquoi vouloir se trouver dans un Livre, qui assurément ne dit rien de nous.

Mais dira quelqu'un, vos Contes ne sont pas si bons que vous croiez, quelques-uns manquent même de vrai semblance. Cela est autre chose ; Cependant je réponds qu'ils sont tous vrais, & que s'il y a quelque petite circonstance qui paroisse difficile à croire, je l'ai ajoûtée pour dépaïser le Lecteur, non pas de l'aventure, mais de la personne à qui elle est arrivée ; & cela pour cacher ce qu'il ne doit pas sçavoir. Je sçai bien que les Contes seroient ex-

cellens si on en connoissoit les interessez, mais qu'on me permette de taire ce que je ne puis dire sans indiscretion.

Pour ce qui est du reste. J'avouë qu'il y en a de meilleurs les uns que les autres : mais on n'en trouvera pas un où l'on ne sente quelque trait plaisant, ou par la réponse qui est au bout, ou par les manieres extraordinaires de ceux dont on y parle. Apres cela tout le monde sçait que nous trouvons les choses bonnes ou mauvaises, non seulement par raport à elles-mêmes, mais tres-souvent par raport à la situation d'esprit où nous sommes en les lisant. Dans des tems Horace trouvoit ses vers admirables, & dans d'autres il les plioit & les jettoit sous sa table dans la poussiere, sans pouvoir les souffrir. Je ne dis pas cela pour comparer mes plaisanteries à des Ouvrages excellens, mais seulement

pour donner au Lecteur lieu de faire cette reflexion ; tous ceux qui lisent sentent ce que je dis. Le moien que des Contes plaisent, ou à des gens qui ont receu quelque revers de fortune, on à ceux qui sont dominez d'une humeur noire excitée par un tems sombre, ou par des obstacles imprévus qu'ils trouvent dans leurs plaisirs ou dans leurs affaires? Dans ce moment rien ne plaît, la plus belle Musique impatiente un homme qui est dans la douleur ; mais qu'on les lise à divers tems, qu'on se mette dans l'esprit que ce ne sont que des Contes, peut-etre n'en sera-t'on pas entierement dégoûté.

Que si on aporte dans cette lecture un visage sourcilleux & philosophique, & qu'on ouvre le Livre au sortir d'une profonde meditation sur le Flux & Reflux, ou sur le mouvement de la matiere globuleuse, mes Contes sont frits ; le Car-

teſien crachera deſſus, & ira ſur le champ examiner le point de ſa naiſſance pour voir ſi ſon étoile le menaçoit d'un Livre ſi impertinent. Les hommes ſont quelquefois injuſtes, ils ne veulent ou ne ſçavent point s'accommoder aux diverſes choſes qu'ils voient. C'eſt pourtant une penſée auſſi peu judicieuſe, que ſi ſur le Theatre ils cherchoient le heroïſme dans les diſcours d'une confidente. Aprés tout cela j'abandonne ces Contes comme des Chevaliers errans; je ne doute pas qu'ils n'aient des avantures bien differentes, mais Arlequin dans ſon aparition m'a promis de me les venir raconter, & j'uſerai le plus ſagement qu'il me ſera poſſible des avis qu'il me donnera.

Ce n'eſt pas tout. D'où vient que j'ai mis des Hiſtoires ſerieuſes, comme celles des deux Religieuſes qui ſortirent de leur Convent? Cela ré-

pond-il à Arliquiniana ? Ie ne me suis pas obligé de ne mettre sous ce Titre que des plaisanteries. Puisque j'ai raporté plusieurs réponses morales que m'a fait autrefois Arlequin ; j'ai bien pû écrire ces deux Hictoires. Ce sera bien autre chose dans la suite quand on le verra avec le serieux qu'il avoit en particulier. Arlequin estoit deux hommes ; Sur le Theatre avec son masque rien de plus agréable ni de plus divertissant ; Mais rien de plus serieux que lui, démasqué & hors du Theatre. Ceux qui ne le voioient qu'à la Comedie le croioient incapable de tristesse, & les personnes qui le voioient à son ordinaire ne le trouvoient pas fort sensible à la joie. Il n'estoit pourtant pas Misantrope, bien loin de cela, mais il n'estoit pas gai, & la mélancolie dominoit. Quand donc j'écrirai ce qu'il me disoit en certains momens de sa mélancolie,

on le verra sage, posé, solide, & philosophe tout comme un autre. Il s'est trouvé dans des tourbillons, & même il a découvert le secret de les mêler les uns avec les autres sans les confondre. Il parlera, non pas des mœurs, mais des Ouvrages d'autrui; Il n'évitera pas les occasions de faire des courses dans les sciences. Il m'a dicté certains beaux endroits des Poëtes Italiens qui ne déplairont pas; & j'ai de lui la Version de quelques Dialogues Grecs qui pourront trouver place dans nos conversations. Ce qui est certain, c'est qu'il parlera toujours avec moderation; qu'il ne manquera jamais de respect pour les gens de merite, & que dans ses paroles on ne verra rien qui aproche des injures que Scaliger dit à des personnes de reputation.

J'oubliois qu'il s'est glissé quelques fautes d'impression; Par exemple,

AVIS IMPORTANT.

on a mis Sapatos avec un S au commencement ; les Espagnols l'écrivent avec un ç , ainsi de quelques autres ; mais cela n'est rien, & le Lecteur y suplera facilement.

ARLIQUINIANA.

MON deſſein eſt de faire ici un Recueil, non ſeulement de quantité de mots plaiſans qu'Arlequin diſoit en repréſentant ſon perſonnage à la Comédie Italienne, mais encore de raporter pluſieurs hiſtoires agréables, qu'il racontoit à ceux avec qui il étoit libre. Je dirai auſſi les choſes ſérieuſes, & les maximes de Morale dont trés-ſouvent il rempliſſoit la converſation. Tout le monde ſçait qu'il étoit honnête homme, qu'il avoit

de la probité & de l'honneur, & qu'il ne s'eſt jamais attiré une mauvaiſe réputation par une conduite déreglée. De plus, il étoit ſçavant, ſur tout dans la nouvelle Philoſophie, & il avoit pluſieurs connoiſſances particulieres des ſecrets de la nature. Comme il liſoit un jour dans une Bibliotheque, un illuſtre Magiſtrat y entra par occaſion, & l'aiant aproché ſans le connoître, il lia converſation avec lui; il fut ſi ſatisfait de ſa capacité, qu'il voulut ſçavoir qui il étoit, le Bibliothequaire lui répondit que c'étoit le ſieur Dominique, autrement Arlequin de la Comédie Italienne, le Magiſtrat l'alla rejoindre, il lui fit mille amitiez, depuis ce tems-là il lui conſerva toûjours ſon eſtime & ſa protection. Je ne crains pas que les gens de bon ſens me ſçachent mauvais gré de pu-

blier ce que je sçai de lui. C'est dans cette vûë, que je vais raporter les Mots plaisans qu'il disoit sur le Théatre, & les sentimens de probité qu'il a conservez toute sa vie.

Dans une Comédie il y a une Scene, où Arlequin veut vendre sa maison, il dit à l'acheteur qu'afin qu'il n'achete pas chat en poche, il lui en veut faire voir un échantillon, & là-dessus tirant de la basque de son casaquin un gros plâtras, voilà, dit-il, l'échantillon de la maison que je veux vous vendre.

Dans une Scene d'une autre Comédie il fait le gueux, Octave lui demande ce qu'il veut de lui, Arlequin le prie de lui donner l'aumône, Octave pour le plaisanter l'interroge sur plusieurs choses, entr'autres, combien il a de peres, Arlequin lui répond qu'il

n'en a qu'un, Octave fait semblant de se fâcher contre lui, & lui demande pourquoi il n'a qu'un pere ; je suis un pauvre homm, lui répond-il, & je n'ai pas moien d'en avoir davantage.

Dans une autre Scene les Archers le veulent mener en prison pour quelques fourberies qu'il a faites, il dit qu'il n'y veut pas aller, & que les volontez sont libres.

Dans une autre Comédie il feint le malade, un Medecin le guerit, aprés quoi il lui demande son paiement, Arlequin ne prétend point lui donner la somme qu'il veut avoir, le Medecin le fait assigner ; comme Arlequin est devant le Juge, il dit qu'il ne veut point de la santé que le Medecin lui a donnée, il offre de la lui rendre, autrement qu'il est prêt de la déposer au

Greffe, que le Medecin y dépose la maladie qu'il lui a ôtée, & que chacun reprendra ce qui lui apartient.

Il y a une Scene où il fait le valet sobre. Pasquariel le veut mener au cabaret, Arlequin n'y veut pas aller : Le verre, dit-il, est la boëte de Pandore, & c'est de là que sortent tous les maux.

Tout le monde sçait la Scene plaisante qu'il fit dans la chambre de M. de S..... Il avoit envie d'avoir des vers latins de lui, & il ne sçavoit comment faire, il sçavoit seulement que le Poëte ne vouloit pas se donner la peine d'en faire pour tout le monde. Voici le moien qu'il prit, il s'habilla de son habit de Theatre, avec sa sangle, & sa petite épée de bois, il prit un manteau qui le couvroit jusqu'aux talons, aiant

caché son petit chapeau, il se mit dans une chaise; quand il fut à la porte de la chambre de M. de S.... il heurta, en entrant il jetta son manteau à terre, & aiant mis son petit chapeau, il courut sans rien dire d'un bout de la chambre à l'autre en faisant des postures plaisantes. M. de S.... étonné d'abord, & ensuite réjoüi de ce qu'il voioit, entra dans la plaisanterie, & courut lui-même dans tous les coins de sa chambre comme Arlequin, & puis ils se regardoient tous deux, faisans chacun des grimaces pour se paier de la même monnoie, la Scene aiant duré un peu de tems, enfin Arlequin leva son masque, & ils s'embrasserent tous deux avec les ha, ha, de deux amis, qui se revoient aprés une longue absence, M. de S.... lui fit des vers tres-beaux, & le renvoia fort satisfait de sa poësie & de sa bonne humeur.

Dans le tems que la Troupe Italienne joüoit les Procureurs, il me dit un soir dans sa Loge, aprés la Comédie, une plaisanterie que feu Monſ. le Duc de Nemours fit à la chaſſe; Ce Prince, dit-il, avoit chaſſé toute la matinée ſans rien prendre, fâché de cela, il vit venir de loin un homme, maniere de Bourgeois, monté ſur un aſſez bon cheval, quand il fut à portée de vûë, il connut que c'étoit le Procureur d'une femme qui plaidoit contre lui, au moment il mit ſes chiens aprés, diſant que c'étoit la meilleure chaſſe qu'il eût jamais faite. Le Procureur, qui ne s'attendoit pas à cela, ſe mit à fuïr à toutes jambes, pour éviter les chiens, qui l'auroient devoré. Le Duc de Nemours, & ceux qui étoient avec lui, éclatoient

de rire, entendans crier le Procureur, qui se tenoit aux crains du cheval, & qui demandoit miséricorde à tous les passans. Enfin par bonheur, trouvant ouverte la porte d'une basse-court, il se jetta dedans, & il fut obligé de courir jusques dans la cuisine pour se garentir des chiens qui le poursuivoient.

Un jour il nous raconta une aventure qu'il eut avec un Gascon en revenant de Bourgogne dans le carrosse ordinaire; Je trouvai, dit-il, dans le carrosse trois ou quatre personnes sociables, avec qui je m'entretins pendant le chemin, je m'attachai principalement à un Danois, qui venoit de voiager en Pologne, en Allemagne, & en Espagne, qui avoit vû une partie de la France, & qui venoit à Paris; je lui demandai des nouvelles des Païs qu'il avoit vûs,

aprés quoi je lui fis plusieurs questions sur le Dannemark, aiant répondu à toutes, il me parla des forces de son Roi, de ses Armes, & du nombre de Vaisseaux qu'il a toûjours sur l'Ocean, le Gascon écoutoit cela avec une attention extrême sans dire un mot; quand le Danois eut cessé de parler, le Gascon, comme revenant d'un profond sommeil, Monsieur, dit-il, s'adressant au Danois, le Roi de Dannemark a-t'il carrosse? Cette question surprit tellement les personnes qui l'entendirent, qu'il leur fut impossible de s'empêcher de rire. Le Danois croiant que le Gascon lui avoit fait cette question pour se mocquer du Roi de Dannemark, le voulut tuer, le Gascon qui ne comprenoit pas la sottise qu'il venoit de dire demandoit au Danois pourquoi il se fâchoit contre lui. En-

fin on eut toute la peine du monde d'empêcher le Danois de le maltraiter, le lendemain au soir on arriva à Paris, tout le monde descendit de carrosse, mais le Gascon n'en sortit point, craignant, comme il m'avoit dit tout bas, *l'irruption sur lui de ce malhonnête Etranger.* Quand le Danois eut pris congé de la compagnie, & qu'il fut loin, le Gascon sentant revenir son courage, *J'ai voulu attendre*, dit-il d'un ton fier, *si le faquin me disoit quelque chose, je le défie, lui & son Roi de Dannemark d'oser jamais me regarder entre les deux yeux.*

Il trouvoit que les hommes avoient tort de faire leurs testamens de la maniere qu'ils le faisoient, ils laissent, disoit-il, tous leurs biens aux uns & aux autres aprés leur mort, c'est le vrai moien que leurs heritiers souhai-

tent de les voir enterrez pour posseder l'heritage. Là dessus il me dit un jour à la promenade qu'il avoit connu un Prieur Gascon, homme d'esprit, qui pendant une maladie dangereuse avoit fait un testament d'une maniere bien differente, il avoit mis que s'il mouroit il ne laissoit rien à ses valets, mais que s'il revenoit en santé, il leguoit à celui-là telle somme, à celui-ci tels meubles; Ce testament, ajoûta-t'il, pensa coûter la vie au Prieur, car chaque valet, pour avoir son legs, étoit toûjours au chevet de son lit, malgré qu'il en eût, & ils lui rendirent tous des services si continuels, & quelquefois si peu necessaires, qu'ils penserent le tuer de l'envie qu'ils avoient de lui faire recouvrer la santé.

Il disoit, en parlant de l'avarice, que ce vice avoit quelque

choſe de bizarre, & de bien oppoſé aux autres. Un débauché, ajoûtoit-il, cherche une belle femme pour l'aimer, un ivrogne boit à la premiere occaſion le vin aprés lequel il a long-tems ſoûpiré, & un avare ne ſe ſert jamais du bien qu'il a acquis avec beaucoup de fatigues. Ne ſçavez-vous point continua-t'il, l'hiſtoire d'Opimius riche & avare qui ſe refuſoit les choſes les plus néceſſaires à la vie. Horace raporte qu'il tomba dans une ſi profonde l'éthargie, que ſon heritier le croiant mort ſe ſaiſit de toutes ſes clefs, pour voir au plûtôt l'argent qui étoit dans ſes coffres : ſon Médecin, qui étoit ſon ami, aiant envie de le tirer de ſa léthargie par un prompt remede qui convint à ſon avarice, fit porter au chevet de ſon lit une table, ſur laquelle il verſa des ſacs d'argent qu'il

compta à grand bruit, afin que le son le fist revenir. En effet, il revint un peu, le Medecin se servant de ce moment lui dit, que s'il ne prenoit garde à ses trésors, son heritier étoit venu pour les emporter, le malade lui demanda d'une voix foible, ce qu'il devoit faire pour l'en empêcher; Vôtre corps, lui répondit le Medecin, est épuisé faute de nourriture, & vous n'avez plus de force, mangez ce que je vous présente. Le malade ouvrant les yeux à demi pour voir ce qu'il lui donnoit: Cela, coûte-t'il beaucoup, lui demanda-t'il? L'a-t'on acheté bien cher? trois sols, lui répondit le Medecin. Helas! reprit le malade, qu'importe que je meure de maladie, ou de la misere dans laquelle me va précipiter cette dépence.

Un jour il alla voir un de ses

amis,& il trouva chez lui un homme qui se piquoit de joüer du luth admirablement bien, quoi qu'il en joüât fort mal; quand il fut sorti on demanda à Arlequin si cet homme joüoit bien du luth: *Je trouve*, répondit-il, *que c'est le luth qui joüe de l'homme.*

Une autrefois il me disoit que tout le monde se tourmentoit pour amasser dequoi vivre, que pour lui il songeoit à amasser dequoi mourir; tant qu'on est jeune, ajoûtoit-il, ou qu'on se porte bien, on trouve toûjours dequoi vivre, mais quand on est malade, & qu'on aproche de la mort, le bien est alors nécessaire pour être malade joieusement, & pour mourir sans inquietude.

Dans une autre occasion, où nous parlions de l'attention qu'ont plusieurs personnes à faire une chere délicate, il me dit, qu'il

faudroit envoier tous les gloutons voiager en Espagne pour les bien punir. Je me souviendrai toute ma vie, me dit-il, d'un voiage que j'y fis. Avant que de venir en France, je debarquai à Roze, par où j'entrai dans la Catalogne; dans presque toutes les hôtelleries où je fus, l'hôte me venoit faire des complimens en termes magnifiques ensuite dequoi il me promettoit de me bien traiter; Un entr'autres me demanda si j'aimois les Perdrix, je dis que oüi; si j'aimois les Poulets, je dis encore que oüi; si j'aimois les Cailles, oüi, lui dis-je; Mangez-vous des Artichaux? tres-bien, lui répondis-je: & des Champignons? encore mieux, repliquai-je. Je croiois faire le meilleur repas de ma vie. Je vous demande pardon, me dit cet hôte dénaturé, je n'ai rien de tout cela:

mais je vais vous donner un excellent morceau de lard que je garde depuis deux ans.

N'avez-vous jamais sçû la réponse plaisante d'une jeune Demoiselle Espagnole ? Plusieurs femmes de qualité se promenoient dans un beau Jardin aux environs de Madrit. Dans le Jardin il y avoit une grotte, où l'on aperçût la statuë d'un homme nud, elle étoit d'Albastre, & parfaitement bien faite, le Sculpteur lui avoit couvert certain endroit, avec deux ou trois feuilles de vignes : toutes ces Dames furent long-tems à admirer cette statuë, & prenant garde que la jeune Demoiselle ne disoit rien, elles lui demanderent ce qu'elle en pensoit : *Elle est tres-belle*, dit-elle, *mais elle le sera encore plus à la chute des feuilles.*

Un des plaisirs des Dames Espagnoles

gnoles, ajoûta-t'il, c'eſt de ſe donner tour à tour du chocolat ; Un jour ſe rencontrant cinq ou ſix enſemble, elles trouverent le chocolat ſi bon, que l'une de ſa compagnie dit qu'elle voudroit bien qu'il y eût du peché à en prendre, afin qu'elle le trouvât plus excellent.

Une femme de qualité qui étoit Françoiſe, ſe trouva obligée d'aller en Eſpagne pour des raiſons importantes. Comme elle fut à Sarragoçe, capitale de l'Arragon, elle envoia un valet de chambre chez un Cordonier Eſpagnol, pour lui dire de lui venir prendre la meſure de quelques ſouliers qu'elle vouloit avoir : *Sapatos ſapatos*, lui dit le Cordonier gravement, *por la ſignora Princeſſa mui bien embia mi un coche.* Il dit au valet de chambre, qu'il iroit tres-volontiers : mais qu'il

falloit que cette Princeſſe lui envoiât ſon carroſſe.

Un Allemand, ajoûta-t'il, eſtimoit ſi fort la nobleſſe des Chanoines de Cologne, qu'il diſoit que ſi le Grand Seigneur ſe faiſoit catholique, & qu'il demandât pour lui une Prébende dans cette Egliſe, on ne le trouveroit pas d'aſſez bonne maiſon pour l'obtenir.

Puiſque nous ſommes ſur l'entêtement de nobleſſe, me dit Arlequin, j'ai veu chez une Dame un Eſpagnol qui ſe glorifioit d'être deſcendu d'une maiſon ſi ancienne, qu'il paioit encore, diſoit-il, la rente d'une ſomme que ſes Prédeceſſeurs emprunterent, pour aller dans la Judée adorer Jeſus-Chriſt dans la Crêche de Bethlehem. Il n'y a rien, ajoûta-t'il, de plus beau qu'une naiſſance noble, mais il n'y a rien de plus

injuſte que d'en tirer vanité. La nobleſſe eſt la ſeule choſe où les hommes n'ont aucune part, ils naiſſent nobles ſans leur participation, & ſi leur mere accouchoit d'un monſtre, il ſeroit d'auſſi bonne maiſon qu'eux.

Il y a quelque tems, dit-il dans la même converſation, qu'un bel Eſprit de profeſſion alla porter ſon ouvrage à l'Examinateur que Monſieur le Chancelier le Tellier avoit commis, cet Examinateur, qui étoit chargé de lire un long Manuſcrit, ne lui rendit pas ſon ouvrage ſi promptement qu'il le ſouhaitoit. Le bel Eſprit prenant le délai pour une injure : *Sçavez-vous bien Monſieur*, lui dit-il, *que je ſuis gentilhomme?* L'Examinateur lui répondit en ſoûriant, *qu'il l'expediroit auſſi-tôt qu'il auroit vû ſa généalogie.*

Il nous dit une autre fois qu'un

Gascon ne prenoit aucun goût aux Operas depuis la mort de Lulli, & quand on lui en demandoit la raison : *C'est*, disoit-il, *qu'il n'y a ni sel, ni poivre dans la nouvelle Musique.* Le même Gascon, dit Arlequin, se trouva dans une compagnie où l'on parloit de la Simphonie de France & de celle d'Italie, on loüoit aussi l'excellence des instrumens, & chacun suivant son goût estimoit le Luth, le Claveſſin, le Theorbe, ou le Violon ; le Gascon aprés avoir écouté long-tems la conversation : *Ha, Messieurs*, dit-il gravement, *le bel instrument qu'un tourne broche.*

Un autre Gascon, continua-t'il, alla voir un jour le Tréſor de saint Denis avec quelques-uns de ses amis, quand il l'eût vû bien attentivement : *Quoi*, dit-il avec dédain, *est-ce là ce tréſor dont on*

fait tant de bruit? Dieu me damne, il n'y a si petit gentilhomme en mon païs, qui n'ait un Cabinet plus riche que cela.

Vous sçavez, continua Arlequin, la galanterie gasconne du Duc d'Albe. Le Roi d'Espagne donnoit un Bal, & le Duc d'Albe y menoit une Dame. Un de ses amis le rencontrant comme il entroit dans la Sale; que *dize l'alba*, lui dit-il, *Dize*, répondit le Duc, *que las estrellas se aparten que vienne el sol*. si vous n'entendiez pas la langue espagnole, je ne vous aurois pas dit cette réponce. Le nom *d'Albe* fait allusion à l'*Aube du jour*, & son ami lui demandant que dit *l'Aube*, le Duc parla galamment pour la Dame qu'il menoit, en répondant que l'Aube disoit que toutes les étoiles, qui étoient les Dames du Bal, devoient disparoître à la veuë du

Soleil, qui étoit celle qu'il menoit.

Un jour à la Comedie, il me fit voir dans une Loge une femme, qui sans avoir une grande jeunesse conservoit un beau teint, bien naturel, & de beaux traits qui la rendoient plus agréable que ne l'est une fille de vingt ans. Cette femme, me dit-il, a une véritable vertu, mais elle se sent toûjours, & a quelque pensée de se remarier, son fils, âgé environ de vingt-cinq ans, qui veut se marier aussi, craint que le mariage de sa mere ne lui soit nuisible, & c'est pour cela que pour la faire paroître âgée, il se laisse croître la barbe; sa mere ne le peut souffrir, & cette barbe est toûjours la cause de leur contestation. Enfin ils ont conclu l'accommodement, qui est que la mere donne par année cent francs à un Barbier, à

condition qu'il ira tous les jours faire la barbe à son fils.

Il me montra aussi un homme de condition qui a beaucoup d'esprit, & un peu plus de vivacité qu'il n'en devroit avoir. Un jour se trouvant dans une compagnie de gens sages, qui parloient de certaines personnes qui avoient la memoire heureuse. La mienne, dit-il, est encore meilleure que celle de tous ceux dont vous venez de parler. Comment cela, Monsieur, lui demanda un homme de la compagnie? c'est répondit le jeune homme, que je me souviens fort distinctement d'avoir vû danser ma mere dans un Bal avant qu'elle fût mariée. On ne peut se souvenir de plus loin.

Je lui dis que les François avoient l'injustice de croire les femmes fort portées à la fragilité. Si les hommes, repris-je, ne leur

disoient rien, elles demeureroient en repos. Il me souvient d'un bon mot que me dit un jour un homme de merite: Les femmes, disoit-il, sont froides, elles sont comme le beure dans la poële, avant que ce beure soit sur le feu, il ne se fond point, & ne fait aucun bruit, mais pour peu qu'il sente la chaleur, il petille; que les hommes ne disent aucune galanterie aux femmes, elles ne songent à rien, mais qu'ils échauffent leur cœur par la tendresse, elles petillent, cela est naturel: mais c'est toûjours les hommes qui commencent à chercher noise, & qui pensent les premiers à les broüiller avec leur bonne résolution.

Dans une Comédie Italienne Arlequin fait le personnage de Titus, & il recite les vers que M. Racine lui fait dire dans sa Bérénice, Arlequin tourne ces vers en plaisanterie,

plaisanterie, non pas pour les censurer, mais en les apliquant à un sujet comique. Quand les Italiens joüerent cette Comedie, M..... qui a fait quelques Tragedies avec succés, se mit en trés-mauvaise humeur contre eux : *Quel abus*, disoit-il, *de souffrir que des Bâteleurs rendent ridicules les sentimens heroïques que les Auteurs s'attachent à mettre dans les Tragedies ! si on tourne en plaisanterie ces sentimens, où est ce que le Roi trouvera des Ministres pour son Conseil, & des Generaux pour ses Armées ?* Il faut être bien Poëte, me dit Arlequin, pour avoir une telle imagination, & pour croire que les lumieres des Ministres, & que le courage des Généraux d'Armées ne se prend que dans les Pieces de Théatre. M. Racine ne prit pas la chose si fort à cœur, il vint à la Comédie, il

y rit, & s'en retourna sans le moindre ressentiment.

Un jour un des amis de Monsieur de Vivonne lui demanda cent pistoles à emprunter, il lui répondit qu'il n'avoit point d'argent : mais que s'il vouloit, il lui prêteroit une terre de vingt mil livres de rente. En parlant de Monsieur de Vivonne, il ajoûta la plaisanterie qu'il dit à son cheval, dans le tems que les François passerent le Rhin vers Tolus ; quand M. de Vivonne fut au milieu du Fleuve, son cheval fit un mouvement qui le pensa desarçonner. Lui se retenant, *Au moins*, lui dit-il en riant, *ne t'avise pas de faire mourir un Amiral dans l'eau douce.* Il faut avoir l'esprit bien présent & bien ferme, pour plaisanter dans un pareil danger.

A propos de guerre, ajoûta-t'il, vous vous souvenez de la derniere

action qui se passa en Flandres, il y a quelques années; Oüi, lui dis-je, je m'en souviens. Un jeune homme de qualité, reprit-il, âgé au plus de dix-sept ans y fit des choses assez remarquables, aprés l'action il en voulut faire la Relation, & il l'envoia à Paris à un de ses amis; il avoit écrit cette Relation le mieux qu'il avoit pû, cependant elle n'étoit point exacte, & même il y avoit des choses opposées qu'on ne pouvoit acorder. Un homme de qualité, & assurément de beaucoup d'esprit, l'aiant leuë, & ne pouvant comprendre certains endroits: *En verité*, dit-il, *M. de..... devoit se contenter de mediter l'action où il a été, & non pas l'écrire: Cesar n'écrivit ses Commentaires que longues années aprés avoir fait ses Conquêtes.*

Le même homme de qualité se trouvant dans une compagnie où

un de ſes amis juroit ſouvent en racontant une choſe qui lui étoit arrivée ; cet homme de qualité, dis-je, lui dit en riant, que ces juremens ne faiſoit rien à l'hiſtoire ; Ce ſont, lui dit ſon ami, les ornemens du diſcours : *Hé, Monſieur*, lui dit-il d'un ton grave, *vous ne voiez pas que vous mettez tout en ornemens.*

Un jour parlant des gens qui aimoient le jeu, Arlequin me dit qu'il avoit connu une femme qui aimoit ſi fort à joüer, & qui en même tems étoit ſi avare, qu'elle pouſſa l'avarice au delà du tombeau. Cette femme, ajoûta-t'il, tombant malade à la campagne, dans un village où elle avoit beaucoup de bien, fit venir le Curé, à qui elle propoſa de joüer, le Curé qui joüoit volontiers auſſi, reçeut la propoſition avec plaiſir. Ils joüerent tous deux, & le Curé

perdit ; aprés lui avoir gagné son argent, elle lui proposa de joüer contre lui les frais de son enterrement, en cas qu'elle mourût, ils les joüerent, & le Curé perdit encore ; elle l'obligea de lui donner une promesse pour argent prêté, de la somme à laquelle ils taxerent au moment ses frais funeraires. Cette femme se sentant plus mal remet cette promesse à son fils, & elle mourut huit ou dix jours aprés, le Curé l'enterra gratuitement en retirant sa promesse.

Un jour je rencontrai Arlequin au Palais à la Grand'-Chambre, où l'on plaidoit pour une Religieuse, que ses parens avoient obligée d'entrer dans un Monastere. Je dirai son histoire, mais auparavant je vais raconter celle d'une autre Religieuse que j'apris d'Arlequin au sortir de l'Audience. Vous verrez, me dit-il,

la prudence admirable d'un Evêque.

Dans une ville d'Italie, une jeune fille, belle & bien-faite, & pour cela haïe de sa mere, qui étoit veuve, & qui avoit encore des amans, fut contrainte d'entrer dans un Monastere, & de prendre l'habit pour se délivrer des mauvais traitemens qu'on lui faisoit tous les jours. Sa mere aimoit un gentilhomme bien fait, & elle eut l'imprudence de l'envoier à sa fille, pour la porter à faire des vœux; cette mere croioit que ce gentilhomme s'acquitteroit bien de la commission pour son interêt particulier, puisqu'elle le vouloit épouser, & lui donner tout son bien. Un jour que le gentilhomme pressoit cette fille de s'engager dans la Religion, elle lui demanda les larmes aux yeux, pourquoi il veuloit qu'elle se sa-

crifiât à une maniere de vie pour laquelle elle avoit de l'horreur, & continua de lui parler avec tant de force que l'homme fut attendri, sur tout quand elle lui dit qu'elle sçavoit que sa mere l'aimoit, & que c'étoit elle seule qui se trouvoit la victime de leur amour. Le gentilhomme lui proposa un expedient, qui étoit de l'épouser ; elle fut d'abord surprise de la proposition, un moment aprés elle y consentit, mais d'une maniere à faire croire au gentilhomme que c'étoit moins par inclination, que pour se tirer de l'état où elle étoit. Ils convinrent que la nuit suivante il lui jetteroit par dessus les murailles du Jardin un habit d'homme, qu'elle le prendroit dans sa Cellule, qu'il l'attendroit pour la recevoir, & qu'il la conduiroit dans un lieu de seureté, où ils pourroient ache-

ver leur dessein; la chose fut ponctuellement executée, à la conclusion prés. Quand cette fille fut au pouvoir du gentilhomme, il la deshonora, & ensuite il fut frapé d'un remords secret qu'il ne put vaincre. Il feignit d'avoir oublié sa bourse à son logis, & lui dit de l'atendre au même endroit. La fille atendit, mais voiant que l'aurore commençoit à paroître, & que le gentilhomme n'étoit pas revenu, elle crut, comme il étoit vrai, qu'il avoit fait des reflexions aux suites fâcheuses de son enlevement, & qu'il l'avoit abandonnée. Voici le moien dont elle s'avisa pour reparer sa faute. Elle alla au Palais de l'Evêque, & demanda à parler à lui, son Maître de chambre dit que ce n'étoit pas l'heure de le voir. Elle pressa & redoubla si fort ses empressemens, en

faisant entendre qu'il s'agissoit d'une affaire de grande conséquence, que le Maître de chambre crut à propos de la satisfaire : il va éveiller l'Evêque, & lui dit qu'un jeune homme pressoit fort pour lui parler d'une chose tres-importante. On le fait entrer ; quand elle fut dans sa chambre, elle le pria de faire sortir tous ses gens ; se voiant seule elle se jetta à ses pieds pour se confesser & lui raconta son aventure, le conjurant d'avoir soin de son honneur & de son ame. L'Evêque qui avoit de la vertu & de la prudence, voiant que la chose venoit presque d'arriver, & qu'elle n'étoit sçuë de personne, fit mettre au moment les chevaux à son carrosse, & la mena au Convent, où aucune Religieuse n'étoit encore levée ; il ordonna à la Portiere, sous peine d'excommunication,

de se retirer dans sa Cellule, sans dire mot à personne. Quand l'Evêque fut seul & maître de la porte, il fit descendre la fille, qui attendoit dans le Carrosse, il la mena en sa Cellule, où il lui fit quitter les habits d'homme, & les aiant mis sous son manteau, il remit les clefs à la Portiere, & s'en retourna à son Palais, sans dire à qui que ce soit un mot de ce qu'il venoit de faire. La chose demeura toûjours secrette, jusqu'à ce que cette fille, qui dans la suite fut remise en liberté par la justice du Pape, l'aprit elle-même à quelques-uns de ses parens, qui de l'un à l'autre répandirent l'histoire dans toute la Ville. Ce qui est singulier, ajoûta Arlequin, c'est que le gentilhomme, qui avoit donné lieu au déguisement, pressé de sa mauvaise action, sortit de la Ville, & entra

peu de tems aprés dans un Ordre, où il a toûjours vécu ſagement.

Racontez-moi préſentement, ajoûta-t'il, l'hiſtoire que vous m'avez promiſe. Je l'ai lûë, lui dis-je, dans un Livre qui paroît depuis quelques années, & j'ai trouvé un homme de mérite, qui a connu les perſonnes à qui les aventures ſont arrivées, qui m'en a dit des circonſtances qu'on a oubliées, & qui cependant me paroiſſent fort ſingulieres, vous en allez juger.

Dans une ville de France, une Religieuſe âgée d'environ vingt-deux ans, qui avoit été forcée par ſes freres de prendre cet engagement, trouva moien une nuit de ſe ſauver de ſon Monaſtere; elle vint à Paris habillée en fille du monde, & ſe plaça par une rencontre heureuſe chez la femme de l'Ambaſſadeur d'Angleterre,

elle suivit sa Maîtresse à Londres, & comme elle étoit jolie & bien faite, à peine y fut-elle arrivée qu'elle y eut un Amant. C'étoit un jeune homme de famille, protestant, avec un bien mediocre, il la demanda en mariage & elle y consentit. Environ six mois aprés le mari tomba malade, les Ministres le venoient voir tous les jours, & l'exhortoient à être fidelle dans sa Religion. Leurs visites faisoient de la peine à cette femme, qui avoit dit à son mari avant le mariage, qu'elle étoit catholique. Elle résolut un jour qu'elle se trouva seule avec lui, de lui marquer la douleur qu'elle avoit de le voir mourir dans une fausse Religion, & comme elle vit que son mari l'écoutoit, elle lui dit tant & de si bonnes raisons, & le Ciel benit si fort son dessein, qu'il connut son erreur;

& soit par complaisance, ou par un véritable desir de se convertir, il fit dans la suite une abjuration secrette entre les mains d'un Aumônier de la Reine d'Angleterre. Cet homme étoit jeune, son âge, & son bon temperament le tirerent de danger, il vint en convalescence, & enfin dans une parfaite santé. Alors il voulut vivre avec sa femme cõme auparavant. La femme lui dit qu'elle lui alloit découvrir un secret qui le surprendroit, & là-dessus elle lui dit qu'elle étoit Religieuse, Professe dans un Convent de France, d'où elle s'étoit sauvée, ajoûtant que ses parens l'avoient portée par des violences à cet engagement, que même ils avoient précipité sa Profession avant l'âge, qu'elle avoit entre les mains les preuves de ce qu'elle disoit, & que s'il vouloit la mener à Rome

elle se feroit relever de ses vœux par le Pape. Cet homme fut fort étonné de ce qu'il entendoit: mais comme il étoit catholique, il vécut sagement avec elle. Etant à Rome elle presenta une Suplique au Pape, qui declara ses Vœux nuls; aprés cela ils revinrent tous deux à Paris, prétendant d'entrer dans la portion du bien qui leur apartenoit. Comme elle étoit à Paris à consulter des Avocats, pour sçavoir quelle voie elle devoit prendre pour soutenir son droit, elle aprit que son frere & son beau-frere, qui tenoient le bien entier, étoient entrez en contestation sur quelques interêts, qu'ils en étoient venus à des paroles fâcheuses, & ensuite aux mains, qu'ils avoient tiré l'épée, & qu'ils s'étoient tuez sur le champ. Je veux croire qu'elle fut touchée de ce malheur,

qui neanmoins la mit en poſſeſſion d'un bien dont on l'avoit chaſſée. Elle le poſſede encore tranquillement avec ſon mari, qui vit avec elle dans une grande douceur.

Puiſque nous ſommes en humeur de dire des hiſtoires, reprit Arlequin, il m'en vient dans la memoire une qui eſt arrivée à l'Opera, & que j'ai vûë. Le lieu de l'aventure vous fait bien juger qu'elle eſt différente des deux que nous venons de raconter, elle eſt plaiſante : La voici ; Une Dame âgée d'environ ſoixante-deux ans, aimoit P..... une autre à peu prés de même âge, aimoit l'E..... & un bon griſon qui aprochoit ſoixante-dix-ſept ans, étoit amoureux de la R..... Ces trois perſonnes alloient à toutes les repréſentations de l'Opera, chacun pour y voir l'objet de ſa paſſion, & ils

ſe mettoient au Paradis. Un jour ſe trouvans tous trois prés l'un de l'autre, P..... vint à danſer une entrée, ſa danſe tranſporta ſa Maîtreſſe de ſoixante-deux ans, qui ne pouvoit s'empêcher de ſe récrier d'admiration, & qui demandoit, *S'il y avoit encore un mortel ſur la terre qui dançât comme lui.* Ses aplaudiſſemens trop continuez incommodoient l'autre Dame qui aimoit l'E..... cependant elle ne diſoit mot: mais quand elle entendit encore placer P..... au deſſus de tous les mortels, elle ne put tenir contre l'emportement amoureux de cette femme, à qui elle répondit avec aigreur, *Qu'il falloit que l'E..... ne fût pas au monde*; les voilà toutes deux à s'échauffer de paroles, & à ſe dire des injures, qui retomboient ſur leurs Amans; l'une diſoit que P..... n'étoit qu'un mauvais

vais baladin, & que l'E..... danſoit en homme de qualité ; l'autre ne parloit pas mieux de l'E..... Le bon griſon, dont je vous ai parlé, ſe trouvoit au milieu de ces deux femmes, & il étoit étourdi de leur conteſtation, il les voulut faire taire, les traitans toutes deux de folles, de s'imaginer que l'on vint à l'Opera pour voir des danſeurs de Village. Il prétendoit lui, qu'on n'y devoit aller que pour entendre chanter & pour admirer la R..... Ces deux femmes ſe voiant injuriées ſe mirent contre le griſon, chacune le tirailloit d'un côté, lui ſe deffendoit de ſon mieux ; elles lui arracherent ſa perruque, & la jetterent dans l'amphitéatre, & lui jetta leurs commodes dans le parterre. Le tintamare augmenta ſi fort, que l'Opera ceſſa, toutes les Loges ſe réjoüiſſoient de la

Scene que ces trois personnages leur donnoient dans le Paradis. Le Parterre accompagna le spectacle de cris & de sifflets, qui firent un bruit épouventable. Lullui qui vivoit encore, monta au Paradis pour sçavoir la cause de la contestation, aprés quoi étant revenu sur le Théatre, il dit à l'E..... à P..... & à la R..... d'aller accorder trois personnes, qui se vouloient égorger pour eux; enfin le bruit étant cessé, on continua l'Opera, pendant lequel on entendoit de tems en tems un reste de colere amoureuse, qui ne s'éteignoit point dans le cœur de ces trois amans.

Dans ce tems-là nous vîmes passer une bonne femme qui avoit prés de cent ans; Arlequin la salua, aprés qu'elle fut passée, il me dit que son mari avoit été Cocher de la Reine Marie de Me-

dicis. Il me raconta une plaisanterie qui lui étoit arrivée il n'y avoit pas long-tems. Elle loge à la ruë Taranne, continua-t'il, dans la maison d'une personne de merite. Un soir à l'entrée de la nuit, un homme de qualité alloit rendre visite à cette personne, & pendant qu'un de ses laquais frapoit à la porte, l'homme s'avisa d'abaisser la portiere de son Carrosse & de faire de l'eau ; cette bonne vieille entendant fraper un grand coup courut ouvrir avec sa chandelle & son bâton. En ouvrant le hazard fit que l'homme de qualité, qui n'avoit pas encore achevé, lui pissa sur le visage, elle outrée de l'affront, levant son bâton l'attrapa à la tête & lui fit tomber sa perruque. Cela fit grand bruit, la Maîtresse de la maison descendit pour en aprendre la cause, la bonne vieille lui racon-

tant l'aventure : *J'ai vécu*, disoit-elle, *quatre-vingt dix-sept ans, s'il a plû à Dieu, & Dieu me garde, je n'avois jamais rien vû de semblable*; & en disant cela elle mettoit ses lunettes sur le nez, comme si elle eût dû encore recevoir la même chose.

Un autre jour en parlant d'une Devote à grimaces. Cette Devote, me dit-il, se trouvant dans une Ville de Guienne, où il venoit d'arriver une Troupe de Comédiens, fit tous ses efforts pour empêcher qu'ils ne joüassent, & n'en pouvant venir à bout, elle fut prier le Juge de la Ville de venir dîner avec elle, afin de l'empêcher d'aller à la Comédie, le Juge le lui promit, sans prétendre lui tenir parole. Comme six mois aprés, cette Devote, pour augmenter sa réputation, racontoit à un de ses parens, les efforts qu'elle

avoit faits pour empêcher que les Comédiens ne joüaſſent, & qu'elle lui dit le manque de parole du Juge; Vraiment ma couſine, lui dit ſon parent, ce Juge vous connoiſſoit mal, de ne pas vous préferer à une Troupe de Comédiens.

Etant un jour avec Arlequin à la Comedie Italienne, il me fit remarquer dans une Loge un homme de conſideration, qui aimoit depuis long-tems une femme âgée, laide, & d'une naiſſance fort douteuſe & fort incertaine. Cependant, me dit-il, il a une femme, jeune, belle, riche, & de bonne maiſon, qu'il ne peut regarder. Pour la regaler, il lui dit tous les jours que ſi elle n'étoit pas ſa femme, il feroit tout ſon poſſible pour avoir ſes bonnes graces, mais que l'aiant épouſée, il ne pouvoit aimer comme un plaiſir,

une choſe qui ne lui donnoit point de peine ; c'eſt le langage qu'il lui tient : neanmoins voici ce qui lui arriva avec elle ces jours paſſez. Le mari a la vûë fort baſſe, il ſe trouva aux Tuilleries avec un de ſes amis, pour faire ce qu'on y fait, qui eſt de cenſurer les habits, la beauté, l'air, & tres-ſouvent les mœurs, & la conduite. Ce mari cenſuroit comme les autres, & ne trouvoit ce ſoir-là aucune femme digne de ſes regards. Comme il parloit avec ſon ami, il en paſſa une tres-belle & tres-bien faite à ſon gré, qu'il ne connut point, & qui étoit ſa femme. Son ami la ſalua, & l'autre lui demanda s'il la connoiſſoit ; cet ami, qui eut envie de ſe divertir, lui dit que c'étoit une Provinciale qu'il avoit vûë autrefois à Montpellier, & qui étoit venuë à Paris pour plaider contre ſon époux,

qui avoit d'autres inclinations. Il aprouva le deſſein de la femme, il dit qu'elle étoit trop jolie pour vivre avec un tel animal, & en même tems il offrit de la ſervir de ſon credit, & de ſa bourſe, aprés quoi il preſſa ſon ami de le préſenter à elle pour la ſaluer. L'ami feignit d'abord beaucoup de difficulté, lui diſant que cette femme étoit fort retirée, que ſon mari la faiſoit épier, & que la moindre viſite qu'elle recevroit d'un homme, ſeroit un préjugé contre elle de ſa mauvaiſe conduite, cependant que pour le ſatisfaire, il alloit lui demander ſi elle agréroit ſes offres & ſes complimens. Au moment il alla raconter à la Dame tout ce que ſon mari venoit de lui dire, ſans oublier l'ardeur qu'il ſentoit pour elle, la prenant pour une femme de Montpellier. L'ami revint & lui dit,

qu'elle étoit trop heureuse de trouver un homme comme lui, qui voulut entrer dans ses interêts. Là dessus, il courut lui faire beaucoup de mauvais complimens, qu'elle écouta sa coëffe baissée pour n'être pas si-tôt reconnuë, & pour faire durer plus long-tems la Comédie. Enfin elle se découvrit le visage, & il reconnut sa femme. Elle le railla sans lui donner le tems de lui répondre; les Dames qui étoient avec elle le plaisanterent à leur tour, & ce jour, contre son ordinaire, il entendit assez raillerie. Il trouva sa femme jolie plus qu'il n'avoit encore fait, mais il n'osa faire paroître sa tendresse. Voici ce qu'il fit; Il quitta son ami, & courut chez lui: il fit aussi-tôt apeller ses gens pour le mettre en robe-de-chambre, & en bonnet de nuit; puis il dit à un d'eux de

de courir aux Tuilleries dans une telle allée, où sa femme se promenoit, & de lui dire qu'il avoit une affaire tres-importante à lui communiquer. Le valet de chambre, qui ne sçavoit rien de l'histoire, s'acquita de la commission. La Dame craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux, demanda si son mari étoit seul, il lui dit qu'il étoit des-habillé, en robe de chambre & en bonnet de nuit; toutes ces Dames se mirent à rire, & devinerent d'abord de quoi il s'agissoit. Elles allerent toutes ensemble voir le mari, qu'elles recommencerent à railler comme auparavant. Elles voulurent faire une nouvelle nopce, & on prépara un souper magnifique, aprés quoi on coucha la mariée avec autant de cérémonies que la premiere nuit de son mariage. Le lendemain,

continua Arlequin, ce mari retomba dans le dégoût pour sa femme, avec qui il vit pourtant honnêtement, mais sans lui donner aucune marque d'inclination. Le jour aprés il alla voir sa Maîtresse, qui sçavoit l'aventure; à peine fut-il entré, qu'elle prit des pincettes, avec quoi elle le poursuivit dans sa chambre, le menaçant de l'assommer s'il ne lui juroit de ne plus tomber dans une pareille fragilité, il le jura à genoux, & sa repentance finit la contestation; aussi, lui dis-je en riant, il faut être bien coquet, & avoir le cœur bien tendre pour aimer jusqu'à sa femme. Vous debitez-là, reprit-il, une morale assez commode, c'est dommage que les gens mariez ne soient instruits de ces maximes; ils vivroient joieusement ensemble, & chacun auroit ses petites intrigues pour égui-

ſer ſon goût, & pour tenir toûjours ſon cœur en haleine.

Ecoutez-moi, repris-je, il vient de me tomber dans l'eſprit une hiſtoire d'un bon mari. Ce mari n'entroit jamais chez lui qu'il ne fiſt grand bruit, afin de donner le tems à ſa femme de faire cacher ſon Amant. Un jour elle avoit mit ſa Demoiſelle en ſentinelle ſur le Perron. Cette fille s'amuſoit avec le Maître d'Hôtel : (car chacun a ſes affaires en ce monde ;) pendant qu'ils cauſoient enſemble, le mari vint, & trouvant la Demoiſelle ſurpriſe, & fort embarraſſée de le voir, il s'en retourna ſans entrer dans la chambre de ſa femme, de peur de tomber dans l'aventure du *Curieux Impertinent*. Le plaiſant fut, que quand il revint le ſoir, il avertit ſa femme de mettre une ſentinelle plus attentive ; ſi je fuſſe entré

tantôt dans vôtre chambre, lui dit-il, nous nous ſerions donné vous & moi une plaiſante Scene.

Je viens de me ſouvenir, me dit Arlequin, de quelques vers qui regardent la froideur que les maris ont pour leurs femmes. Ces vers furent faits à Bourbon par un homme d'eſprit, qui prenoit les eaux, il mena avec lui ſa femme, qui eſt toûjours belle. Un malade, homme de qualité, mit pour elle quelques vers à la fin d'un Sonnet, à quoi le mari répondit par ceux que je vous dirai dans un moment, mais il faut vous dire auparavant que le mari commença par faire le Sonnet que vous allez voir ſur la vie ennuieuſe qu'on mene à Bourbon pendant qu'on y prend les eaux.

SONNET.

Toûjours boire sans soif, faire mauvaise chere ;
Du Medecin Grifet demander le conseil,
Voir de mille perclus le funeste apareil,
Se trouver avec eux compagnon de misere.

Si-tôt qu'on a diné, ne sçavoir plus que faire,
Éviter avec soin les raions du Soleil,
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir pour tout regal arriver l'ordinaire.

Quoi qu'on meure de faim, n'oser manger son sou,
Tendre docilement les pieds, les mains, le cou,
Dessous un robinet aussi chaux que la braise,

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon,
S'ennuier tout le jour aussi dans une chaise,
Voila, mes chers amis, le plaisir de Bourbon.

Le malade de qualité dont je vous ai parlé, voiant ce Sonnet, & pensant que le mari se plaignoit injustement de la vie ennuieuse qu'il menoit à Bourbon, & de la mauvaise chere qu'il y faisoit, répondit par un Sonnet dont voici les six derniers vers,

Ces contraintes pour vous n'ont rien de
chagrinant,
Certain ami par fois vous console en joüant,
Et quand vous vous plaignez de la mauvaise
chere,

Lisandre, c'est à tort, & vous n'y pensez pas,
On voit que vous avez un si bel ordinaire,
Qu'on feroit aprés vous encor de bons repas.

C'est à ces vers, faits pour sa femme, que le mari fit la réponse suivante, dont le dernier dixain marque le dégoût que l'on trouve ordinairement dans le mariage.

Pensez-vous qu'on soit fort aise,
Tandis qu'on est à Bourbon,
De n'avoir ni pois, ni fraise,
De ne manger rien de bon,
N'oser sortir en campagne,
Voir ni valon, ni montagne,
Et toûjours le Medecin,
Qui presque point ne nous quitte,
Et pour voir si l'eau profite,
Examine le bassin.

Quant au petit ordinaire,
Par vous, Seigneur, tant vanté,
On dit qu'ici cette affaire,
Est contraire à la santé.

Mais d'ailleurs quoi que l'on s'aime,
Auſſi-tôt qu'on eſt à même,
On ſe laſſe de façon,
Qu'on laiſſe ſa terre en friche,
On quitte la tendre miche,
Pour le gros pain de cuiſſon.

D'où vient, lui demandai-je, ce travers dans l'eſprit des maris? C'eſt, me répondit-il, que par tout où ils ne trouvent point de peine, ils ne trouvent point de plaiſir; c'eſt que le cœur eſt ſi déreglé qu'il ne peut aimer les choſes permiſes; il ſemble qu'on bleſſe ſon goût de lui propoſer des plaiſirs légitimes: il ne veut pas qu'on les lui permette, il veut ſe les choiſir, & il veut les poſſeder par des voies injuſtes. Son plus grand goût vient du mal qu'il y trouve, & il ſeroit inſenſible à tout, s'il n'avoit pas aporté en naiſſant, un fond de déreglement & de corruption.

Nous fûmes interrompus par

le Laquais d'un homme de qualité, qui venoit de la part de son Maître convier Arlequin à diner pour le lendemain. Quand il s'en fut allé, je dis à Arlequin que ce Laquais paroissoit bien sot ; plus sot, me dit-il, que vous ne pensez ; mais dans sa sotise, il a une naïveté fort plaisante, vous l'allez juger.

Il y a huit jours que son Maître l'envoia de Versailles à Paris pour je ne sçai quoi ; il partit à six heures du soir, avec deux pistolets dans ses poches, deux autres dans les basques de son juste-au-corps, & une épée fort longue. Quand il fut au Bois de Bologne, il s'égara du chemin à l'entrée de la nuit ; il aperçut de loin un Laquais, qu'il connut à la livrée être au Comte de Roussi ; il l'apella, le Laquais l'attendit, & quand il l'eut joint, il lui de-

manda le chemin de Paris. Le Laquais du Comte de Rouſſi, qui ne put comprendre qu'un Laquais de Verſailles ne ſçût pas le chemin de Paris, prit la demande pour une injure, & lui diſant qu'il vouloit faire le plaiſant, il lui donna une douzaine de coups de bâton, & puis il continua ſon chemin; l'autre receut les coups avec beaucoup de docilité. Un moment aprés il rencontra un Païſan, qui ſe retiroit à Chaillot, & qui le laiſſa preſque à la porte du Cours. En marchant il lui demanda ſi les Laquais de ce païs-ci étoient bien méchans, le Païſan lui répondit, qu'il croioit qu'il y en avoit de bons & de mauvais. Je viens, lui dit l'autre, d'en trouver un dans le Bois de Boulogne qui n'a gueres de civilité, & qui aſſurément ne ſçait pas vivre, il ne s'expliqua pas davantage.

Quand il eut fait ses commissions à Paris, & qu'il fût retourné à Versailles ; son Maître, qui parloit quelquefois avec lui pour se divertir, lui demanda s'il n'avoit trouvé personne en chemin ; il lui répondit qu'il eût bien mieux valu, qu'il eût été seul, son Maître crut qu'il avoit été volé ; Non pas cela, lui dit-il : mais il m'est arrivé une aventure dont je me serois bien passé, il ne la vouloit pas dire. Son Maître, qui crut que ce ne pouvoit être que quelque chose de ridicule, le pressa, & il la lui dit ; quand il eut fini sa narration, son Maître lui demanda s'il n'avoit pas son épée & ses pistolets ? A propos, lui répondit-il, vous m'y faites penser, vraiment je les avois, mais je n'y ai pas songé ; au moins, reprit-il, tu devois dire au Laquais du Comte de Rousi que tu étois à

moi. Hé, oüi, dit-il, qui se seroit souvenu de vôtre nom, mais je l'avois oublié; son Maître, qui jusqu'alors s'étoit retenu pour sçavoir toute l'histoire, éclata de rire. Cette aventure réjoüit toute la Cour, & je ne sçai même si on n'en a point diverti le Roi.

Aprés qu'il eut achevé ce conte, il m'en vient deux ou trois autres dans l'esprit continua-t'il, que je vous veux dire. Vous connoissez Monsieur G..... c'est un parfaitement honnête homme; en voiageant avec un de ses amis, il entra un soir dans une Hôtellerie assez pleine de monde. On leur donna une petite chambre retirée, où ils étoient en repos; c'est lui-même qui a raconté ceci à deux ou trois personnes qui me l'ont redit. Avant que de se coucher il mit son haut-de-chausse sur une table, & il avoit dans

ſon gouſſet une belle montre qu'il avoit achetée depuis peu de jours. Comme il vouloit s'endormir, il étoit toûjours éveillé par le bruit que cette montre faiſoit en marquant les minutes. Ce bruit l'incommodoit & le mit de mauvaiſe humeur, le prenant pour le bruit d'une ſouris, qui rongeoit quelque choſe, il ſe leva, il alla prendre les pincettes du feu, & s'aprochant tout doucement du côté où le bruit l'apelloit, il déchargea un grand coup de pincette ſur la montre, qu'il mit en pieces, aprés quoi il ſe recoucha. L'ami qui étoit couché avec lui s'éveillant, lui demanda ce que c'étoit que le bruit qu'il venoit d'entendre ; ce n'eſt rien, lui répondit M. G..... je viens d'aſſommer une diable de ſouris, qui faiſoit depuis demi heure tic & tic & tic ; je n'ai rien entendu, dit

l'autre : pour moi, reprit M..... j'ai l'oreille fine & j'entens clair, enfin il s'endormit.

Le matin quand il se leva, il fut fort surpris de trouver sa montre brisée ; il eut d'abord la pensée de la faire paier à l'hôte, prétendant qu'il devoit répondre de tous les desordres qu'on faisoit dans son hôtellerie : mais aprés pensant que c'étoit lui-même qui avoit fait ce desordre, il crut qu'il seroit mal fondé dans sa prétention, & il se consola de sa perte.

Il arriva au même M..... une autre chose assez plaisante, il eut envie d'aller à Versailles, & il prit un carrosse pour toute la journée, c'étoit un jour de bonne fête. En passant par Chatou devant la porte de l'Eglise, voians qu'on alloit commencer Vêpres, il descendit de carrosse & entra dans l'Eglise pour les en-

tendre ; il manquoit un Chapier, à cauſe que le Maître d'Ecole, qui avoit accoûtumé de porter la chape étoit tombé malade une heure auparavant. Le cocher de M..... s'offrit pour remplir ſa place, il laiſſa ſon carroſſe devant l'Egliſe, & Vêpres commencerent. Comme on les continuoit il prit envie aux chevaux de s'en aller ; on le vint dire au cocher, qui ſans penſer qu'il portoit chape, courut aprés pour les arrêter : ils étoient déja aſſez loin, mais enfin il les attrapa, & monta ſur ſon ſiege, toûjours avec ſa chape pour le reconduire devant la porte de l'Egliſe. Comme il revenoit Monſieur le Card.....de..... s'en alloit en quelque endroit ; il avoit alors un cocher aparemment fort ſimple, qui aiant toûjours oüi donner au Pape le nom de *Saint Pere*, s'étoit imaginé que

ſes gens ne devoient le ſervir qu'avec des habits ſemblables à ceux que l'on porte dans les cérémonies de l'Egliſe. Comme ce cocher vit venir l'autre avec une chape, il s'arrêta auſſi-tôt, & deſcendant de ſon ſiege il ſe mit à genoux; M. le Card.....de.... mettant la tête hors de la portiere lui demanda ce qu'il faiſoit en cette poſture: *Monſeigneur*, lui répondit-il, *je vois venir le Cocher du Pape, & je me ſuis mis à genoux pour recevoir ſa benediction.* Un moment aprés le cocher à chape, qui ſe hâtoit de venir finir les Vêpres paſſa, & toute la compagnie rit de cette aventure.

Le même M. G.... voiageant en Italie, ſe trouva par occaſion dans la Muſique de feu M. le Duc de Savoie, deux Muſiciens de ce Prince qui avoient de le jalouſie l'un contre l'autre, ſe piquoterent un

jour, & ils en vinrent aux mains. M. le Duc de Savoie informé de leur querelle, fit venir M. G..... pour sçavoir de lui comment la chose s'étoit passée, & qui des deux avoit tort, M. G..... lui répondit qu'ils s'étoient battus; Je le sçai, dit le Duc, mais je demande comment la chose s'est passée, M. G..... ne pouvant trouver le mot d'égratigner : *Monseigneur*, répondit-il, *ils se gratifioient tous deux*. ils se gratifioient, reprit le Duc : *Oüi, Monseigneur*, repliqua-t'il, *ils se congratuloient*. Ce Prince voiant les efforts que faisoit tout de bon M. G..... pour trouver un mot qui ne lui venoit point dans l'esprit, se prit à rire *des gratifications & des congratulations* que s'étoient fait ses deux Musiciens.

Quand Arlequin eut fini les contes de M. M.... je lui demandai

dai s'il connoissoit M..... il me dit que oüi, qu'il étoit parfaitement honnête homme, & non seulement tres-habile dans sa profession, mais d'un goût admirable pour les ouvrages d'esprit. Ce n'est pas un homme ordinaire, il a le plus beau feu qu'on puisse imaginer, & il a fait pour le Roi des vers pleins de pensées & d'expressions, qui soûtiendront bien l'idée avantageuse que vous pourrez prendre de son mérite. J'ai oüi dire plusieurs fois, repris-je, ce que vous me dites; je l'ai vû une fois en conversation, & la vivacité de son esprit m'a donné une grande envie de le connoître particulierement. Il me recita quelques-uns de ses vers pour le Roi qui me firent grand plaisir. Je n'ai pas ceux-là, me dit Arlequin, mais en voici d'autres qui sont fort jolis. Il envoie un

petit chien à sa Maîtresse, voiez le conseil qu'il lui donne pour se rendre agréable auprés d'elle.

Allez fidele Messager,
Rendre à Philis un tendre hommage,
Caressez-la, mais soiez sage;
Car c'est un cœur à ménager.
Si son accueil répond à vôtre attente,
Vôtre sort fera des jaloux,
Et pourroit-on en avoir un plus doux,
Que de baiser Philis, & qu'elle en soit contente.

N'est-ce pas, lui demandai-je de M.G....& de M. M.... de qui le Seigneur Laur..... disoit qu'ils lui gâtoient l'accent françois; Vous sçavez le conte. Pas bien, lui dis-je, je vais vous le dire, reprit Arlequin, cet Italien étoit à Paris depuis huit jours, & il croioit avoir déja l'accent françois; un jour en parlant à une personne, *Son stato*, lui dit-il, *sta mane al bourreau per pigliar la carrozza de Versailla.* La personne à qui il parloit, lui dit qu'il faloit dire bu-

reau, & que le *Bourreau* étoit *Il boia*; l'Italien rejetta la faute de sa mauvaise prononciation sur M. M.... & sur M.G.... *Quei gasconi che sono in casa*, dit-il, *mi guastano l'accento.*

Connoissez-vous M. Laurenzani, continua-t'il, oüi lui répondis-je, c'est un homme qui a mille bonnes qualitez, & qui excelle dans la composition. Il étoit Maître de Musique de la Reine, il est vrai, reprit Arlequin, il faut que je vous dise sa rencontre avec Carlandré. Elle arriva quelques jours aprés la mort de la Reine, M. Laurenzani, par la mort de cette Princesse, perdit la charge qu'il avoit chez elle, & cette perte l'affligeoit beaucoup. Dans ce tems-là Carlandré le rencontra dans une ruë, & il lui trouva le visage fort abatu, le sieur Laurenzani lui parla de sa perte, &

dit plusieurs choses pour marquer combien il étoit malheureux ; Carlandré après l'avoir écouté assez long-tems avec un silence de compassion, *Ed à mi encora*, lui dit-il, *è arrivata una gran disgracia. Che cosa è*, demanda Laurenzani. *Niente, niente*, répondit Carlandré d'un air triste, en secoüant la tête. *Ma encora*, reprit Laurenzani, *che cosa è.* Carlandré se sentant pressé de sa disgrace, *quelli diavoli di sorci*, répondit-il douloureusement, *che mhanno mangiato un pezzo di mortadella, grande così.* Laurenzani surpris de la comparaison de la Mortadere avec la mort de la Reine, le quitta avec indignation.

N'avez vous point oüi parler, continua Arlequin, de l'Abé B.... je le connoissois fort, lui dis-je, & ce fut M. de Mar..... qui m'en donna la connoissance par une

lettre qu'il lui écrivit en ma faveur, & connoissiez-vous, reprit Arlequin, l'Abé B.... son bon ami, je les connoissois tous deux, lui dis-je, & j'ai receu mille honnêtetez de l'un & de l'autre ; je les allois voir regulierement trois fois la semaine, & je les ai trouvez trés-agréables en conversation ; sur tout, dit Arlequin, quand ils parloient françois; alors, repris-je, ils étoient charmans. Un jour, dit Arlequin, me trouvant avec eux chez une Dame de mérite qui avoit la taille bien faite, l'Abé B.... qui prétendoit l'avoir encore plus belle, se leva tout droit, & se serrant par la ceinture ; *Madame*, lui dit-il, *je ne me lue point, ma je vous assoure que je souis plus étroitte que vous.* L'Abé B..... voiant que ces paroles faisoient rire ceux qui étoient présens : *Che bestia*, lui

dit-il, *come parla francheſe, dite, dite, piu ſotile.*

Le même Abé, ajoûta-t'il, avoit quelque facilité à lâcher des vents, un jour relevant de maladie il en fit un fort intelligible en bonne compagnie ; faiſant le ſurpris il ſe tourna en parlant à ſon derriere: *Che impertinente,* lui dit-il, *che indiſcreto, parlar coſi alto Innanzi le damè, è interrompere ſciocamente una bella converſatione.*

Le françois que parloit l'Abé B.... me fait ſouvenir de l'Abé A..... qui étoit Venitien ; cet Abé avoit un grand ſoin de ſa ſanté, & il craignoit le moindre vent. Un ſoir d'hiver étant monté en carroſſe avec des Dames ; & ſon cocher étant à demi ſorti de la maiſon, trouva un autre carroſſe arrêté qui l'empêchoit de ſortir tout-à-fait. Pendant que les deux cochers conteſtoient,

l'Abbé à demi dans la ruë, sentit un vent fort froid, & craignant que le vent ne lui donnât la colique : *Recoule*, crioit-il à son cocher, *recoule, je sens un vent culis.*

Les François, lui dis-je, sont naturellement railleurs, & ils ne peuvent s'empêcher de plaisanter les Etrangers qui veulent parler leur langue. Les Italiens ne les raillent point quand ils parlent mal la langue italienne, au contraire ils les corrigent volontiers & civilement, sans leur faire la moindre plaisanterie. Arlequin me dit qu'en effet les Italiens en usoient ainsi, que cette civilité étoit attachée à leur nation, qui avoit receu des anciens Romains, comme par tradition, l'urbanité & la politesse. Je lui demandai si la langue italienne étoit difficile à bien parler ; Elle l'est beaucoup, me répondit-

il, ce n'eſt pas que les regles faſſent de la peine à ſçavoir & à retenir : mais il y a une infinité de manieres de s'exprimer, qui n'ont que l'uſage, & on ne ſçauroit les aprendre que par une longue habitude ; tant de douceur, des tours ſi délicats, & des expreſſions ſi particulieres & ſi tendres. Enfin, ajoûta-t'il, je la trouve ſi difficile, que je connois peu d'Italiens mêmes qui la parlent avec toute ſa délicateſſe. Cependant, lui dis-je, il me ſemble que cette langue n'eſt pas admirable, elle ne s'explique point naturellement & avec la ſimplicité pure & agréable, que heureuſement l'on voit aujourd'hui dans la langue françoiſe. La langue italienne ne dit preſque jamais les choſes par leur nom, & d'une maniere claire & intelligible, ce ne ſont que des tours embarraſſez, & des périodes

riodes longues & obscures qu'on ne peut entendre sans des reflexions. Cela a été autrefois, me dit Arlequin, les anciens Auteurs, & sur tout les Poëtes, sont tous remplis de métaphores & d'allégories: mais les Italiens qui parlent bien, & qui ont du discernement, n'écrivent plus aujourd'hui de cette maniere; ils cherchent les mots propres & simples, sans bassesse, & se rendent intelligibles à tout le monde. Une belle femme parmi eux, ajoûta-t'il, est celle qui a des yeux noirs ou bleus, pleins de douceur & de vivacité, un front & un nez bien fait, une petite bouche vermeille, des dents blanches, un tour de visage rond ou un peu ovale, & un tein blanc, uni & vif, la taille belle & déliée, ainsi du reste. J'aime mieux, lui dis-je, une beauté comme celle-là, que

les beaux visages qui ont le front d'ivoire, la bouche de corail, des joües de lis & de rose, des dents de perles, & pour cheveux un deluge d'or. Une telle beauté est un monstre tres-riche, mais ce n'est point une belle femme, pas même en peinture. Il me souvient, ajoutai-je, d'avoir lû autrefois dans un Auteur Espagnol une chose bien extravagante qu'il fait dire à un Amant passionné. Cet Amant aiant loüé sa Maîtresse par une infinité d'expressions outrées, dit, qu'enfin lors qu'elle marche dans la Ville, il croit que *c'est le Soleil qui est descendu du ciel en terre, & qui se promene dans les ruës de Madrit.*

Je vous prie, me demanda-t'il, de me dire d'où sont venuës ces manieres de parler embarassées, qui font qu'on ne peut comprendre ce qu'on veut dire? Elles sont

venuës du mauvais goût des siecles passez, du peu de jugement, & du peu de discernement de nos peres, & principalement de certains esprits faux, qui se veulent distinguer par un caractere ridicule, & par un jargon singulier, qui avec une prononciation affectée & fade, disent des manieres de mots qu'ils ont choisi, & qu'ils répetent cent fois dans une conversation d'un quart-d'heure, aprés quoi ils suspendent quelques momens leurs discours, comme pour se faire admirer, & pour donner le tems aux autres de savourer la douceur de leurs paroles. Ce sont ces gens-là, ajoutai-je, qui ont jetté dans les Langues les expressions obscures que nous y avons veuës, & que les gens sensez n'ont pû souffrir.

Les femmes, me demanda Arlequin, ne se mêlent-elles point

auſſi du jargon ? elles s'en mêlent, lui répondis-je, par converſation, comme vous dites ſur le Théatre que vous pleurez par converſation avec les affligez. Les femmes ne ſont pas les premieres à chercher des expreſſions ſingulieres : mais elles les entendent dire aux hommes, & elles les rediſent. Je ſçai bien qu'il y en a qui ſe font une mode de langage, comme d'habits, & qui aiment la nouveauté dans les mots comme dans les étoffes, elles ont un jargon pour chaque ſaiſon, mais cette extravagance n'eſt pas commune parmi elles. Je me trouvai ces jours paſſez avec une diſeuſe de beaux mots, qui mettoit tout à uſage, les mots *d'arranger & d'arrangement*, & ce qui me paroit extraordinaire, elle place cet arrangement juſques dans les couleurs des viandes

qu'elle mange. C'eſt pour cela qu'elle aime à manger du lait & de la ſalade ; parce que ces deux choſes mettent dans ſon corps, le vert & le blanc, qui font un mêlange de deux couleurs qui s'acordent bien enſemble. Elle ne veut rien manger de noir, de peur de ſentir dans ſon eſtomac une couleur ſombre qui l'empêcheroit d'avoir le cœur gai. Arlequin crut que je faiſois ce conte à plaiſir, & il ne put ſe perſuader qu'une femme pût avoir une pareille imagination ; cependant elle l'a dite en une infinité d'ocaſions, & quand ſes amies la veulent bien regaler, elles ont un ſoin particulier de lui donner des choſes, qui non ſeulement faſſent plaiſir à ſon goût, mais auſſi qui ſoient colorées de maniere, que leurs couleurs entrant enſemble dans ſon eſtomac puiſſent faire

un arrangement agreable.

Au retour du dernier voiage de Chambord, Arlequin m'aiant raconté les divertiſſemens que le Roi avoit donné à toute la Cour, il me dit une avanture plaiſante qui étoit arrivée à un Officier. Le Roi ordonna à M. de C..... de loger certains Officiers au Château ; Monſieur de C.... les mit dans une chambre fort grande. Le ſoir quand chacun fit dreſſer ſon lit, M. P..... vit un petit recoin commode, qui étoit à l'abri du vent par le moien d'une grande cheminée qui le couvroit du côté de la fenêtre. Il pria ſes Camarades de trouver bon qu'il couchat dans cet endroit, qu'il étoit leur ancien, & qu'il y avoit long-tems qu'il avoit l'honneur de ſervir le Roi. Là deſſus il raconta pluſieurs voiages qu'il avoit faits pour les plaiſirs de ſa Majeſ-

té ; aprés quoi il conclut que la fidelité qu'il avoit euë pour le Roi, & le droit d'ancienneté, lui devoit donner des *Prérogatives*, & qu'il ne croioit pas qu'aucun d'eux lui voulut disputer la place qu'il avoit choisie. Chacun consentit trés-volontiers qu'il prit le recoin qu'il demandoit. Peu de tems aprés que tous ces Messieurs furent couchez, Monsieur P..... commença à sentir une odeur qui n'étoit pas bien agréable; il toussa & renifla cinq ou six fois, aprés quoi il remit sa tête sur le chevet ; un quart-d'heure aprés, l'odeur augmenta, & M. P... renifla encore: enfin elle devint insuportable. M. P..... qui étoit fatigué du voiage, & qui croioit passer la nuit dans un sommeil delicieux, fut obligé d'éveiller ses Camarades, qu'il accusa d'avoir fait quelque fonction

naturelle qu'ils pouvoient faire dans des lieux destinez à de pareilles expeditions : ses Camarades lui jurerent qu'ils n'avoient rien fait. Dans ce tems-là il lui tomba sur le nez quelques goutes d'une eau pestiferée, aussi-tôt il saute de son lit sur le plancher, & jure de se vanger de l'affront ; il bat son fusil, & la bougie étant allumée, il voit que le recoin qu'il avoit choisi étoit immédiatement sous un lieu commun, & comme une infinité de gens y alloient toûjours, qu'il n'étoit pas extraordinaire qu'il eût été incommodé par l'eau & par la mauvaise odeur. Ses Camarades le raillerent de son bon choix ; & l'un d'eux lui dit qu'il ne lui disputeroit jamais la prééminence de ses *Prérogatives*. Cet Officier qui est galant homme, receut bien la plaisanterie, il quitta le recoin que per-

ſonne ne prit,& alla camper cette nuit même pour ſe purifier le nez de la mauvaiſe odeur. Depuis ce tems-là la Cour ne fait aucun voiage de plaiſirs où ces Officiers ne prient leur Camarade de ſe ſervir de ſes *Prérogatives*.

J'ai vû, me dit-il, arriver une aventure bien différente à ſaint Germain en Laie, où étoit la Cour; ce fut chez une Dame Eſpagnolle, nommée la Comteſſe Dilles, femme de Dom Joſeph Dardenne, de la Maiſon d'Arragon, ſi je ne me trompe. Cette Dame étoit parente & fort aimée de la Reine. Voici l'aventure; la Comteſſe Dilles avoit un Ecuier, & cet Ecuier avoit un frere, petit, boſſu, & opiniâtre au moins comme Ragotin. Ce frere s'apelloit Monſieur Prepetit, il y avoit dans la même maiſon une Demoiſelle aſſez jolie, qui n'étoit

pas sans Amant. Un jour cet Amant se trouvant seul avec elle, ils se chauffoient dans la chambre de la Comtesse Dilles, qui étoit allée chez la Reine : soit qu'il y eût trop grand feu, & que la Demoiselle fût trop attentive aux discours de cet Amant, le feu prit à la cheminée ; comme on aprehenda qu'il ne s'étendît à un grenier à foin prés de là, tous les domestiques, & mêmes les voisins coururent pour l'éteindre. Un Laquais monta sur le toit, & jettoit de l'eau dans la cheminée; Monsieur Prepetit ne vouloit pas s'exposer, mais il exhortoit par une fenêtre tout le monde à travailler, & grondoit ceux qui ne vouloient rien faire. Pendant son exhortation il avoit la tête fort avancée hors de cette fenêtre, qui donnoit sur la court. Dans ce tems-là deux ou trois Laquais

étourdis chargerent de pistolets, & tirerent dans la cheminée ; celui qui étoit sur le toit, qui ne s'attendoit point à ce bruit, eut peur, le pied lui glissa, il tomba à califourchon justement sur le cou de M. Prepetit, & lui faisant faire la culbute, il l'emporta avec lui dans la court. Heureusement ils tomberent tous deux sur un tas de fumier qu'on avoit mis hors de l'Ecurie le jour précedent. Monsieur Prepetit qui étoit en furie, tenoit le Laquais par les cheveux, & lui enfonçant d'une main le visage dans le fumier, il lui donnoit de l'autre des coups de poings sur la tête : ce Laquais étoit si foible qu'il ne pouvoit se deffendre. Quand on les eut separez, Monsieur Prepetit, mutin comme un demon, criant toûjours, que le Laquais étoit tombé malicieusement sur lui, cou-

rut rendre sa plainte devant le Juge, prétendant que la chute du Laquais étoit un assassin de guet à pan, & qu'il dépendoit de lui de tomber un peu plus loin. Aussi-tôt que la Comtesse Dilles fut revenuë, il vint aussi lui demander justice ; elle sçavoit l'aventure, & ne pouvoit s'empêcher d'en rire, elle tâcha d'apaiser Monsieur Prepetit, qui disoit qu'il ne faloit pas se joüer à lui, que les Laquais se pouvoient jetter par les fenêtres l'un l'autre, sans lui aller tomber sur la tête, encore moins dans le tems qu'il exhortoit tout le monde à empêcher l'incendie de la maison. Madame Dilles retourna sur ses pas raconter l'aventure à la Reine, qui en rit jusqu'aux larmes.

N'avez-vous point oüi parler, lui dis-je, de l'imagination d'un certain homme nommé du.....

qui avoit envie d'arriver de Bruxelles à saint Germain dans une machine qu'il prétendoit conduire au travers de l'air. Cette aventure, me dit Arlequin, m'a été autrefois racontée, mais je ne m'en souviens presque plus. La voici, repris-je; Vous sçavez que C.... avoit le sang un peu chaud, il avoit eu quelques emportemens que le Roi lui avoit pardonnez, mais il ne voulut point lui pardonner la violence qu'il fit à un Cocher en revenant d'un voiage; il tua ce Cocher & il se sauva, je crois à Bruxelles. Il y trouva un homme qui devint son ami, & qui lui promit de lui obtenir sa grace; fondé sur ce qu'il iroit trouver le Roi à S. Germain dans une machine qu'il avoit imaginée, & que le Roi le voiant arriver par l'air dans un équipage si extraordinaire, ne manqueroit pas

de lui acorder sa demande. Dans cette imagination il s'enferma au haut d'une maison dans une grande giroüette, & il y demeura jusqu'à ce qu'il eût achevé sa machine, où il attacha des voiles, & une maniere de gouvernail; il prétendoit que l'air la soutiendroit, & que lui par le moien du vent & de ce gouvernail la feroit aller où il voudroit. Quand la machine fut achevée, cet homme prit congé de tous ses amis, il avoit fait une grande ouverture à la giroüette pour la faire sortir. Comme il fut sur le point de la mettre en plein air, il aprehenda qu'elle ne fût trop legere, & que le vent ne l'emportât trop haut. Pour éviter cet accident, il remplit deux sacs, chacun de cinquante livres pesant, & se les attacha un à chaque pied, afin qu'il allât au milieu de

l'air sans craindre d'être enlevé avec trop de précipitation. A peine eut-on poussé la machine dans l'air, qu'elle alla tomber à vingt pas delà sur une petite maison, dont elle enfonça le couvert. Du.... se cassa les jambes; dans la suite il voulut faire un procés au propriétaire, qu'il prétendoit rendre responsable du mal que le toit de sa maison lui avoit fait. Comme le propriétaire étoit un bon homme, simple, qui craignoit la Justice, il fut sur le point de faire un acommodement, qui lui auroit coûté quelque chose, si un de ses amis n'eût empêché qu'on abusât de sa simplicité.

Dans le tems qu'il me parloit un Marchand de ses amis nous vint joindre, pour nous dire le chagrin qui lui étoit arrivé. Je viens de voir, nous dit-il, cet ivrogne de C.... il tomba hier

en apoplexie ; on croioit qu'il ne mourroit pas, mais je crois qu'il n'y a plus d'espérance, il me doit prés de deux mille francs ; j'ai couru chez lui aussi-tôt que l'on m'a dit son mal, mais il ne parle rien moins que de ses affaires. Il ne sent, dit-il, sa maladie que parce qu'il a perdu l'apetit, & il se consoleroit de mourir, si auparavant il avoit bû six bouteilles de vin de Champagne qu'un de ses amis lui a envoiées, cette disposition nous fit rire & nous fit pitié en même tems.

Je veux vous dire, reprit Arlequin, quelque chose de plus réjoüissant. Quand le Roi envoia M. de la F.... en Sicile où il fit cette belle retraite, on lui donna un jeune homme, & on le pria de souffrir qu'il allât avec lui ; ce jeune homme n'avoit aucune qualité dans son équipage. Comme

il

il fut sur le Rhône prés de Valence, que tout le monde étoit en respect dans le batteau devant M. de la F..... ce jeune homme vif à l'excez, se leva tout à coup; Sçavez-vous bien, Monsieur, lui dit-il, ce que je suis auprés de vous: Non, Monsieur, lui répondit le Duc: Je suis, reprit-il, vôtre premier Secretaire. Ma foi, Monsieur, dit M. de la F..... je n'en ai rien sçu jusqu'à cette heure; je ne suis pas assez grand Seigneur pour avoir un Officier de vôtre caractere, au moment il ordonna au Batelier de le mettre à bord. Quand il y fut, Monsieur mon premier Secretaire, dit-il, voila vingt pistoles que je vous donne, allez m'attendre à Paris; il n'y eut pas moien de racommoder l'affaire, il falut partir.

Avez-vous oüi parler, lui dis-

je, de la Lettre que G..... l'un de ses valets de chambre écrivoit à sa femme ? Non, me dit Arlequin, M. de la F..... avoit besoin de ce valet de chambre, & il l'apelloit, l'autre répondoit & ne venoit pas ; le Duc alla voir ce qu'il faisoit, il le trouva qu'il écrivoit une Lettre à sa femme, où il lut ces paroles : *Ma femme, je suis ici dans un païs où je ne bois ni ne fais l'amour, je prie Dieu qu'ainsi soit de vous.* N'est-tu pas fou, lui dit le Duc, & que diable veux-tu donc qu'elle fasse à Paris ?

Il me mena un jour chez Monsieur..... il est tres-riche, homme d'esprit, curieux, & sur tout en Tableaux. Il nous en fit voir plusieurs ; entr'autres un païsage, qui lui avoit coûté vingt-trois mil francs ; pendant qu'il nous faisoit connoître la beauté de tous

ſes tableaux, on le vint demander pour une affaire de conſéquence, qui l'obligea de nous quitter: mais auparavant il nous ouvrit un petit cabinet où il tenoit enfermées de fort belles nuditez. J'y reconnus une femme nuë du Titien, qu'un mari avoit autrefois donnée à ſa femme. Ce tableau, dit Arlequin, étoit toûjours couvert d'un rideau, & on l'avoit mis dans un cabinet où peu de perſonnes entroient. Un homme qui faiſoit le dévot, & qui avoit les entrées libres, ne manquoit jamais de découvrir ce tableau, & de le regarder long-tems, & avec beaucoup d'attention; aprés quoi il faiſoit un grand ſcrupule à la Dame de garder chez elle une pareille peinture, il vouloit qu'elle la brûlât ou qu'elle la fit couvrir; elle avoit de la peine à conſentir à cela, de peur qu'on

ne la gâtât. Enfin elle se vit tant tourmentée qu'elle fit venir un Peintre ; ce Peintre qui n'avoit jamais voulu y toucher, se voiant pressé par ce dévot, s'avisa d'une petite malice, par où il avoit dessein de se vanger de son hipocrisie; il l'envisagea bien, & comme la toile du tableau étoit grande, il le peignit d'imagination avec un air mortifié, tenant une main devant ses yeux de peur de voir la nudité, & couvrant de l'autre l'endroit qui scandalisoit sa vertu; aprés quoi il remit le tableau en sa place, & s'en alla. Le dévot ne manqua pas de venir quelques jours aprés, pour voir si la nudité étoit couverte, personne ne sçavoit la malice du Peintre ; à peine fut-il dans le cabinet avec la Dame qu'il tira le rideau, mais il devint immobile en se voiant en ce tableau dans la pos-

ture où le Peintre l'avoit repreſenté. La Dame & toutes ſes femmes s'étouffoient de rire, & le devot eut une ſi grande confuſion, qu'il ne revint pas la voir de plus d'une année.

Un jour nous vîmes paſſer un homme qui ſe diſoit d'une Maiſon conſidérable ; ſon équipage étoit petit, & aſſez délabré, & lui étoit, comme la plûpart des François, ſur le chapitre des femmes ; fort indiſcret & fort orgueilleux ; il faiſoit gloire d'une valeur qu'il n'avoit pas, mais il croioit être brave, & ſa bonne-foi le trompoit. Il fut pourtant Volontaire dans l'Armée du Roi de Pologne, quand il vint délivrer Vienne du danger où la Ville étoit de tomber ſous la domination des Turcs. Il écrivit en France à un de ſes amis, & il lui envoïoit la Relation de la batail-

le, qu'il ne sçavoit que par oüi dire; & afin de mieux faire entendre qu'il avoit été dans toutes les occasions dangereuses, il datta sa Lettre de la Tente du Grand Visir. Je ne me serois jamais avisé, me dit Arlequin, de datter une Lettre d'un tel endroit, quand même je l'y aurois écrite; ce sont là des manieres qui font entrevoir une mauvaise gloire, & cela est indigne d'un homme de qualité. Je trouve en cela, repris-je, tant de petitesse d'esprit, que je ne conçois pas comme des gens qui se disent d'une Maison illustre, s'en peuvent faire honneur. Je ne sçai si la personne dont vous parlez, me dit-il, est d'aussi bonne Maison qu'il le prétend: mais voici ce que j'ai sçû de l'Aumônier du Cardinal..... Vous sçavez que ce Cardinal étoit d'une Maison qui avoit été

autrefois Souveraine en Italie : outre cela c'étoit un homme d'esprit, il étoit hardi & capable de soutenir une entrepriſe contre qui que ce fût, comme il le fit voir en une occaſion que je vous raconterai dans la ſuite : mais auparavant je vais vous dire de lui une choſe qui vient à ce que nous diſons, & qui marque bien que les perſonnes les plus illuſtres ont des petiteſſes d'eſprit qui découvrent la foibleſſe humaine. Cette perſonne fut envoiée par le Pape Urbain VIII. Gouverneur à..... il s'y comporta bien, & il y vécut en Prince, aprés lui avoir fait eſperer long-tems le Cardinalat ; enfin le Pape lui envoia la Barette. Vous ne ſerez pas fâché d'aprendre de quelle maniere il la receut, celui qui la lui porta avoit la mine baſſe, & des habits mediocres. Etant à..... il cou-

rut au Palais, & il demanda à parler au Gouverneur, il étoit prés de minuit, & comme il ne vouloit pas dire qui il étoit, on fut sur le point de le faire chasser par les Suisses. Cependant cet homme pressa tant & si vivement qu'on le fit entrer; à peine fut-il dans la chambre qu'il le suplia de faire sortir tous ses Officiers. Aussi-tôt qu'il fut seul il se jetta à ses pieds, & le salua du nom d'Eminence, en lui présentant la Barette de Cardinal; cette dignité le transporta si fort de joie, qu'il fit des cris comme si on l'eût assassiné. Ses Officiers coururent l'épée à la main, & si il ne les eut arrêtez, ils auroient tué le malheureux inconnu, qui, comme vous voiez, eût été mal récompensé de son voiage. Le Gouverneur aiant apris à tout le monde sa nouvelle dignité, & suivant

toûjours

toujours ſes tranſports, il crioit de toute ſa force que l'on courut apeller tous les Gentilshommes D..... pour venir prendre part à ſa joie. La dignité de Cardinal eſt tres-grande, ajoûta Arlequin, mais il me ſemble qu'un homme de la qualité de celui dont nous parlons, devoit la recevoir avec moins de tranſport. Ce n'eſt pas là l'endroit qui marque le plus ſa foibleſſe; la nuit même il envoia chez tous les Marchands pour que chacun lui aportât toute la moire rouge qu'il avoit afin de choiſir la plus belle. Il s'en fit faire trois ou quatre habits, qui furent achevez en peu d'heures; il paſſa la journée à les prendre l'un aprés l'autre, & ce qui eſt ſingulier, il fit acheter en même tems quatre grands Miroirs, que l'on plaça aux quatre endroits les plus propres de ſa

chambre, aprés quoi il passa la nuit suivante à se coucher & à se lever, & aprés qu'il étoit habillé il se promenoit se présentant d'un Miroir à l'autre, s'y contemplant avec admiration, en disant incessamment *Io sono Cardinale*, & il fut plus de trois mois à pouvoir se familiariser avec sa dignité.

Cependant le même homme, reprit-il, pendant qu'il n'étoit que simple Prelat, resista à deux Cardinaux, à la verité avec raison, dans l'occasion que je vais vous dire. Un homme se trouva convaincu d'un crime, & le Gouverneur ordonna qu'on le punît; comme cet homme étoit riche & d'assez bonne famille de la Ville, les deux Cardinaux sollicitez par ses parens voulurent empêcher la punition; ils s'y prirent avec une hauteur qui blessa l'au-

torité de ce Prelat, ils ne croioient pas trouver en lui la moindre resistance, mais ils se tromperent, & quand avant l'execution, ils lui firent dire, qu'il devoit se souvenir qu'ils étoient Cardinaux: *Non mi sono scordato*, répondit-il, *che sono Principi fatti, ma che si ricordano que io sono Principe nato*, & le coupable fut châtié.

Cette réponse, ajoûta-t'il, marque dans le Gouverneur autant de fermeté, que sa nouvelle dignité marque de foiblesse. Peut-on trouver, lui dis-je, dans le même esprit des qualitez si differentes, & même si opposées? La plus-part des hommes, reprit-il, sont ainsi faits, ils sont avares & prodigues: ils ont le cœur le meilleur du monde & en même-tems le plus insensible; ils sont soûmis & orgueilleux. Il en est de même de toutes les autres bonnes qualitez

& des mauvaises, ils les ont toutes ; je sçai telle personne qui est soumise tête à tête, & qui cede sans peine à tout ce qu'on lui dit, & devant le monde il est orgueilleux jusqu'à l'insolence, & à dire des choses basses qui le deshonorent ; il ne faut point converser avec lui, il faut se contenter d'admirer ce qu'il dit, & si quelquefois on se fatigue de ses imaginations, & qu'on lui presente la verité, d'autant plus vivement qu'elle lui est presentée, d'autant plus se met-il en colere pour la combattre, prétendant l'emporter même contre ce qu'il pense au fond de son cœur. Il se rendroit bien à cette verité s'il l'avoit trouvée : mais avant qu'on la lui présentat il avoit pris un sentiment opposé ; & c'est assez pour le suivre en dépit du bon sens, & tout cela croiant qu'il blesseroit son

mérite, s'il étoit conduit par un autre dans un sentiment raisonnable. Il me semble, lui dis-je, que je connois la personne dont vous venez de parler, il est mort à ..... Il est vrai, reprit-il, il eut l'indiscretion à une Comedie de reprendre deux ou trois fois un Acteur en plein Theatre; le Comedien ne daigna pas l'écouter, & sa capacité prétenduë donna une assez plaisante Scene aux spectateurs. Un matin en se levant, repris-je, il ouvrit l'Histoire de Josephe, & tombant sur l'endroit d'Herode le mari de Marianne, il le confondit avec Herode le Tetrarque, qui étoit son fils. Il vint ce jour-là diner chez le Marquis de R ... & étant à table il étala sa science prétenduë avec les plus belles paroles du monde. Une personne de la compagnie, qui ne se piquoit pas

de capacité, lui dit qu'il se trompoit, & qu'il confondoit les deux Herodes, l'autre répondit avec une suffisance extrême ; enfin on le confondit en faisant aporter l'Histoire même de Josephe ; à quoi il demeura muet & confus comme il le meritoit. Il faut que je vous raconte, ajoûtai-je, une chose plaisante, à quoi ce diner donna occasion, & qui fut dire à Versailles le soir du même jour, au souper, ou au coucher. Plusieurs personnes de qualité étoient du diner où se trouva ce Docteur, on envoia chercher un homme pour causer de certaine chose serieuse qu'on avoit proposée; l'homme vint & répondit le mieux qu'il put à ce qu'on lui demanda. Aprés une assez longue conversation, la compagnie se separa, & Monsieur de..... fut a Versailles, Monsieur le Duc de L. R. lui de-

manda où il avoit dîné, il lui répondit qu'il avoit dîné chez R.... qui faisoit bonne chere. A-t'il de bons Officiers lui demanda le Duc ? Sans doute, répondit l'autre, mais il en a un qui fait chez lui une fonction particuliere, & le Duc voulant sçavoir la nature de la fonction, *C'est un disputeur à gage*, répondit-il. La fonction nouvelle fit rire le Duc, qui ne se seroit jamais avisé d'un pareil Officier. Il le dit, je pense, au souper ou au coucher, & dans la suite M. de R.... receut plusieurs complimens, pour tenir dans sa Maison un Officier de ce caractere.

Un jour Arlequin & moi étant à la Comedie Françoise, nous vîmes dans une Loge vis à vis de la nôtre deux Amans bien-faits qui s'aimoient beaucoup. Il y a dans leur amour quelque chose d'assez singulier, me dit-il, je connois le

jeune homme, lui dis-je, & je le connois pour le plus leger & le plus volage de tous les Amans. Il ne l'eſt plus, reprit Arlequin, la Demoiſelle que vous voiez auprés de lui l'a fixé, & il l'aime depuis deux ans avec une fidelité qui va juſqu'au ſcrupule. Je vais vous dire de quelle maniere il lui déclara ſon amour au moment qu'il la vit, en ſe ſervant des paroles d'une chanſon qui couroit alors. La Ducheſſe de .... alla voir une Dame de ſes amies dans ſa belle maiſon de M.... le jeune homme étoit en cette maiſon, & la Ducheſſe mena la Demoiſelle; elle arriva dans le tems que le jeune homme étoit à la chaſſe; on aſſura la Demoiſelle qu'il ne manqueroit pas de lui dire des douceurs, mais qu'il étoit volage, & qu'elle pouvoit prendre ſes meſures là deſſus. Le

soir quand il fut arrivé il sçut que la Ducheſſe de..... étoit arrivée ; & qu'elle avoit mené Mademoiſelle du ..... qu'on lui depeignoit auſſi belle qu'elle l'étoit. Ces deux perſonnes ne s'étoient jamais vuës qu'en paſſant. Il alla auſſi-tôt à la chambre où elle étoit avec ſes femmes ; à peine les premieres honnêtetez furent-elles achevées, qu'elle ſe mit à chanter les paroles ſuivantes,

Un jour par galanterie,
L'Amour fit une loterie,
Il y mit ce qu'il a de plus beau,
Son arc, & ſon carquois, ſes fléches, & ſon flambeau,
Je laiſſe tout cela pour les Amans fideles,
Mais pour moi qui ſuis inconſtant,
Si je pouvois gagner ſes aiſles,
Je ferois contant.

En chantant les trois derniers vers, elle le regarda en ſoûriant, comme pour lui faire entendre qu'elle connoiſſoit la legereté de ſon cœur. Le jeune homme qui

se sentoit déja véritablement touché de la beauté de la Demoiselle, répondit sur le champ par une déclaration d'amour qu'il lui fit, en se servant des paroles d'une autre chanson qui étoit alors à la mode.

Un inconstant, pour vous peut être fidele,
Un fidele, pour vous pourroit changer.

Dans la suite l'inconstant a été fixe, & il est devenu très-fidele; ils s'aiment fort depuis ce tems-là, & comme vous sçavez que les deux Maisons sont égales en tout, ils attendent la mort d'un grand pere incommode pour se marier.

Une pareille attente, lui dis-je, a été une des raisons qui m'a empêché de me marier. Je suis là-dessus comme a été M. de Balzac, les enfans interessez, pour avoir du bien, souhaittent la mort de leurs peres, & les enfans les

plus honnêtes y pensent quelquefois. Je me souviendrai toute ma vie d'une plaisanterie que m'a dit le bon homme Monsieur Picot. Il avoit plus de quatre-vingt ans qu'il me venoit voir tous les jours. Une fois en parlant en general des enfans qui attendoient la succession paternelle. La plus-part d'eux, me dit-il, cherchent toûjours un Livre intitulé l'*Abregé de la vie des Peres*, & ils ne le trouvent jamais assez tôt. Ils ne sont pas tous de ce caractere, dit Arlequin, il y en a qui vivent avec leurs peres de la maniere la plus douce du monde & avec toute la tendresse imaginable; je pourrois vous en donner plusieurs exemples. Je choisis celui de Monsieur du C.... toute l'Europe connoît son merite, & ses Ouvrages rendront son nom immortel. Voici comme il vit avec son fils. Quand

il veut régaler ſes amis, il le prie d'aller diner en quelque endroit. Je ſuis ton pere, lui dit-il, & je ſuis obligé de te donner bon exemple ; je n'oſe dire aucune badinerie devant toi, tu me contrains, laiſſe-moi en liberté, je t'en prie. Le fils s'en va ; & quand à ſon tour il régale ſes amis, le pere ne veut jamais s'y trouver, ils vivent dans cette liberté réciproque, & cette conduite a uni leur cœur ſi étroitement, que le fils demande tous les jours au Ciel de mourir avec ſon pere.

Je vous fais ici un ſpropoſito, reprit Arlequin, mais la converſation permet de paſſer à diverſes ſortes de matieres, il vient de me tomber dans l'eſprit un tour plaiſant qui s'eſt paſſé en Italie. Un homme riche, mais avare, avoit été regalé par un de ſes parens, qui n'avoit rien oublié pour le

divertir ; cet homme eut envie de lui rendre ce regal par un dîner magnifique, mais comme naturellement il n'étoit pas liberal, il chercha le moien de le lui donner sans qu'il lui en coûtât rien, la chose étoit mal-aisée, cependant il en vint à bout, & voici comment ; il proposa à quelques-uns de ses amis, de venir souper chez lui un certain jour, à condition que chacun lui envoieroit son plat, & de peur qu'ils ne se rencontrassent dans la même espece de viande, il marqua à chacun celle qu'il lui devoit envoier. Ils convinrent de leur fait, & lui tinrent parole. Quand l'homme eut chez lui dequoi faire un grand repas, il alla convier son parent qui l'avoit si bien régalé, & envoia prier ses amis de remettre la partie au lendemain, à

cauſe, leur dit-il, d'une affaire imprévuë qui lui étoit arrivée. Il trouva le lendemain une autre raiſon pour differer le ſouper à un autre jour, & il les mena de cette maniere, pendant ſept ou huit jours, qu'ils ſçurent qu'il les avoit joüez, en donnant à ſon parent le repas qu'ils s'étoient préparez pour eux-mêmes. C'eſt domage, lui dis-je, qu'un Gaſcon n'ait pas trouvé ce tour-là, on ne peut faire le magnifique à ſi peu de frais.

Il me ſemble, ajoûtai-je, que je connois cette perſonne. N'eſt-ce pas lui qui donne trois ou quatre fonctions à chacun de ſes domeſtiques? Juſtement, me dit Arlequin, il fait auſſi quelquefois chez ſes amis ce que je fais ſur le Théatre, quand je viens en habit de Marquis pour tromper Iſabelle. Dans le tems que je lui parle de mes prétendus biens, mes

Laquais me font demander à manger, & comme je n'ai pas un sou, je prie Isabelle de leur faire donner les restes de sa cuisine. L'homme dont nous parlons en use ainsi chez ses amis, qui souvent sont obligez de nourrir son équipage; cependant il est riche, & il fait une galanterie de cela. Je vais vous dire, repris-je, ce que j'ai veu chez lui, quand il étoit en France, nous avons eu quelques affaires ensemble, & grace à ma bonne fortune, je m'en suis tiré heureusement. Un soir il m'envoia un de ses gens magnifiquement habillé & précedé de deux Laquais qui portoient chacun un flambeau; cet homme vint dans la chambre en cet équipage, & aprés m'avoir fait cinq ou six profondes reverences, il me dit qui il étoit, & me pria de la part de son maître de me trouver le lendemain chez lui, à

l'heure qu'il me marqua. Je le reconduisis avec la même cérémonie que j'aurois faite à un Prince. Le lendemain entrant dans sa maison, la premiere personne que je rencontrai fut cet Ambassadeur, mais dans un équipage bien different de celui du soir précedent, il étoit en chemise avec une simple culotte de toile, des souliers de Manœuvre, un tablier de Maçon, un chapeau de paille, une truelle à la main, & le visage tout blanc de plâtre. Je le reconnus d'abord, & lui demandant si son Maître étoit éveillé, il me tourna le dos, me montrant par dessus l'épaule avec sa main l'endroit où je pouvois sçavoir de ses nouvelles. Ce même homme, reprit Arlequin, est accoûtumé à joüer plusieurs rôles; son Maître le met à

toutes

toutes sortes d'usages & quand il parle de son Ecuier, de son Secretaire, de son Valet de chambre, de son Maître d'Hôtel, & de son Gentilhomme, il n'entend que lui qui remplit toutes ces fonctions.

Le même matin que je le vis, nous allâmes pour une affaire importante consulter un fameux Avocat qui étoit en sa maison de campagne aux environs de Paris : nous fûmes avec lui jusqu'à trois heures aprés midi, aprés quoi il me mena, malgré moi dans une hôtellerie pour me bien regaler, disoit-il; pour cela il fit venir une cuisse de dindon froid, & deux pains d'un sou, & aprés avoir mangé la chair avec un apetit admirable, il envoia les os presque nuds, & la moitié d'un de ces pains à son Cocher & à ses deux Laquais, avec ordre de se dépê-

cher, pretendant arriver de bonne heure à Paris pour une affaire importante, qu'il me dit tout bas à l'oreille être un rendez-vous à bonne fortune; ſurquoi je lui conſeillai de prendre auparavant des forces de peur de demeurer en chemin.

Je ne croiois pas, me dit Arlequin, que vous connuſſiez ſi bien le perſonnage. Je vous en raconterois encore, repris-je, mille autres choſes, qui font voir le veritable caractere de ſon eſprit & de ſon cœur. Ce qui me ſurprend, me dit-il, c'eſt que des gens de condition puiſſent avoir de pareils ſentimens. C'eſt pour cela, repris je en riant, qu'ils ne portent ſouvent que le nom de la Maiſon dont ils croient être deſcendus, & comme vous dites dans une Comedie : *Il y a bien des peres qui ne ſont point parens de leurs*

enfans; quelqu'autre ſang vil & ſale les a entez ſur une belle tige. En verité, me dit Arlequin, les peres les plus illuſtres ne tranſmettent pas toûjours leurs ſentimens avec le ſang; c'eſt même un proverbe latin, *Que les fils des Heros ſont ſouvent ſans merite.* Je tombe d'acord, lui dis-je, de ce que vous venez de dire; & à propos de cela, je me ſouviens d'une femme qui étoit mariée dans une ancienne Maiſon, & de qui les enfans furent tous malhonnêtes gens. Vous parlez de loin, me dit Arlequin. Il y a plus de quarante ans, lui dis-je, qu'elle eſt morte, mais n'importe, ce que je vais vous dire eſt aſſez plaiſant. Cette femme fut toûjours aſſez galante, & on dit qu'elle ne vouloit avoir pour amans que des hommes de la premiere qualité. Cependant comme un jour une

de ſes amies la conſoloit ſur les malhonnêtetez continuelles de ſes enfans : *Je n'ai rien*, dit-elle, *à me reprocher là deſſus, toute ma vie j'ai fait ce que j'ai pû pour mettre d'honnêtes gens dans cette Famille, je n'en ai pû venir à bout, ce n'eſt pas ma faute.*

Je connois un homme, me dit Arlequin, qui parle avec bien plus de retenuë. Il n'oſe dire à ſa Maîtreſſe, qu'il l'aime, ce mot le fait trembler, & on ne peut avoir plus de diſcretion là-deſſus. Il aimoit une fille jolie & bien faite, il fut trois ans à la voir & à la contempler, toûjours avec le deſſein de lui declarer ſon amour, ſans oſer lui en parler ; il fit même une fois quatre lieuës pour cette expedition, & il revint ſans lui rien dire ; à la fin, un jour aiant pris une forte reſolution, il lui déclara qu'il l'aimoit & qu'il ſouffroit beau-

coup. Depuis quand, lui demanda la Demoiselle ? Depuis trois ans, lui répondit-il en tremblant. Vous avez tort, reprit-elle, de ne m'avoir pas plutôt parlé, je vous aurois bien épargné de la peine. Cette réponse franche, & faite du fond du cœur, ferma si bien la bouche à l'Amant, que depuis il n'a pas veu la Maîtresse. Vous voiez, reprit Arlequin en souriant, la sagesse de cet honnête homme.

Ne connoissez-vous point, ajouta-t'il, M..... Gentilhomme Allemand, qui vient tous les jours à la Comedie ? Je le connois parfaitement, lui dis-je, & je ne crois pas qu'il soit fort timide avec les femmes. Rien moins que cela, reprit-il, toutes les fois qu'il voit ses Maîtresses, il commence par leur dire comme il les trouve ce jour-là, jaune, ou pâle, les

yeux abatus, ou enfoncez, ainſi du reſte. Un jour il s'attacha fortement de cœur à Mademoiſelle ..... Sa mere voiant ſon aſſiduité, lui demanda s'il venoit voir ſa fille pour le Mariage, ou pour autrement: *Non pas pour Mariache*, répondit-il, *mais pour autrement*. Cette naïveté obligea la mere de le chaſſer; & comme elle chantoit mal, il dit pour ſe vanger d'elle, *Qu'elle chantoit mauvais*. S'il avoit eu de la complaiſance, il auroit toûjours eu la liberté de voir ſa Maîtreſſe.

A propos, me dit-il, je vis hier l'Abé B..... aprés m'avoir parlé de beaucoup de nouvelles, nous tombâmes je ne ſçai comment ſur le chapitre de la devotion, ſurquoi il me raconta une aventure aſſez plaiſante qu'il a veu lui-même arriver dans une Ville d'Italie, en une Chapelle de Pénitens,

dans le tems que les Confreres se donnoient la discipline. Je crois que c'étoit en Carême, il faut que je vous la dise. Un Patissier avoit un Ours aprivoisé, & quoi qu'il fut grand, il alloit par tout sans faire mal à personne. Un soir rodant dans la ruë, & trouvant par hazard ouverte la porte de cette Chapelle, il y entra, & s'endormit en un coin. Quand les Confreres furent entrez, ils fermerent la porte, & aprés une petite exhortation qu'on leur faisoit prés de l'Autel, ils se répandoient tous dans la Chapelle. On cachoit la lumiere dans un endroit; les plus zelez se disciplinoient, & les autres attendoient paisiblement que la ceremonie fût achevée. Dans le tems qu'ils se disciplinoient, le cliquetis des coups éveilla l'Ours, qui voulut sortir de la Chapelle;

comme il n'y voioit point, il se leva tout droit, & marchant en cette posture, il trouva en son chemin de ces Penitens, qui avoient leurs chausses bas & qui se disciplinoient sur le derriere. L'Ours mettoit la patte dessus pour voir ce que c'étoit, & comme il étoit aprivoisé, il se la laissoit toucher. D'un derriere il passoit à un autre, puis à un autre. Enfin il fit si grande peur qu'on soupçonna que ce ne fût le diable qui venoit les détourner de leur dévotion. Ils commencerent par se le dire tous bas à l'oreille, mais ils n'en douterent plus, lors que l'Ours marchant du côté de la lumiere, tous les Confreres virent contre la muraille l'ombre d'un animal velu, qu'ils prirent pour le démon. Alors ils crierent tous, *Il diavolo, il diavolo*, ceux qui

qui ne se disciplinoient pas, coururent aussi tost à la lumiere, qui découvrit quantité de Confreres, qui dans la confusion avoient perdu leurs haut de chausses. Ils reconnurent l'Ours du Patissier, qui sans se troubler continuoit à marcher droit & gravement pour chercher la porte, ils la luy ouvrirent, & il s'en alla. La peur estant passée, & les esprits un peu tranquilisez, il fut question de chercher chacun son haut-de-chausse il y eut plusieurs contestations, & enfin ils se battirent, les non disciplinez se meslerent dans la batterie; tous les hauts de-chausses furent mis en pieces, & enfin cette dévotion finit par un scandale, qui dans la suite fut rigoureusement chastié par l'Inquisition. L Ours du Patissier donna occasion à tout ce desordre, & depuis quand les Confreres s'assem-

bloient pour la discipline, ils commençoient premierement à chercher par tout, pour voir si cet Ours ne s'estoit point caché dans quelque coin de la Chapelle.

Comme nous causions ensemble, un nommé Monsieur P.... fort bon homme & d'un esprit bien naïf, entra dans la chambre d'Arlequin pour une affaire; après luy en avoir parlé: Hé bien, Monsieur P.... lui demanda Arlequin, le temps sera-t'il toûjours malheureux, la guerre ne finira-t'elle point? Ma foy, Monsieur, répondit-il, Nostradamus ne dit rien de bon, je n'ay lû ce matin dans son Livre que *des choses desobligeantes, aussi j'ay déchiré les feuilles où il nous promet des malheurs.* Ha! Monsieur P.... reprit Arlequin vous deviez nous l'apporter, pourquoy le déchirer? *Auriez vous voulu*, dit-il, *que ces sottises fussent arrivées?*

Aprés cette visite il en eut une autre d'une fille, qui le sollicitoit pour loüer les troisiémes Loges à la Comédie. Ce n'est pas, me dit Arlequin, qu'elle ait besoin de cela pour vivre: mais elle aime un de nos gagistes, qui ne veut pas l'épouser qu'elle ne soit placée; je trouvay cette fille tres-jolie, & le gagiste fort heureux d'en estre aimé. Elle est honneste, reprit Arlequin, & tres-prudente à ménager son amour; elle le cache fort bien, même quand elle est avec son Amant. Cependant, luy dis-je, c'est un Proverbe, que *l'amour & la galle ne se peuvent cacher*. A propos de galle, reprit-il, n'avez-vous point veu des vers qui furent envoyez ces jours passez à un galeux d'accident, par un de ses amis, qui le raille de son aventure. J'en ay oüi parler, luy dis-je, & je serois ravi de les

voir; vous allez estre satisfait, reprit-il, en les tirant de sa poche, les voilà, lisez.

Sur la gale de M....

On vint m'apprendre l'autre jour,
Une nouvelle assez fatale,
On dit que le Printemps, dont le charmant retour,
Produit en tous lieux de l'amour,
N'a produit chez toy que la galle,
Et que contre ce vilain tour,
Ta colere estoit sans égale.
Il est vray qu'auſſi tout d'abord,
J'en sentis un peu de colere,
Mais en resvant sur cette affaire,
Je reconnus que j'avois tort;
Et si j'avois un choix à faire,
J'aimerois, mais de beaucoup mieux,
Devenir galleux qu'amoureux,
Car l'amour est un mal étrange,
Et devant un objet charmant,
On se gratte le plus souvent,
Tout autre part qu'il ne demange.
Le feu secret de ce poiſon
Nous cause une démangeaiſon,
Qui fait qu'en se grattant d'autant plus on s'enflâme,
C'est la gangraine de nostre ame,
C'est le farcin de la raiſon.
Oüy la galle vaut mieux, & sans comparaiſon.
Et toy-même tu le vas croire;

Car j'espere te faire voir,
Que l'on doit trouver à l'avoir,
Et du plaisir, & de la gloire.
C'a commençons par le plaisir.
Quel plaisir, qu'elle joye égale,
Celle de visiter sa galle,
Lors que l'on a quelque loisir?
Deux mains diversement fleuries,
Par cent objets divers viennent plaire à nos yeux,
Et ces objets délicieux,
Valent au moins les Thuilleries;
Il n'est Parterre ny Prairies,
Où les couleurs éclatent mieux.
On voit mille citron, jaunes, blancs, rouges, bleux,
Disputer de brillant avec les pierreries,
Et de la galle vient le nom de gallerie,
Bien veritablement & sans plaisanterie,
Pour la diversité des objets curieux,
Dont les regards sont charmez en ces lieux.
C'est encor de la galle même,
Que la galanterie est appellée ainsi,
Par une ressemblance extrême,
Que je te vas décrire ici.
Un galeux a l'ame ravie,
D'appaiser sans témoin, & selon son envie,
La démangeaison de la chair,
Ainsi quand un Amant est seul avec sa belle,
Il n'a point de plaisir plus cher,
Que d'en faire autant avec elle.
Mais quand & galant, & galeux,
Trouvent trop de gens auprès d'eux,
Leur passion est à la gesne,

Ny galant, ny galeux, ne peut à rien toucher.
Chacun tache à cacher le penchant qui l'entraisne,
Mais souvent leur contrainte est vaine,
La galle ny l'amour ne se peuvent cacher.
Après qu'un galeux de la veuë
A parcouru ses belles mains,
(Car tous les soirs & les matins,
Il gouste le plaisir d'en faire la reveuë)
Après que ses regards ont sceu le contenter,
S'ensuit le plaisir de gratter.
Ors pour t'en exprimer la douceur nompareille,
J'ay beau resver, & gratter mon oreille;
J'ay beau ronger & ma plume, & mes doigts,
Tu la sentira mieux vingt fois,
Que ne le décriroit Corneille.
Mais pendant que je suis en train,
De parler d'Etimologie,
Celle du mot *gratter*, vaut une Apologie,
Gratter, vient de *gratus*, il n'est rien plus certain.
Et *gratus* est un mot Latin,
Lequel mot en François signifie agréable,
Oh, voy si je suis veritable,
Et si la dérivation,
N'est pas une conclusion,
Qu'il n'est rien de plus delectable,
Tu dois en concevoir toute la volupté.
Passons maintenant à la gloire:
Un galeux est par tout, distingué, respecté,
Comme un homme de qualité,
Par exemple, veut il manger ou boire,
Il a toûjours son fait à part,

Toûjours son verre est à l'écart,
Aucun ne le prophane, & ny porte la bouche,
On n'ose toucher ce qu'il touche;
C'est un titre si beau que celuy de galeux,
Qu'il est craint de toute la terre,
On voit même qu'en Angleterre,
Les fils aisnez des Rois s'en tiennent glorieux,
On les nomme Princes de Gales,
Et tu peux te vanter comme eux,
De prérogatives Royales.
De plus la galle de tous temps,
Fût un symbole de sageſſe,
Un Proverbe de vieille gens,
Déja tout uſé de vieilleſſe,
En prouve fort bien la Nobleſſe;
Tout ainſi que trop galler cuit,
Tout de même trop parler nuit.
Tu connois bien par ce langage,
Que la galle rend l'homme ſage,
Qu'elle inſtruit de bonne façon,
Et qu'avec la Philoſophie
Elle a tres-grande ſimpathie,
Puiſque toutes les deux font la même leçon.
Mais comme trop parler peut nuire,
Je commence à m'appercevoir
Que je ne fais pas mon devoir,
Qu'on fatigue les gens, quand on en veut trop dire,
Et qu'il eſt temps de réprimer
La demangeaiſon de rimer;
Auſſi bien ſuis-je las d'écrire,
Sage, qui de trop s'abſtient,
Je finis donc pour eſtre ſage,
Et finis par un autre adage,

Dont à propos il me souvient,
Et qui fort bien ici convient ;
Amy rejoüi toy, car la galle te vient.

Il n'y a rien de plus joli, luy dis-je, je voudrois bien sçavoir qui les a faits, & pour qui ils ont esté faits ; je ne sçay ny l'un ny l'autre, reprit-il, mais on ne peut parler plus agréablement d'une chose aussi vilaine que celle là.

Comme il me parloit nous vismes passer par la fenestre de sa chambre une fort jolie fille, qui a de l'esprit, & qui est broüillée avec sa mere parce qu'elle fait des vers. Le sujet, luy dis-je, est mince : mais je pense que vous voulez m'en faire accroire ; non ma foy, me dit-il, je connois la mere, & c'est moy même qui ay receu les premieres plaintes. Son mari est Procureur, je l'allois consulter avec un de mes amis pour une affaire assez importante

je ne le trouvay pas, il estoit encore au Palais. J'entendis sa femme qui crioit à pleine teste, & comme je suis libre avec elle, je montay dans sa chambre sans cérémonie, elle courut aussi-tost à moy, & me dit qu'elle estoit la plus malheureuse fẽme du monde, qu'elle ne pouvoit plus vivre avec honneur, & qu'elle avoit résolu de se retirer dans un desert pour le reste de ses jours: elle ajoûta plusieurs autres choses semblables, pour me marquer sa désolation. Je crus d'abord qu'il luy estoit arrivé quelque malheur à elle, ou à son mari. Oüy, me dit-elle, il m'est arrivé un malheur auquel je ne m'attendois pas. La fille estoit présente qui pleuroit; son mouchoir sur le visage, sans oser regarder personne. C'est cette Carogne, me dit la mere, qui me

met dans l'état où je suis ; je m'imaginay d'abord quelque galanterie : car il y avoit dans sa maison des Clercs bien-faits. Je n'osay pourtant m'éclaircir ; si vous sçaviez, reprit-elle, ce qu'a fait cette Coquine. Quoy ; luy demanday-je ? Je ne puis vous le dire, reprit-elle, & je n'y pense qu'en gémissant. Si c'est un mal, luy dis je, où il y ait du remede, il faut s'en servir, & s'il se peut sans qu'on le sçache. Tout le monde le sçait, s'écria-t'elle, c'est elle-même qui l'a publié ; Mais qu'est-ce donc que ce mal repris-je, a t'elle quelque Amant ? Bon, me dit la mere, plaisante morveuse pour avoir un Amant. Elle avoit pourtant dix-sept ans, de l'aveu de son pere. Ha, Monsieur, s'écria t'elle, cette Coquine, cette Maraude fait des vers ; Des vers, repris-je, fort étonné ? Oüi

des vers, me dit-elle, c'eſt ce qu'on appelle des vers, de ces choſes longues, au bout deſquelles il y a des rimes, tic tic, toc toc. Enfin que ſçay-je de ces dictuns de Comédie. Ha! la vilaine, eſt ce là la peine que j'aye priſe à t'élever? Monſieur Dominique, me dit-elle, j'ay tant pris de ſoin pour luy donner de la vertu. J'admiray l'eſprit bourgeois dans les ridicules emportemens de cette femme, je n'eus garde de luy rien dire alors pour luy faire voir, que les vers ne ſont pas des ſacrileges, & que les filles en peuvent faire ſans perdre leur honneur, & leur réputation: mais je me réſervay de parler au Procureur, qui eſtoit un plaiſant & qui aimoit la joye. Pendant la conteſtation, un Clerc vint du Palais dire que le Procureur eſtoit allé diſner avec deux ou trois de

ſes Confreres, avec leſquels il devoit demeurer pour une affaire tout le reſte de l'apreſdinée.

Le lendemain je retournay chez luy avec mon ami, nous le conſultames, & après la conſultation: Avez-vous ſçu, luy demanday-je ce qui ſe paſſa hier ici entre vôtre femme & voſtre fille. Il ſe prit à rire, & il me dit qu'il avoit tâché de faire entendre raiſon à ſa femme, mais qu'il n'avoit pû luy oſter ſon enteſtement, qu'elle ſoûtenoit toûjours que jamais fille ſage n'avoit fait des vers, & que ſi ſa fille en faiſoit elle l'étoufferoit de ſes propres mains. Cependant elle en fait, & ſon pere m'en a donné quelques-uns que je vais vous montrer, Monſieur..... y avoit fait deux ou trois airs qui ont eſté long temps à la mode. Si je ſçavois chanter je vous les chanterois, mais ſi vous voulez je vous

feray voir les paroles ; là dessus il me mena dans son cabinet, & me les donna à lire : voici un couplet qui fut fait pour un Amant de qui la Maîtresse aimoit un autre homme,

Fontaine qui coulez dans ces lieux solitaires,
Où l'amour vient cacher ses plus secrets mysteres,
Soyez témoin de ma langueur,
Rien ne peut soulager l'excez de mon martyre
Ma Bergere soûpire
Pour un autre vainqueur.

Le couplet suivant que vous allez voir, me dit Arlequin, est sur un air different, & je crois qu'elle y a quelque part. Son pere est Juge de..... Il y va souvent avec sa famille ; un jeune homme bien fait a dans le même lieu une agréable maison, où il passe les beaux jours, ils s'y voient tous deux, & ils se promenent quelquefois dans un bois assez épais qui vient jusques sur le bord de

la riviere. Lisez presentement les vers, les voilà,

Quand le Soleil quitte le monde,
Qu'il va dans le sein de Thetis,
Rallumer ses feux amortis,
Tout demeure ici bas dans une paix profonde,
C'est alors qu'en secret je soûpire.
Que seule, & sans témoin, mon Berger à son tour,
Me dit l'ardeur de son amour,
Et prend plaisir à le redire.

Ecoutez moy, reprit-il, en tenant un papier à la main; un jour une Dame lisant les Lettres Portugaises demanda à cette fille, ce qu'il faloit faire pour écrire d'un stile aussi tendre que l'est celuy de ces Lettres. Quelques momens après elle luy répondit par ces quatre vers, tenez, lisez-les. Je pris le papier & je lûs,

L'amour seul apprend l'art d'écrire,
Il faut aimer violemment,
Quand on sent bien ce qu'on veut dire
On le dit toûjours tendrement.

Une de ses Amies, reprit Ar-

lequin, aimoit un jeune homme, qui aimoit ailleurs, & de qui elle vouloit estre la confidente. Cette Amie cachoit son amour mais elle souffroit beaucoup. La fille du Procureur qui sçût cela, fit parler son Amie en deux couplets de chansons. Dans le premier, que j'ay oublié, cette Amie déplore son sort de n'estre que la confidente d'un homme qu'elle adore, & voici le second,

Son cœur plein de langueurs,
Trop fidele à sa foy,
Pousse mille soûpirs pour les beaux yeux qu'il aime,
Par quelle dure loy,
Faut il me contraindre moy-même,
A voir couler des pleurs,
Qui ne sont pas pour moy.

Après que nous eusmes fini de parler de la fille du Procureur. Vous ay-je dit, reprit-il, que je soupe ce soir avec le gros Monsieur de..... Non, luy répon-

dis-je. Il eſt preſentement Capitaine de Dragons, me dit-il, c'eſt le meilleur garçon, l'ami le plus chaud, & le meilleur cœur du monde. Je le connois, luy dis-je, il *chopine theologalement*, & il a un gras & vieux Laquais qui chopine auſſi bien que luy. Sçavez-vous, reprit Arlequin, la convention qu'ils ont faite entr'eux, de s'enyvrer alternativement chacun à ſon tour. Non, luy dis-je, cette convention m'eſt inconnuë. Je vais vous dire, reprit-il, une petite diſpute qu'ils eurent la ſemaine paſſée là-deſſus. Le Maître s'eſtoit enyvré le ſoir précedent à un ſouper, avec trois ou quatre Officiers de ſes amis; l'un de la compagnie qui devoit inceſſamment retourner en ſon quartier, les convia tous le lendemain à un nouveau ſouper, où ils devoient bien boire. Le Capitaine de Dragons,

gons, qui n'osoit s'enyvrer deux jours de suite, de peur de blesser le droit de son valet; le tira le lendemain matin en un coin de sa chambre, avec l'air d'un homme qui a l'esprit embaraſſé d'une grande affaire. Après luy avoir dit plusieurs choses douces, enfin il le pria de luy permettre de s'enyvrer le soir avec les mêmes amis avec qui il avoit soupé le soir précedent, & le chargea d'avoir soin des bouteilles. Le valet répondit que cela estoit iniuste, qu'il sçavoit bien de quoy ils estoiẽt convenus, & qu'il ne pouvoit luy accorder ce qu'il demandoit. Le Maistre luy dit mille belles & bõnes raisons pour le persuader, ajoûtant qu'il s'enyvreroit à son tour deux fois de suite sans qu'il le trouvast mauvais, le valet refusa l'offre; Veux tu, luy dit il, que je me broüille avec

mon meilleur ami? Broüillez-vous ou ne vous broüillez pas, luy dit Petit-Jean, cela m'eſt indifferent j'ay donné ma parole de m'enyvrer ce ſoir, & je ne ſuis pas aſſez malhonneſte homme pour y manquer, chacun à ſa réputation à ménager, je veux m'enyvrer. Petit-Jean s'enyvra, & le Maiſtre fit la même choſe; le plaiſant fut quand ils revinrent tous deux dans la chambre; le Maiſtre qui y eſtoit arrivé le premier, ronfloit dans un fauteüil auprès du feu: à peine Petit-Jean entra qu'il s'alla donner un coup de teſte contre la quenoüille du lit, & ſe laiſſa tomber ſur un guéridon ou eſtoient deux flambeaux, qui tombans avec le guéridon firent un bruit épouvantable; le Maiſtre s'éveilla en ſurſaut, & le voyant à terre qui avoit de la peine à ſe relever. Voila-t'il pas, dit-il en

bredoüillant, cet yvrogne qui casse tout ; n'as-tu pas honte d'estre en cet estat ? En disant cela il voulut le relever, mais comme il estoit presque aussi yvre que luy, à peine fut-il hors de son fauteüil qu'il se laissa tomber de l'autre costé sans pouvoir se relever luy-même. Les gens de la maison qui avoient entendu un grand bruit coururent à la chambre, où ils trouverent le Maistre & le Valet étendus sur le carreau, on les releva tous deux ; & peu de temps après les gens sortirent de la chambre & écouterent à la porte pour voir comment finiroit la Comédie. Ils commencerent par se quereller, ensuite ils se reprocherent leur yvrognerie. Petit-Jean fit l'entendu, le Maistre luy dit des injures, & luy commanda de sortir de chez luy sur le champ ;

jurant qu'il le tuëroit s'il ne sortoit ; Petit Jean en colere alla dans la garderobe remplir une valise au hazard de tout ce qu'il put trouver ; après quoy il la chargea sur son épaule, & vint en chancelant prendre congé de son Maistre. Le Capitaine qui avoit eu le temps de s'appaiser, touché de ce spectacle, & ne pouvant soûtenir l'horreur d'une telle séparation, luy demanda si c'estoit là l'attachement éternel qu'il luy avoit juré, le Valet répondit fieremēt qu'il trouveroit toûjours bien un Maistre cõme luy ; Oüi luy dit le Capitaine, mais cherches-en un qui te permette de t'enyvrer de deux jours l'un. Ces paroles appaiserent si fort Petit-Jean, & ce privilege fit une si grande impression sur son esprit, qu'il se mit à sanglotter de douleur. Il jetta sa valise à bas, & dit qu'il le servi-

roit toute sa vie ; ils se toucherent dans la main & revinrent bons amis. Le point estoit de pouvoir se coucher, le Capitaine n'eust jamais la force de sortir de son fauteüil, où il dormit tout le reste de la nuit ; Petit-Jean dormit sur le planché auprès du feu la teste sur la Valise, & ils ne s'éveillerent qu'au jour. A peine se virent-ils tous deux, qu'ils se prirent à rire, & Petit-Jean dit à son Maistre qu'ils n'avoient rien à se reprocher. Là dessus M. M..... entra dans la Chambre qui venoit déjeuner avec le Capitaine ; je connois, luy dis je, c'est le Medecin de France le plus habile, & qui traitte les malades avec plus de circonspection !

A propos sçavez-vous la Piece en Vers qu'on a faite pour luy. Je ne l'ay jamais veuë, répondit Arlequin. On ne sçauroit,

repris-je, loüer plus ingénieuſement la ſcience & l'habileté d'un Medecin ; je n'ay pas ſur moy cette Piece, mais je vous l'apporteray au premier jour à la Comédie. Je luy tins parole, & le lendemain je luy montray dans ſa Loge les vers ſuivans.

Pour M. Moreau le Medecin.

ALLARME.

Juſte ciel qu'ay-je vû, qu'elle crainte me glace !
Prends garde, cher Moreau, c'eſt toy
Que cette viſion menace ;
Je craindrois moins ſi c'eſtoit moy.
Hier lorſque la nuit commençoit ſa carriere,
Par ma reſverie emporté,
J'allois toûjours ſuivant un ſentier écarté,
Quand un bruit vers l'endroit où l'on voit la riviere,
Couler à flots tardifs au bas du Cimetiere,
Excita tout à coup ma curioſité.
J'y cours, quel ſpectre ! ô Ciel ! qu'elle horrible figure !
Je vois ce monſtre affreux, funeſte à la nature,
Ses membres ſont des os, & ſans chair, & ſans peau,
Tel eſt un corps ſeché dans le fond d'un tombeau ;

Telle enfin de la Mort on nous fait la peinture,
D'abord je voulus m'échapper,
Mais mon corps dans l'horreur soudaine
Dont je me sentis frapper.
Sur mes pieds chancelans se soûtenoit à peine,
Et tout ce que je pûs, rempli d'un tel effroy,
Ce fut de me cacher, retenant mon haleine,
Derriere un arbre épais que je vis prés de moy.
Délà je l'observay d'un œil plein de surprise,
Je la vis prés de l'eau sur ses genoux assise,
La cruelle aiguisant cette terrible faux,
Par qui toute vie est tranchée,
Agitoit avec bruit la masse de ses os,
A ce travail alors tellement attachée.
Et baissant de sorte les yeux,
Qu'elle ne me vit point arriver dans ces lieux.
Aussi-tost qu'elle crut sa faux bien afilée,
Elle la prend, se leve, & de fureur troublée,
Haussant son effroyable voix,
Qu'animoit la fierté du regard & du geste,
Voici, dit-elle, cette fois,
Voici de quoy punir cet ennemi funeste,
Dont l'art contre mes coups protegeant les humains.
Fraude par tout mes droits, & trompe mes desseins.
Qu'elle estoit mon erreur, par qu'elle complaisance,
Ay-je pû si long temps arrester ma vengeance?
En vain de mille maux divers,
Sur le corps des mortels attirant l'influence,
Je voudrois faire ici redouter ma puissance,
Contrainte de ceder à ses secours offerts,
Je vois tous les jours enlever mes victimes.

Par luy, par son fatal sçavoir,
Au lieu d'entendre ici des cris de desespoir,
Je n'entends loüer que ses crimes.
Cette faux mépriſée à peine a le pouvoir
De trancher les deſtinées,
Des Vieillards accablez ſous le faix des années,
Et je pourrois encor ſans colere, ſans cœur,
De tant d'affronts laiſſer vivre l'Auteur?
Vivent, vivent plûtoſt au delà des limites,
Qu'aux mortels ici-bas la nature a preſcrites,
Tant de Medecins ignorans,
Qui par des moyens differents,
Trouvant l'art de tuer, ſans commettre des crimes,
M'immolent tous les jours de nouvelles victimes,
Mais toy, traiſtre Moreau, Nom par moy deteſté,
Nom, que je n'entends point, ſans fremir de colere,
Meurs, & reçois le ſalaire,
Que ton audace a merité,
Ou pour parer le coup qui va t'eſtre porté,
Voyons comment tu pourras faire.
Là ce monſtre ſe teut, & du fond des tombeaux,
Soudain d'horribles cris ſortirent,
Les oiſeaux de la nuit à ces cris répondirent,
Le fleuve épouvanté retint long temps ſes eaux,
Et les ombres qui s'épaiſſirent,
Dérobant ſa fuite à mes yeux,
Seul, avec les Hiboux, je me vis en ces lieux.
Voilà, mon cher ami, d'où naiſt ma crainte extréme.

Songe-

Songes-y bien, ton art doit estre ton appuy,
C'est à toy maintenant à faire pour toy-même,
Ce que tu fais bien pour autruy.

La mort, me dit Arlequin, n'est pas une chose trop agréable, cependant je ne puis m'empescher de relire ces vers ; mettez-les dans vostre poche, luy dis-je, & écoutez-moy. Ces vers m'ont fait souvenir d'une folie de la F..... vous connoissez l'homme, il n'y a rien de si agréable que luy. Une fois il fit une partie avec L. D..... pour le lendemain. Le F.... devoit porter d'un vin excellent, & l'autre s'estoit obligé de fournir la viande. Le jour venu cet autre fut surpris d'une colique violente, & deux heures après on le crut mort. La F.... entra dans le temps que son valet s'arrachoit les cheveux. Quand on luy dit la nouvelle il trouva fort mauvais que son ami fust mort,

sans auparavant luy avoir tenu sa parole, ajoûtant qu'il ne le croyoit pas assez malhonneste hõme, que de s'estre laissé mourir, pour ne pas luy donner le diner qu'il luy avoit promis. Il le voulut voir, & comme il avoit déja la teste pleine de vin; hé bien, luy dit il, tu es donc mort? sois le tant que tu voudras, je ne m'en iray pourtant pas que tu n'ayes goûté de mon vin, & tu m'en diras des nouvelles. Là dessus il luy soûtint la teste, & luy en mit quelques goutes dans la bouche. Comme cet homme n'estoit cru mort que depuis un quart d'heure, & qu'il n'estoit en cet estat qu'à cause de quelques flegmes qu'il n'avoit pû cracher, le vin luy donna des forces, il cracha, & ouvrit les yeux. Le valet effrayé de cette resurrection prématurée fuit tant qu'il put. La F.... eut toute la peine du

monde à le remettre de sa frayeur ; à la fin il revint, & il secourut si bien son Maistre, qu'il le mit en état de voir diner la F.... au chevet de son lit. Peu de jours après il fut parfaitement rétabli, & il but largement avec son ami de ce vin qui luy avoit rendu la vie.

Sçavez-vous, me dit Arlequin, de quelle maniere il répara une sottise qu'il dit à la Duchesse de S.... On me l'a dite, luy répondis-je, mais je l'ay oubliée ; c'étoit je croi, réprit-il, en allant à Chambort avec le Roy. La Duchesse alloit dans l'appartement qu'on luy avoit marqué ; comme elle passoit dans une salle, la F.... qui s'y trouva le verre à la main, & peut-estre avec une pointe de vin qui échauffoit un peu trop sa vivacité : A ta santé S.... luy dit-il. La Duchesse sur-

prise de cela, luy marqua froidement que cette familiarité luy paroissoit fort extraordinaire. Voici comment il sortit d'intrigue par ce couplet qu'il fit & qu'il chanta sur le champ :

A ta santé S.....
Mais j'ay failli,
Je devois dire, à vous, adorable Ducheſſe,
Et boire chapeau bas,
A vos divins appas.

Quand on se tire d'affaire aussi galamment, on mérite bien le pardon de sa faute, il l'eut aussi, reprit Arlequin, & cette belle Ducheſſe l'a toûjours estimé depuis ce temps-là.

A propos de se tirer d'affaire, luy dis-je, vous ne serez pas fâché de sçavoir la présence d'esprit qu'eut Voiture dans une occasion. La chose se passa à l'Hostel de Ramboüillet. Vous sçavez ... Je sçay, interrompit-il, qu'il y alloit tous les jours, & que cet

Hostel estoit le réduit de tout ce qu'il y avoit de personnes d'esprit en ce temps-là. Un jour, reprisje, il y trouva Mademoiselle D... fille de qualité, très-riche, parfaitement belle, & qui estoit née avec une véritable vertu qu'elle a conservé toute sa vie. N'a-t'elle pas épousé dans la suite le M. de....justement, luy dis-je. Voiture qui, comme il le dit luy même, aimoit depuis le Sceptre jusqu'à la houlette, eut envie de faire le galant avec cette Demoiselle, & un jour la trouvant seule il luy parla d'une maniere assez intelligible. Elle surprise de ses discours luy *assena* un coup d'œil de dédain, & luy arrangea un nombre de certaines paroles capables de rendre muet tout autre que luy. Dequoy vous fâchez-vous, luy dit-il? la vertu n'est point blessée quand on parle aux

gens à bonne intention ; luy laiſſant entendre qu'il la vouloit épouſer. Elle ne put s'empeſcher de rire, & Voiture eſtant le premier à tourner la choſe en plaiſanterie, la railla de ſon dédain devant tout le monde.

Je connois ſi bien cette Demoiſelle, dit Arlequin, que je vais vous apprendre un trait qu'on m'a dit d'une jeune fille de chambre qu'elle avoit. Un jour le Cardinal de la Valette fut pour voir ſa Maiſtreſſe. Elle eſtoit ſortie, mais il trouva cette fille ſeule, qui fuit auſſi-toſt dans la ruelle du lit. Le Cardinal courut après, & il luy demanda où eſtoit ſa Maiſtreſſe ? après quoy il ſortit ; La fille ſortant un moment après de cette ruelle : en verité, Monſeigneur, luy dit-elle, je ne croyois pas eſtre quitte de vous à ſi bon marché.

Un jour allant au Théatre avec Arlequin pour voir la premiere représentation d'une Comédie, je fus arresté par un Gascon assez honneste homme, qui me pria de luy obtenir une grace de M. le Mareschal de Créqui. Ce qui me parut plaisant, c'est qu'il me voulut persuader que cette grace estoit bien plus pour moy que pour luy, parce qu'il n'en tireroit disoit il, qu'une utilité fort petite, & que moy je ferois connoître le crédit que j'ay dans le monde. Il me demandoit cette grace, comme les Napolitains demandent l'aumosne, *Fate mi ben per voi.* Quand il m'eut quitté, Arlequin me dit une réponse qu'il avoit faite à la Comédie. Ce Gascon, continua-t'il, estoit au parterre, & comme il se remuoit toûjours, son épée se mettoit dans les jambes de ceux, qui estoient près

de luy ; Un Officier s'en trouvant embaraſſé, Monſieur, luy dit-il, voſtre épée m'incommode ; Cadedis, luy répondit le Gaſcon, elle en a bien incommodé d'autres.

Ces gens-là, luy dis-je, ſont les plus agréables du monde, ils ont des ſaillies plaiſantes, & ils ne manquent jamais de reparties. Témoin, reprit Arlequin, ce qui m'arriva hier en revenant chez moy. Je trouvay un Gaſcon avec un habit moitié noir, moitié gris, qui eſtoit tout en lambeaux, il me demanda l'aumoſne ſon chapeau ſur la teſte, me diſant qu'il eſtoit Gentilhomme ; je luy donnay une piece de quatre ſols, & le priay de m'en rendre trois, il chercha dans ſes poches & dans ſes gouſſets, & ne trouvant rien ; Capdebiou, me dit-il, je penſe que j'ay laiſſé ma monnoye en changeant d'habit.

Ne vous ay-je point raconté, luy dis-je, ce que dit un Gascon à un Mousquetaire qui battoit le Cocher de son Fiacre. Ce Cocher estoit yvre, en passant dans une ruë il serra un Mousquetaire contre la muraille, & de si près que sans une porte ouverte où il se jetta, il l'auroit peut-estre crevé. Ce Mousquetaire en furie courut après luy, & le chargea de coups de bâton ; comme pendant ce temps-là le Carrosse estoit arresté, le Gascon mit la teste hors de la portiere, Monsieur, cria t'il au Mousquetaire, vous ne sçavez peut-estre pas que je paye les momens de ce faquin, dépeschez-vous de le battre, chaque coups de bâton que vous luy donnez me couste cinq sols. Enfin le Mousquetaire laissa le Cocher. Le lendemain un des amis du Gascon sçachant l'aventure, luy reprocha

d'avoir laiſſé maltraitter ſon Cocher, luy diſant que tous les coups de bâton qu'on luy avoit donné eſtoient retombez ſur luy; Mon grand ami, luy répondit le Gaſcon, je ne ſuis pas fait pour de petits combats, mais pour des actions éclatantes.

Il me vient dans l'eſprit la réponſe d'un autre Gaſcon à une Demoiſelle de ſes amies. Ce Gaſcon liſoit en compagnie une Lettre que ſon pere luy avoit écrite, où il luy mandoit qu'on le vouloit mettre à la taille, & que cela l'incommoderoit beaucoup, n'ayant que deux cens livres de rente, cette ſomme eſtoit marquée en chiffre par un 2. & par deux oo. Le Gaſcon au lieu de lire deux cent livres, liſoit deux mille livres; la Demoiſelle eſtoit derriere, qui liſoit la lettre des yeux ſans qu'il y priſt garde, luy

entendant prononcer deux mille livres, elle luy dit qu'il n'y en avoit que deux cent. Le Gascon se retournant vers elle, Diou me damne, le fat, dit-il en parlant de son pere, a oublié un zero.

Je sçay, dit Arlequin, une chose d'un autre Gascon, qui est plus plaisante que tout cela. Ce Gascon estoit en prison depuis deux ans pour dettes; ses amis payerent le creancier, qui consentit à sa liberté. Comme ils furent pour le faire sortir, il dit qu'il avoit payé son diné au Geolier, & qu'il ne sortiroit qu'après avoir mangé tout son saoul. Ses amis eurent beau le presser, leurs empressemens furent inutiles. Pendant qu'il dinoit, un autre creancier vint le recommander; le Gascon pensa mourir de dépit, & peu de momens après faisant le fier, il dit que la fortune persécutoit

toûjours les gens de mérite ; cependant ſes mêmes amis accommoderent l'affaire, & luy allerent annoncer encore ſa liberté. Il eſtoit dans le lit quand il receut cette heureuſe nouvelle, il ſe leva au moment, il prit ſes habits dans ſes bras, & voulut abſolument ſortir du Chaſtelet en chemiſe, il alla s'habiller chez un Rotiſſeur à la ruë de la Huchette; & en parlant de ſon aventure: Cadedis, dit-il, je voulois ménager un repas, mais jamais dîner ne m'a tant couſté que celuy de ces jours paſſez.

Dans ce temps-là nous viſmes paſſer un Allemand qui eſtoit à Paris depuis trois ou quatre mois, & qui faiſoit l'Amant de toutes les filles. Deux Provinciales affamées de muſique & de danſe, vinrent à Paris pour voir l'Opera. Comme elles eſtoiẽt

jolies, l'Allemand ne manqua pas de les y mener, & pour faire les honneurs jusqu'au bout, il leur expliquoit les vers qu'on y chantoit. Il y eut un endroit ou on loüoit le Roy, ces Provinciales luy demanderent ce que c'estoit: *Ce ne sstre rien*, dit cet Allemand, *sti Musiciens chanter seulement que le Roy est un pon personne.*

Cela fait voir, luy dis je, qu'on se rend toûjours ridicule quand on se mesle des choses qu'on n'entend pas. Vous dites vray, reprit Arlequin, vous vous seriez bien diverti ces jours passez, si vous vous fussiez trouvé dans une maison où j'estois. Je causay avec M. de.... Dans ce temps-là il entra dans la chambre deux jeunes filles fort jolies, & un jeune garçon qui paroissoit âgé tout au plus de dix-huit ans. Ils venoient d'entendre un Sermon, où le Predi-

cateur s'estoit apparemment étendu sur le Mystere de la Predestination, dont ils avoient l'esprit fort rempli, ils en disputoient à leur mode. Le Maistre d'Hostel de feu Monsieur le Marquis Tilladet vint, & se mesla dans la dispute; après une assez longue contestation, ce Maistre d'Hostel adressant la parole à Monsieur de....à qui je parlois, luy demanda s'il ne raisonnoit pas juste sur ce mystere? & voyant qu'il negligeoit de luy répondre, il s'offença: Vous croyez peut-estre, luy dit-il, que je ne suis pas capable de comprendre ce que vous me diriez là dessus; morbleu une fricassée de poulets est plus difficile que toute la Theologie.

J'ay oüi dire chez Monsieur de... repris-je, ce que vous venez de me raconter, & ce fut chez luy où je trouvay le M... G....bien

en furie contre les François : Je vous ay dit son emportemẽt ! Je ne m'en souviẽs point du tout, me dit Arlequin, quand vous m'en parlâtes j'avois l'esprit distrait. La chose est trop plaisante pour ne pas vous l'apprendre ; Vous connoissés l'homme, il a quelques secrets de Chymie, avec quoy il guérit par hazard de legeres maladies. D'ailleurs il est tout mystere, il affecte même de parler Italien. Sa femme se trouva en Flandre quand l'Armée Françoise y fit du ravage, elle luy écrivit que les François avoient détruit sept de ses Chasteaux. Il leut la Lettre en bonne compagnie, après quoy faisant une sortie sur ceux qui estoient présens : *Ie ve donne la vita à vosostros*, dit-il dans son mauvais jargon, *pendant che quelli diavoli di Francesi m'han toüé sette dei*

miei Chasteaux en Fiandra. Sept Chasteaux, dit Arlequin! Vous en étonnez-vous, repris-je, un descendant de Mutius Scevola, n'est-il pas d'assez bonne Maison pour avoir un Empire ? Il me semble, dit Arlequin, qu'il n'est plus à la mode ; sa réputation est bien diminuée, sur tout parmi les femmes. Vous ne sçavez peut-estre pas pourquoy, luy dis-je, je vais vous l'apprendre.

Un jour il fut appellé auprès d'un malade, qui n'estoit pas en grand danger ; Après luy avoir laissé un remede pour prendre le lendemain, il voulut faire le Docteur, & parler des productions admirables de la nature, trois ou quatre femmes l'écoutoient avec admiration, & d'autant plus qu'il citoit à tout moment Paracelse; il dit qu'il avoit lû mille choses curieuses dans ses Ouvrages, & entr'autres

tr'autres le secret de faire un enfant par l'art seul, sans l'aide d'une femme. Ce discours émeut toutes les femmes qui l'écoutoient, & une d'elles prenant la parole, dit que ce secret estoit déteſtable & diabolique, & que l'Auteur devoit estre brûlé avec son Livre; les autres s'emporterent à leur tour, & luy dirent des choses fâcheuses. Ce bruit se répandit par tout en peu de jours & depuis ce temps-là les femmes ont pris une si grande aversion pour luy, que la plus part aimeroient mieux mourir que de se servir de ses remedes.

Un soir nous promenans Arlequin & moy aux Thuilleries, nous trouvâmes plusieurs personnes de nostre connoissance, entr'autres deux femmes, qui nous arresterent vers le bassin qui est au bout de la grande allée, après avoir fai

un tour elles nous quitterent pour aller rejoindre leur compagnie. Quand nous fusmes seuls : Avez-vous pris garde, me dit Arlequin, à cette brune, qui paroît si sage & si modeste? Je lui dis qu'elle m'avoit édifié ; Sa modestie, reprit-il, luy coûte beaucoup, vous en allez juger. Ces jours passez son Directeur l'obligea de luy rendre compte de sa conscience, & de luy érire sincerement tout ce qu'elle sentoit pour le monde & pour la vertu. Elle luy obeït, & commença dans la premiere page à luy découvrir l'attachement secret qu'elle avoit encore à la vanité; dans la suite elle mit les actions de vertu qu'elle voudroit pouvoir pratiquer, & au bout elle écrivit les vers suivans.

En lisant la premiere page,
Vous y trouverez mon image,
Et mes sentimens bien dépeins,
Mais pour le reste ; helas je crains,
Quoy que ce soit mon écriture,
Que ce ne soit pas ma peinture.

Je tiens ce secret, ajoûta Arlequin, de sa compagne que vous avez vû avec elle. Vous me surprenez, luy dis je, elle ne paroist point du tout sçavoir faire des vers. Elle en a fait, reprit-il, de beaucoup plus jolis que ceux que je viens de vous dire. Avant sa retraitte elle estoit fort dans le monde, & comme son esprit est vif & agréable, on se faisoit un plaisir de la voir; Madame la Princesse de..... la prit en amitié, & un jour après luy avoir fait plusieurs caresses, elle luy promit de prendre soin de sa fortune; à peine eut-elle achevé ces paroles que cette Demoiselle transportée de joie d'une protection aussi avantageuse, prit une plume qu'elle apperçût sur une table, & écrivit les vers que je vais vous dire,

Un Philosophe tres parfait,
Dit que de rien, rien ne se fait,

L'opinion en eſt commune,
Mais je la démens pour le coup,
Et puiſque Voſtre Alteſſe
Prend ſoin de ma fortune,
De rien elle fera beaucoup.

Je trouvay ces vers d'autant plus jolis, qu'ils avoient eſté faits ſur le champ. Il m'en dit pluſieurs autres que j'ay oublié, mais je me ſouviens d'une galanterie qu'elle fit à ſon Amant ; Il fut tué à l'armée, me dit Arlequin, & cette mort a bien contribué à ſa retraitte. Un jour cet Amant ſe plaignoit à elle, qu'elle ne l'aimoit pas autant qu'il l'aimoit, elle ne luy répondit rien ; mais comme elle deſſine aſſez bien, elle fit avec ſon crayon une balance ſuſpenduë, & mit deux cœurs, un dans chaque baſſin qui peſoient également, avec ces paroles: *L'amour eſt égale.* L'Amant luy ſceut gré de cette galanterie ; il prit la deviſe qu'il a porté ſur luy toute

sa vie. Je me défie bien, luy dis-je, de la vertu d'une fille comme celle-là; c'est une terrible entreprise pour elle que celle de renoncer à ses inclinations, & quoy qu'elle fasse pour estre sage, elle a trop d'esprit pour avoir jamais sa conscience bien nette.

A la verité, reprit Arlequin, cette Demoiselle n'est pas si naïve que le parurent deux Provinciales. Je parie que vous avez oublié leur histoire; Je ne sçay, luy dis-je, si vous me l'avez racontée: Soit, reprit-il, écoutez-la. L'Abbé..... homme de consideration, les mena à l'Hostel Seguier pour voir M. le Chancelier dans son lit de parade, où on le mit le lendemain qu'il fut mort. Comme toute la maison estoit tenduë de noir, au lieu d'aller en l'appartement où estoit le corps, l'Abbé se méprit, & les mena dans celuy où estoit

Madame la Chanceliere, qui recevoit dans son lit la visite de toutes les personnes de qualité qui prenoiét part à sa douleur. A peine les deux Provinciales furent dans la chambre, qu'elles s'allerent mettre à genoux, l'une au chevet, & l'autre aux pieds du lit, pour prier Dieu pour le mort. Madame la Chanceliere croyant que ces filles venoient luy demander quelque grace, s'avança sur le bord du lit pour les écouter; celle qui estoit au chevet effrayée de voir remuer une personne qu'elle croyoit morte : *Ha ma sœur*, s'écria-t'elle, *cela remuë*, *bon Dieu cela remuë*; si on ne l'avoit tirée de là, elle seroit morte de peur. Vous pouvez vous imaginer l'effet que produisit dans la chambre la terreur panique de la Provinciale. Madame la Chanceliere ne pouvoit deviner la cause de ses

cris, Monsieur l'Abbé expliqua la mépriſe, & cette explication déconcerta au moins pour quelques momens la douleur, non pas de Madame la Chancellerie qui en eſtoit pénétrée, mais des perſonnes qui luy rendoient viſite, & qui n'eſtoient pas touchées ſi ſenſiblement.

Une de ces Provinciales demanda un jour à une de ſes parentes, combien il y avoit de cinq ſens, & elle vouloit que le marcher en fut un. Elle croyoit Ciceron un Saint Canoniſé, parce qu'elle avoit oüi dire pluſieurs fois qu'il avoit fait de tres-belles Oraiſõs; & un jour ſe trouvant avec un Medecin qui parloit de la compoſition du corps humain, elle luy demanda ſi le pucelage eſtoit une partie noble. Ma foy, luy dis-je en riant, vous m'en faites accroire, je ne penſe pas qu'aucune fille

diſe de pareilles naïvetez. Il n'y a rien de plus vray, reprit Arlequin, cette fille avoit ſeize ans paſſez qu'elle n'eſtoit pas entierement déniaiſée ſur certaines choſes, & je ne ſçay ſi elle l'eſt encore. Si elle n'eſt pas mariée, luy dis-je, malheureux l'homme qui l'épouſera. Pourquoy cela, dit-il? C'eſt qu'elle fera ſon mari cocu ſans ſçavoir ce qu'elle aura fait. J'eſtime, ajoûtay-je, une femme qui eſt retenuë, parce qu'elle veut l'eſtre: mais je ne compte pas beaucoup ſur ſa vertu quand elle ne la connoiſt pas.

Parlons de Medecin, reprit Arlequin, vous a-t'on dit la réponſe que fit un Prince à M...? Non, luy dis je, quand Speſſafer mourut, on parla de luy à Verſailles au diner du Roy, M.... le Medecin voulut ſe meſler dans la converſation, & il dit qu'on trouvoit

voit que ce Comédien luy reſſembloit; vous vous trompez, luy répondit ce Prince, il n'a jamais tué perſonne.

Un matin Arlequin me vint voir pour me propoſer quelques difficultez qu'il avoit imaginées pendant la nuit ſur les tourbillons de Deſcartes; il me trouva que je riois en liſant les Oeuvres de Sarraſin, & il me demanda d'où venoit ma bonne humeur; Je ris de ſouvenance, luy dis-je. Arlequin lut l'endroit du Livre, après quoy, Que trouvez-vous de plaiſant, me dit-il, que Sarraſin rapporte les paroles de Seneque: *Que le Sage n'eſt pas ſujet aux injures de la fortune.* Je ne ris pas de cela, repris-je, mais de l'application qu'un Gaſcon de noſtre connoiſſance s'en faiſoit à luy-même ces jours paſſez. Vous ſçavez qu'il eſt marié, que ſa

femme est jeune & jolie, & qu'elle est souvent visitée par des gens d'affaire, qui d'ordinaire ne font pas des pas inutiles. Un autre Gascon de ses parens luy vint donner quelques avis là-dessus. Il luy parla du bruit que faisoient les galanteries de sa femme, & luy exaggera le ridicule qu'elles lui donnoient dans le monde. Après qu'il eut fini ses conseils : *Mon ami*, luy repondit gravement le Gascon, *le Sage n'est pas sujet aux injures de la fortune.*

Arlequin me dit que le Gascon pouvoit se passer de donner à son parent de pareils avis ; Je conviens, luy dis je, que ces sortes de complimens embarassent toûjours ceux à qui on les fait. A propos de cela, reprit-il, je vais vous raconter ce qui arriva

il y a quelques années à un Commissaire. Un homme de quelque consideration, mais riche en ce temps là, avoit loüé dans un Fauxbourg de Paris un Jardin, où luy & quelques-uns de ses amis particuliers cachoient leurs bonnes fortunes. Un jour le mari d'une des femmes sceut que la sienne y estoit, & l'y voulant surprendre pour demander une séparation; il alla à ce Jardin avec un Commissaire. Ce Commissaire ne se cacha pas si bien que le Jardinier, qui estoit du secret, ne l'apperceust; il court aussi-tost dire que le mari d'une telle heurtoit fortement, & qu'il avoit entrevû un homme de robe, qui s'estoit caché, & qui estoit assurément un Commissaire. L'allarme se met dans les plaisirs des Amans, & les trois femmes se resolvent à passer sur les murailles du Jardin

pour se sauver dans un autre ; après quoy le Jardinier ouvrit la porte. La perquisition faite, & le mari n'ayant rien trouvé, sortit avec le Commissaire. Comme ils s'en alloient, un voisin qui sçavoit à quel usage on mettoit cette maison, & qui estoit monté dans son grenier pour voir ce qui arriveroit, les appella, & leur dit que trois femmes s'estoient sauvées pardessus les murs du Jardin dans la maison prochaine ; le mari y courut avec le Commissaire, ils cherchent par tout. La premiere personne que trouva le mari, ce fut sa femme, il la vouloit tuer, mais on l'en empescha. Je ne dis rien des suites, elles ont assez fait de bruit dans le monde. Pendant le tintamarre qui se passoit au premier estage ; une de ces femmes qui s'estoit cachée en bas dans une armoire, se sau-

va dans la maiſon d'un Bourgeois qui la fit ſortir par une porte de derriere. La troiſiéme eſtoit dans la cave. Le Commiſſaire qui le ſceut eut la curioſité d'y deſcendre pour voir s'il la connoîtroit, & il trouva que c'eſtoit la ſienne. Ils furent fort ſurpris de ſe voir l'un & l'autre, il n'y avoit que quinze jours tout au plus qu'ils eſtoient mariez. Comme dans ces occaſions les femmes ont l'eſprit plus préſent que les hommes, celle-ci prenant la parole: Mon ami, dit-elle à ſon mari, tu l'es, il n'y a pas moyen de s'en dédire, mais ne fais point de bruit; ſi tu me veux pardonner je t'aymeray fidellemẽt toute ma vie. Le mari trouvant la propoſition raiſõnable: Me le promets tu luy répondit-il; Je te le jure, luy repartit ſa femme. Tiens, luy dit-il, en luy tendant la main, touche

là, oublions le passé & soyons bons amis. Elle luy toucha dans la main; après quoy le Commissaire revint de la cave, faisant semblant qu'il n'y avoit trouvé personne. La femme retourna chez elle, son mari luy fit mille amitiez, & depuis ce temps-là ses Amans n'ont jamais pû l'engager dans la moindre galanterie.

Il seroit à souhaiter, ajoûta Arlequin, que tous les maris en usassent aussi prudemment. Ils en usent assez bien, luy dis-je, & excepté quelques fous qui dépensent beaucoup, & qui sollicitent les Juges pour publier leurs aventures; les autres passent les choses fort doucement, il y en a mêmes qui sont assez raisonnables pour parer les avis qu'on voudroit leur donner. Vous allez voir dans cet exemple ce que je vous veux dire.

Un homme de condition fort aimé du Cardinal Mazarin, avoit une femme jeune, & d'une beauté parfaite. Les envieux, qui peut-estre ne pouvoient avoir aucune part en ses bonnes graces, firent courir le bruit qu'elle avoit des fragilitez pour d'autres Amãs. Soit que cela fust, ou qu'il ne fust pas, l'un de ces infortunez s'avisa de dire au Cardinal que la femme d'un tel blessoit quelquefois sa vertu par de petits égaremens secrets. Son Eminence qui connoissoit la vivacité de la Dame, croyant la chose fort possible, répondit aussi-tost qu'il en avertiroit le mari, & il prit ce dessein d'autant plus facilement qu'il estoit de ses amis, & qu'il ne pouvoit souffrir qu'un homme de qualité, jeune & bienfait, tombast si tost dans un accident, qui suivant le cours de la nature

ne devoit luy arriver que dans la suite du Mariage, quand les desirs des Epoux sont réfroidis, & qu'ils ne se regardent plus que pour se donner de l'ennuy. Le Cardinal ne pût s'empescher de parler de son dessein à un ami du mari. Cet ami pensant que l'avis feroit plus de honte au mari, que ne luy en faisoient les galanteries de sa femme, le vint avertir, & luy dit de penser à ce qu'il avoit affaire là-dessus. Le mari, qui avoit des saillies d'autant plus plaisantes, qu'elles luy estoient naturelles; outré contre l'amitié du Cardinal, demanda dequoy il se mesloit, & quel droit il avoit de venir censurer la conduite de sa femme, qu'il n'avoit que faire de ses avis; que si sa femme avoit des Amans, il en estoit ravi; & que si elle n'en avoit

pas, il luy en iroit chercher luy-même, & qu'il la tuëroit si elle ne vouloit pas les recevoir. Après avoir ajoûté plusieurs autres extravagances pour bien exhaler son emportement, son ami luy dit, que ces discours estoient bons à faire dans sa chambre, mais non pas devant le Cardinal, & que c'estoit à luy à prendre des mesures pour parer l'avis. Voici ce qu'il fit, qui vient à ce que je vous ay dit des bons maris.

Il alla chez le Cardinal faire sa cour à l'ordinaire. Comme on parloit de plusieurs choses differentes, il tira la conversation sur le chapitre des fêmes qui ont des Amans, & un moment après; Pour moy, ajoûta-t'il, je suis Dieu merci fort exempt de ces aventures, j'ay une femme assez belle & assez aimable; pardessus cela, c'est un exemple de vertu, j'en

ſuis perſuadé, mais quand elle auroit des Amans, ſi quelqu'un eſtoit ſi hardi que de m'en parler : Je renie, quelque amitié qu'il euſt pour moy, & quelque part qu'il priſt à mon honneur, il ſeroit mal payé de ſon compliment. Le Cardinal ſe le tint pour dit, il ne luy parla jamais de ſa femme, & retint ſa bonne volonté.

Hé bien, repris-je, que dites-vous de ce procedé ? Je connoiſſois ce mari, me dit Arlequin, il eſt mort & ſa femme auſſi depuis pluſieurs années; N'eſt-ce pas luy qui diſoit qu'il faloit qu'une femme fuſt bien coquette d'aimer juſqu'à ſon mari ? Vous y eſtes, luy répondis-je, & quand dans la ſuite ils furent ſéparez, il faiſoit l'Amant de ſa femme, & il dit un jour à un de ſes amis que le lendemain il devoit aller avec elle en bonne fortune. A la verité

je ne voudrois pas pouſſer la plaiſanterie ſi avant, & je ne parlerois jamais de ma femme, de peur de partager avec elle le ridicule que je luy voudrois donner.

Avant que nous paſſions plus avant, me dit Arlequin, voſtre hiſtoire me fait ſouvenir d'une choſe qui a fait la fortune de Benſerade, c'eſt luy-même qui me l'a dit; Vous l'avez connu? Oüi, luy répondis-je, je l'ay vû juſqu'à ſa mort, c'eſtoit l'eſprit le plus vif & l'amy le plus ardent que j'aye jamais vu; il eſtoit honneſte & galant homme, & je vous diray quelque jour des choſes bien particulieres de luy. Vous ſçavez donc, reprit Arlequin, que Benſerade vint à la Cour, jeune, agréable & plein de merite. Il s'attacha au Cardinal Mazarin qui l'aimoit, mais d'une amitié qui ne luy produiſoit rien. Benſerade

ſuivant toûjours ſon génie, faiſoit tous les jours des vers galans qui luy donnoient beaucoup de réputation. Un ſoir le Cardinal ſe trouvant chez le Roy, parla de la maniere dont il avoit vécu dans la Cour du Pape, où il avoit paſſé ſa jeuneſſe. Il dit qu'il aimoit les Sciences, mais que ſon occupation principale eſtoit les belles Lettres, & ſur tout la Poëſie, où il réüſſiſſoit aſſez bien, & qu'il eſtoit dans la Cour de ce Pape, comme Benſerade eſtoit en celle de France. Quelques temps après il ſortit, & alla dans ſon appartemẽt. Benſerade arriva une heure après, ſes amis luy dirent ce qu'avoit dit le Cardinal, à peine eurent-ils fini, que Benſerade tout pénétré de joye, les quitta bruſquement ſans leur rien dire. Il courut à l'appartement du Cardinal, & heurta de toute ſa

force pour se faire entendre. Le Cardinal venoit de se coucher, Benserade pressa si fort & fit tant de bruit, qu'on fut obligé de le laisser entrer. Il courut se jetter à genoux au chevet du lit de son Eminence, & après luy avoir demande mille pardons de son effronterie, il luy dit ce qu'il venoit d'apprendre, & le remercia avec une ardeur inexplicable de l'honneur qu'il luy avoit fait de se comparer à luy pour la réputation qu'il avoit dans la Poësie. Il ajoûta qu'il en estoit si glorieux, qu'il n'avoit pû retenir sa joye, & qu'il seroit mort à sa porte si on l'eût empesché de venir luy en témoigner se reconnoissance. Cet empressement plût beaucoup au Cardinal. Il l'asseura de sa protection, & luy promit qu'elle ne luy seroit pas inutile; En effet, six jours après il luy envoya une pe-

cite pension de deux mille francs. Quelque temps après il en eut d'autres considérables sur des Abbayes, & il auroit esté Evesque s'il avoit voulu s'engager à l'Eglise. C'est luy-même qui m'a dit cela en me racontant plusieurs choses de cette Eminence, que je vous diray quelque jour.

Il faut avoüer, luy dis-je, que nostre bonheur tient à bien peu de choses. N'en doutez pas, reprit Arlequin, s'il y a des heures du Berger en amour, il n'y en a pas moins auprès de la fortune. Le merite est quelquefois récompensé en ces momens heureux à la verité, alors c'est le hazard qui le recompense plûtost que la reflexion. Qu'importe, repris-je, qu'on récompense le merite en examinant ce qu'il vaut ou par un hazard impréveu, les biens sont ordinairement au pouvoir de

la fortune, & presque jamais au pouvoir de la raison ; si ce n'est qu'ils soient distribuez par ces sortes d'hommes, qui par leur experience sçavent le prix de la vertu.

A propos, me demanda un jour Arlequin, que dites-vous du nouvel Opera ? Je dis, répondis-je, ce que j'ay dit de tous les autres, que Lulli fera toûjours la plus belle Musique du monde. Croiriez-vous, reprit-il, qu'une personne a proposé de faire un Opera en grec, & qu'il a offert en même temps de faire composer la Musique par un Musicien d'Arcadie qui attend de ses nouvelles à Venise ? La proposition me fit rire. Je vous parle serieusement, reprit-il un homme de bon sens m'asseura hier dans ma Loge après la Comédie, qu'on en avoit parlé, & que la singularité du projet

avoit d'abord plû à tout le monde.

Je fus ces jours passez, ajoûta-t'il, à celuy qu'on représente, & je me trouvay dans une Loge, où je fis connoissance avec un homme d'humeur fort agréable, c'est le Lieutenant General de la F. M. Nous causâmes de plusieurs choses différentes, après quoy je ne sçay à quel propos nous amenâmes la conversation sur ceux qui font des harangues aux grands Seigneurs qui passent dans leurs Villes. Il me dit que le Juge d'un Bourg voulut absolument haranguer un Prince, qui le remercioit de son compliment. Le harangueur entra suivi des plus apparens du lieu, comme il faisoit une révérence profonde, le Prince qui estoit jeune, sauta à califourchon pardessus ce Juge & se sauva. Le Juge en se relevant

ne

ne voyant plus le Prince & le cherchant des yeux, sans le trouver, s'adressa à un Gentilhomme de sa suite, qu'il harangua malgré qu'il en eust, pour ne pas perdre la gloire qu'il esperoit de son éloquence. Pour moy, ajoûta ce Lieutenant, je m'y pris d'une autre maniere auprès de M. le Prince. Quand il fut arrivé à la F. M. j'y allay, & après les revérences accoûtumées, je luy dis que je sçavois fort bien l'art de l'ennuyer, & qu'il ne tenoit qu'à moy de le faire, mais que j'aimois mieux luy présenter les Echevins qui venoient luy porter le present de la Ville. A peine eus je achevé qu'il me dit que j'estois son homme, & qu'il n'avoit jamais entendu une harangue plus à son gré. Comme je l'avois mis en bonne humeur, je pris le moment pour luy demander

une grace pour les habitans, le menaçant s'il ne me l'accordoit de le haranguer la premiere fois qu'il repasseroit; il se prit à rire, il me fit mille amitiez, & me donna plus que je ne luy demandois.

Un jour que les Comédiens Italiens ne joüoient pas, Arlequin me vint voir pour nous aller promener, comme il entroit dans mon cabinet, il me trouva que je riois en lisant la Relation qu'on a faite depuis quelque temps des Isles de l'Archipel; Je suis ravi, me dit-il, de vous trouver en joye, pourroit-on sçavoir ce qui vous rend si gay. Je lis, luy dis-je, que dans l'Isle de Chio pendant le cours de sept cens ans on ne maria pas une fille qui ne fust pucelle, & que pendant tout ce temps-là aucune femme fit galanterie. O heureux temps!

une chasteté si parfaite continuée pendant sept Siecles, est une vertu bien heroïque, & bien digne d'estre placée dans l'Histoire. A la verité, dit Arlequin, cela me paroist assez extraordinaire: mais enfin il n'est pas impossible. Mon ami, repris-je, nous avons une Loy generale en France qui dit: *Nulle terre sans Seigneur*, & la Glosse ajoûte *& sans Cocus*; & tous les Docteurs croyent la Glosse plus certaine que le texte. Une fidelité de sept cens ans dans des femmes, est un beau point de meditation pour nostre Siecle. Les Genealogies de ce païs-là estoiét bien certaines, nous n'en avons gueres d'aussi bonnes, ces femmes regorgeoient de vertu. C'est dommage qu'une chasteté si parfaite soit demeurée dans une Isle; si elle eust pû passer en terre ferme, elle eust fait de grands pro-

grés, mais malheureuſement elle s'eſt noyée en chemin.

Nous euſmes ce jour-là mille plaiſirs à la promenade, le temps eſtoit beau, ſans vent, ſans poudre & ſans Soleil, & ſi nous étions au mois de Juin. Nous priſmes ſur le bord de l'eau pour cauſer plus tranquillement. Il commença par me demander s'il y avoit longtemps que je n'avois vû Madame de R...? Aſſez long-temps, luy répõdis-je, comme je ne jouë point, je ne lui conviens pas. Connoiſſez-vous, reprit-il, Monſieur L...? Fort bien, lui dis-je. Je vais vous dire, repliqua-t'il, une choſe aſſez plaiſante; il jouë tous les ſoirs avec elle, & comme elle perd aſſez ſouvent, elle le gronde preſque toûjours. Il y a quelque temps qu'il dit à un de ſes amis, qu'il tenoit des regiſtres de toutes les injures qu'elle luy diſoit,

& que quand ils seroient pleins, il les luy présenteroit; aprés quoy il luy démanda s'il vouloit le décharger de cette peine. Moy, répondit cet ami gravement, je connois trop bien la petitesse de mon esprit pour entreprendre un si grand ouvrage. Au moins, reprit l'autre, écrivez toutes les choses raisonnables qu'elle dira; Pour cela très-volontiers, repliqua l'ami, l'entrepriſe est de ma portée, & je suis bien seur que je n'iray pas au deuxiéme volume.

Comme il finissoit le conte, nous vismes passer Mademoiselle..... qui apparemment avec son nouvel équipage venoit de se promener du Bois de Boulogne. Elle est toûjours de la même vivacité & elle continuë d'avoir un grand dédain pour tous les Amans. Vous ne sçavez peut estre pas, me dit Arlequin, d'où luy vient ce dé-

dain ; la cauſe en eſt délicate, je vais vous l'apprendre. Vous ſçavez l'attachement qu'elle avoit pour Monſieur de M...., il eſtoit public, & elle ne s'en cachoit pas. Comme elle vit ſon cœur trop en repos ſur l'amour, elle voulut l'éveiller par l'endroit de la jalouſie ; le remede eſt ſouverain pour les Dames qui s'en ſervent à propos. Elle fit donc ſemblant d'écouter un nouvel Amant, jeune, tres-bien fait, & qui avoit un mérite à ébranler la fidelité d'une Maiſtreſſe, & à inquieter un rival. Monſieur..... s'allarme du nouveau venu, & n'entend point raillerie ; elle en eſt charmée, ſans ceſſer neanmoins ſes douceurs pour le nouvel Amant. Monſieur..... crie, ſe plaint, fait des reproches ; enfin il fait toutes les Scenes que les fous paſſionnez ont accoûtumé en pareil-

les occasions. La Maistresse en a pitié, elle se contente de l'agitation où elle l'a mis, & luy oste toute raison de jalousie. Les voilà tous deux en parfaite intelligence. L'Amant se retrouvant dans un profond repos, s'endort sur la fidelité de sa Maistresse, & son amour devenu tranquille retombe dans la letargie. Il n'avoit plus pour elle la même vivacité, & il se fioit entierement à sa bonne foy. Cette trop grande confiance recommença de déplaire à la Demoiselle; voici ce qu'elle fit pour le chagriner. Elle affecta un jour de luy faire plus de caresses qu'à l'ordinaire, & puis elle luy donna rendez vous chez elle le lendemain à une heure de l'apresdiné, luy promettant qu'elle seroit seule. Quand il fut sorti, elle alla sur le champ voir une amie, & la pria de lier une partie

de promenade pour le lendemain l'apresdiné avec le Cavalier rival. Le jour venu, elle dit à son Portier que Monsieur..... la devoit venir chercher à une telle heure, mais qu'il luy dit qu'elle estoit allée à la promenade avec Madame.... & Monsieur.... L'Amant ne manque pas de venir; le Portier s'acquitte de sa Commission, il s'en retourne & revient le lendemain. Elle le receut bien & luy parla du plaisir qu'elle avoit eu à la promenade; elle attendoit quel chemin prendroit la conversation, se flattant que les plaintes & les reproches la rempliroient toute entiere, cependant pas un mot de cela. Après luy avoit dit qu'elle ne pouvoit choisir un plus beau jour; il luy demanda si M.... avoit paru aussi galant qu'à l'ordinaire. Et ce qui desesperoit le plus la Demoiselle, c'est

c'eſt qu'elle voyoit bien qu'il luy diſoit tout cela avec un air parfaitement tranquille, & une tranquillité point contrainte, mais naturelle, & qui venoit du cœur. Quand il eut ceſſé de parler, prenant un viſage ſévére, Quoy, luy dit-elle ? je vous dis que je vous aime, je vous le marque par une conduite telle que vous la pouvez ſouhaiter ; je vous donne un rendez-vous, j'y manque ſans raiſon ; je me promene avec voſtre rival ; je vous en parle avec plaiſir, & vous ne dites mot ? vous m'écoutez tranquillement ſans me déviſager ? Monſieur, reprit-elle je vous quitte de voſtre amour ; & je ne veux vous voir de ma vie. Après cela elle s'enferma dans ſon cabinet, d'où il n'y eut pas moyen de la tirer. L'Amant fut contraint de ſortir, & depuis ce temps-là il ne l'a pas veuë.

Vous vous trompez, luy dis je j'en sçay donc plus que vous là-dessus ; les hommes ne lâchent pas prise si-tost, ils veulent tenter fortune avant que de desespérer de leur bonheur. Cet Amant disgracié ne pouvant approcher sa Maistresse eut recours à l'amie dont vous m'avez parlé. Elle sçavoit la rupture ; & souhaittoit le raccommodement, & d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit faire plaisirs à tous deux. Dans cette pensée, elle fit avec la Demoiselle une partie de promenade au Bois de Boulogne pour le lendemain sur les six heures du soir, & elle écrivit à l'Amant qu'elle descendroit de Carrosse dans l'endroit qu'ils avoient marqué, & qu'ensuite elle la conduiroit par maniere de promenade à travers les brousailles au lieu où il la devoit attendre. La chose

fut executée ponctuellement. Ces deux femmes ayant mis pied à terre, prirent un chemin écarté pour causer plus librement. La Demoiselle qui ne sçavoit point la trahison de son amie, alloit la premiere; enfin estant arrivée à l'endroit, elle fut bien surprise d'y trouver Monsieur..... qui se jetta à genoux, & qui la retenant par la jupe, la pria de l'écouter un mom&t pour se justifier. Il luy parla si éloquemment & avec tant de tendresse, & ses paroles firent tant d'impression sur son cœur, que malgré sa résolution de ne le jamais aimer, elle luy laissa entrevoir une lueur favorable. Pendant que ce pauvre garçon estoit dans cet estat, il passa un payſan qui fut surpris de voir en cet endroit un homme bien-fait, le visage couvert de larmes, qui parloit

avec ardeur à une Demoiselle qui l'écoutoit assez froidement. Ce Payſan s'arresta pour voir ce ſpectacle. Monſieur..... prenant garde que cet homme le regardoit, & ne pouvant ſouffrir ſa préſence, chercha quelque choſe dans ſes poches pour luy donner, & n'y trouvant qu'un crayon d'or, il le luy jetta, le priant de ſe retirer. Ce que fit le Payſan fort ſatisfait de ſa bonne fortune. Un moment après l'amie les vint joindre en riant. La Demoiſelle, quoy qu'attendrie, ne le voulut point faire paroiſtre, & redoubla ſon air ſérieux, qu'elle garda tout le reſte de la promenade. L'Amant alla reprendre ſon Carroſſe & les deux femmes revinrent dans le leur. Mademoiſelle..... ne parla pas beaucoup à ſon amie, qui neanmoins dans la ſuite a achevé de les raccommoder,

ils vivent présentement dans une si bonne intelligence, qu'ils n'attendent que la fin de quelques affaires pour se marier.

Je ne sçavois pas, me dit Arlequin, ce que vous venez de me raconter. Les Amans, repris-je, se raccommodent toûjours. Les broüilleries & les raccommodemens sont les endroits les plus tendres de l'amour. Un cœur tranquille ne sent rien, l'agitation seule nous fait tirer de l'amour tous les plaisirs qu'il nous peut donner; & les plus délicats se trouvent toûjours dans les inquiétudes de la jalousie.

Vous dites vray, reprit Arlequin; les Amans broüillez ont beau maudire l'amour, peu de momens après ils se réconcilient avec luy. Ils font comme les heroïnes d'Ausone, ils veulent d'abord le crucifier, & après ils ré-

duiſent le chaſtiment à le foüetter vec des feüilles de roſe.

A propos d'amour & d'Amans, luy dis-je, ne vous a-t'on jamais raconté l'aventure de Monſieur de.. avec Madame de .... Il faut que je tâche d'en rappeller l'idée. Ils s'aimoient tous deux depuis huit ou dix jours, & ce qui eſt extraordinaire, ſans s'eſtre encore donné aucun rendez-vous, & vous ſçavez que cela n'eſt pas dans les regles. Monſieur de.... obligea ſa Maiſtreſſe de luy en donner un malgré qu'elle en euſt, & la Dame, qui n'eſtoit pas encore faite à la fatigue, n'en voulant aucun dans les lieux que l'autre luy propoſoit; luy dit qu'il pouvoit venir chez elle un tel jour, que ſon mari eſtoit d'une partie de chaſſe. L'Amant accepte la propoſition, il s'habille d'un habit ſimple, ſans dorure, & allant roder

sur les dix heures du soir autour de la maison de sa Maistresse, comme ils en estoient convenus; il trouva la porte entr'ouverte, & se glissa dans son appartement, qui est à plein pied de la court. Comme ils estoient tous deux à rire de rien (car il faut sçavoir ce qui fait rire les Amans) le mari vint. Les voilà fort déconcertez. Personne ne sçavoit que Monsieur de ..... fust avec Madame, & elle-même ne sçavoit à qui se confier. Elle passa dans sa garderobe, & heureusement trouvant la clef à une grande armoire où ses femmes mettoient ses habits; elle le fit cacher dedans & prit la clef dans sa poche: ensuite elle courut embrasser son mari, & luy demanda la cause d'un si prompt retour. Comme il estoit fatigué, il se voulut coucher un quart-d'heure

après, & la pria de se coucher en même temps. Estant tous deux auprès du feu, un des chiens de chasse vint dans la chambre, & suivant la coustume de ces animaux affamez, il courut par tout pour chercher quelque chose à manger; par malheur la porte de la garderobe se trouvant ouverte il y entra. A peine y fut-il, que sentant un homme dans l'armoire il se mit à aboyer, sans qu'il fust possible de le faire taire. Le mari voyant l'acharnement de ce chien à l'armoire, dit qu'assurément il y avoit quelque voleur dedans, & qu'il faloit envoyer chercher le guet pour avoir main forte. L'Amant pensa mourir de peur, la Dame estoit plus morte que vive; le mari demandoit la clef de l'armoire, le chien continuoit d'aboyer. Sur ces entrefaites, le Maistre d'Hostel revint de

la ville, & ſçachant que ſon Maître eſtoit venu, & qu'il eſtoit dans la chambre de Madame, il y alla, & luy dit que M. le Comte de.... luy avoit envoyé un panier plein de gibier; que c'eſtoit luy qui l'avoit reçu, & qu'il l'avoit mis dans la garderobe pour l'ouvrir devant Madame, ſuivant l'ordre qu'on luy avoit donné. Comme les femmes ſe ſervent admirablement bien de ces momens pour ſe tirer d'intrigue. C'eſt ſans doute ce gibier, dit-elle, qui fait aboyer le chien. Elle commanda ſur le champ à un Laquais de le prendre, & de l'aller attacher avec les autres; pendant ce temps là le Maiſtre d'Hôtel ouvrit le panier. Le mari croyant que le chien n'avoit aboyé que contre ce gibier, ne ſongea pas à un autre éclairciſſement; il ſe coucha & ſa femme auſſi. L'A-

mant passa la nuit dans l'armoire fort inquiet de la fin de son aventure. Il n'avoit point soupé, comptant de s'en retourner à minuit souper chez luy avec deux de ses amis, qui devoient ce soir-là revenir de Versailles. Le lendemain le mari se trouvant un peu indisposé, demeura toute la journée dans la chambre de sa femme avec elle, d'où il ne sortit que pour parler à un grison qui conduisoit ses aventures (car il en avoit de son costé.) La Dame qui avoit pris garde que ce grison le tenoit toûjours long-tems, passe viste dans la garderobe, elle ouvrit à l'Amant, & luy donna sept ou huit écorces d'oranges pour manger, ne pouvant luy rien donner de plus solide, il n'eut que cela en presque deux jours qu'il fut enfermé. Enfin l'indisposition du mari augmentant,

il fut obligé de garder le lit, & pendant ce temps, la Dame chercha le moyen de faire échapper le prisonnier. Quelques jours après elle le trouva chez Madame la M. D.... qui joüoit; se voyant tous deux ils ne purent s'empescher de rire. Elle luy proposa un autre rendez-vous? Non pas chez vous, s'il vous plaist, Madame, luy dit-il, d'un ton grave, car je crains diablement les chiens de chasse, & les écorces d'orange.

J'ay quelque idée, me dit Arlequin, de l'aventure que vous venez de me raconter. Je crois que l'Amant n'a pas esté trop discret. Pardonnez-moy, luy dis-je, il l'a esté autant qu'un François le peut estre: à la verité il a confié l'histoire à ses amis les plus secrets, qui l'ont racontée à d'autres amis très-fideles, lesquels l'ont dit à l'oreille à des amis

qu'ils avoient, mais tout cela très-secretement dans un lieu particulier; & il n'y a jamais eu plus de trois personnes ensemble qui en ayent parlé. Mais quand Monsieur de.... auroit esté un peu indiscret, l'indiscretion est un mal qui s'est trouvé dans d'aussi honnestes gens que luy, témoin Monsieur de Guise, celuy que l'on appelle *le balafré*. Vous me rejettez dans un temps bien reculé, me dit Arlequin; Je vous mene, luy dis-je, au temps de la Ligue: Hé bien, reprit-il, vous dites.... Je vous dis, interrompis-je, que M. de Guise n'estoit pas en amour plus discret que les autres, & qu'il racontoit volontiers ses bonnes fortunes. Après avoir poursuivi une Dame, deux ans durãt avec beaucoup d'application & de vivacité, enfin il réüssit. Le lendemain il se leva à la pointe du jour; la Dame

surprise d'une si prompte séparation, luy en demanda la cause. Je ne seray pas entierement satisfait, luy répondit-il, que je n'aille dire à mes amis la grace que vous m'avez faite; Monsieur, repartit-elle, si ce n'est que cela, je vais me lever aussi pour la dire moy-même.

Au retour de la promenade nous passâmes chez un de nos amis, affligé de la mort d'un jeune homme qu'il estimoit beaucoup. Cet ami peint parfaitement en mignature, nous le trouvâmes qui faisoit de mémoire le portrait de ce jeune homme, & il nous dit quatre vers qu'il avoit faits pour mettre au bas. Les voici :

D'une tendre amitié, c'est le triste devoir,
Quand la lumiere t'est ravie,
Autant qu'il est en mon pouvoir,
Mon Art te rappelle à la vie.

Arlequin me dit que la Peintu-

re & la Poëſie eſtoient héréditaires dans ſa famille; Comment cela, luy demanday-je ? Vous eſtes le ſeul au monde, reprit-il, de ne pas connoiſtre ſon illuſtre Sœur, qui joint en elle mille excellentes qualitez, & là deſſus tirant un papier de ſa poche, liſez ce Sonet, La Signora Aurelia le mit au bas d'un Portrait en vers qu'elle luy envoya ; vous y aurez un double plaiſir : Celuy de connoiſtre une fille de mérite, & vous lirez une Piece d'un ſtile auſſi aiſé & auſſi naturel que vous en ayez veu de voſtre vie.

AL GENIO SUBLIME della illuſtre Signora Iſabella C... che poſſiede à perfettione la pittura, poëſia, canto, ſuono, & belle lettere.

SONETTO.

Voi col penello il mio ritratto fate,
Et io con la mia penna formo il voſtro,
Voi ſtemprate i colora, & io Linchioſtro,
Io carta adopro, & voi tela adoprate.

Voi mi pingete bella, & mi adulate,
Io non vi adulo, è il vostro bel dimostro,
Voi fingete di me l'avorio, é l'ostro,
Io non fingo di voi le glorie ornate.

Dunque cedete à me ne la disputa,
Io verdadiera sono, è voi mendace,
Ben che Maggior di spirto, & molto acuta.

Poësia è una pittura chè loquace,
E se pittura è Poësia che muta,
Merta fede chi parla, & non chi tace.

Je fus charmé du Sonnet, & de la Demoiselle pour qui il a esté fait. Dans la suite j'ay veu un Livre d'elle qui remplis bien l'idée que tout le monde a de son esprit & de son mérite. Pour les vers Italiens ils sont admirables & dignes de la réputation que la Signora Aurelia a toûjours euë parmi les honnestes gens.

En sortant de chez cet ami, je menay Arlequin souper avec moy Comme je suis seul, nous eusmes la liberté de passer la soirée assez

agréablement. Il commença par me raconter l'aventure que Madame D.... eut à la Campagne, dans la Terre d'une de ses parentes. C'est elle-même, me dit-il, qui me l'a racontée. Vous sçavez qu'elle avoit de mauvaises affaires, & qu'elle changeoit souvent de lieu & de figure, pour tromper ceux qui la vouloient arrester. Elle s'estoit retirée en la Terre de cette parente, où elle demeura cachée deux mois avec assez de repos, au bout desquels une aventure déconcerta sa tranquillité. Une nuit assez froide du mois de May, des Bergers firent du feu avec quelques brousailles pour se chauffer, le vent poussa des étincelles sur la bergerie qui estoit dans la basse-court du Chasteau, le feu prit à de la paille, & il parut peu de momens après. Le Fermier & tous ses valets crioient

crioient au feu, & quelques uns d'eux allerent à l'Eglise de la Paroisse sonner le tocsin. Le bruit éveilla la Dame & tous ses domestiques, le tocsin fit accourir tous les habitans, & le Juge du lieu vint en habit décent pour empescher le desordre. Madame D.... s'éveillant en sursaut ouvrit une fenestre de sa chambre, & voyant un grand nombre de gens qui couroient de tous costez & un homme avec une robe longue & un bonnet carré sur la teste crut que cet homme avoit ordre de l'arrester, & qu'il estoit venu la nuit pour la surprendre. Sans faire autre reflexion, ayant ouvert une autre fenestre qui donnoit du côté du Jardin, elle y descendit, & se sauva par une petite porte de derriere qui menoit dans les champs. Elle estoit nuds pieds & en chemise, & elle ne laissa pas de cou-

rir près d'un quart de lieuë, jusqu'à une petite Chappelle, qui estoit une dépendance de la Paroisse. Comme elle sçavoit le secret de l'ouvrir, elle y entra & se cacha sous le drap d'une représentation mortuaire qu'on avoit préparé pour faire un service le lendemain, pendant ce temps on éteignit le feu. Le matin sur les six heures le Curé vint en se promenant; il ouvrit la Chappelle, & ayant accommodé l'Autel, il se mit à genoux pour achever quelques Prieres qu'il avoit commencées. Madame D... qui avoit passé la nuit sous ce drap mortuaire, voulut voir qui venoit d'entrer, afin que si c'étoit quelqu'un à qui elle pust se confier, elle le priast de luy aller chercher ses habits. Elle leva tout doucement un coin de ce drap mortuaire, & un moment après

elle le laissa retomber. Le Curé qui avoit veu remuer ce drap, eut un peu de souleur, & continuoit ses Prieres avec quelques distractions. Madame D... le releva par un autre coin pour voir s'il n'y avoit point quelqu'autre personne dans la Chappelle. Le Curé qui avoit un œil dans son Bréviaire, & l'autre sur ce drap mortuaire, frappé de ce nouveau mouvement, sentit palpiter son cœur, qui ne tenoit à rien. Enfin appercevant quelque chose de blanc sous cette représentation, il se leva, & se mit à fuïr à travers champs, d'autant plus fort, qu'il voyoit courir après luy une personne habillée de blanc, qu'il prenoit pour l'ame de celuy pour qui il devoit faire le Service. Enfin Madame D..... s'estant fait connoistre, le Curé s'arresta. Elle sceut la cause du desordre qui

eſtoit arrivé pendant la nuit, aprés quoy le Curé luy fit apporter ſes habits, & elle s'en retourna au Chaſteau de ſa parente, qui malgré le dommage qu'elle avoit ſouffert, ne put s'empeſcher de rire de cette aventure.

Cette même femme, continua Arlequin, me dit une réponſe plaiſante qu'un Vaſſal fit à ſon Seigneur. Ce Seigneur faiſoit l'homme de bien, & ne perdoit aucune occaſion de dõner bonne impreſſion de ſa conduite. Cependant il avoit une Maiſtreſſe qu'il aimoit beaucoup, & depuis pluſieurs années. Le Vaſſal en avoit auſſi une; dont il ne ſe cachoit pas. Au commencement du Careſme le Seigneur l'ayãt envoyé chercher lui fit une correction rigoureuſe ſur le ſcandale qu'il donnoit, & il luy deffendit de voir jamais cette

femme. Le Vassal sortit de ce Sermon avec un air de repentance, qui donna lieu au Gentilhomme de croire qu'il venoit de faire une parfaite conversion. Cependant deux jours après se promenant en Carrosse avec sa Maistresse dans une allée de ses bois, il apperceut cet homme à cheval, menant en croupe la femme qu'il luy avoit commandé de quitter ; Monsieur, luy cria-t'il Bourgeois, si j'avois un Carrosse, on ne la verroit point.

Vous me faites souvenir, lui dis-je, d'une plaisanterie qu'on m'a dite autrefois, qui a quelque chose de semblable, & quelque chose de different de ce que vous venez de me raconter. Une Dame de la premiere qualité, sage & vertueuse, apprenant les petites galanteries d'une femme de condition, résolut de luy parler sur

ſa conduite. Elle le pouvoit par ſa qualité, & croyoit y eſtre obligée par ſa vertu. Comme un jour cette femme luy vint rendre viſite; la Dame prit cette occaſion qui luy parut favorable pour ſon deſſein. Après quelques diſcours indifferens, la Dame amenant la converſation ſur la pieté, donna à cette femme les avis qu'elle luy avoit préparez. Elle les receut avec reſpect, les écouta avec attention, feignit en eſtre touchée, & en vouloir profiter, & enfin elle pleura. La Dame croyant avoir fait un miracle à écrire dans le Calendrier, prit ces larmes pour les premieres de ſa penitence, & pleura avec elle par converſation. Après qu'elles eurent pleuré toutes deux un peu de temps, cette femme s'en alla. Comme elle fut au bas de l'eſcalier, elle trouva une de ſes amies, qui luy deman-

da ce que faisoit cette Dame, & si elle estoit en compagnie. L'autre riant à gorge déployé: Elle est seule, répondit-elle, & elle pleure mes pechez; après quoy elle s'en alla, continuant de rire comme elle avoit commencé.

Il me souvient, reprit Arlequin, d'une chose qui approche de ce que je viens de vous raconter. Un homme de qualité avoit un Cocher, grand jureur, à la verité moins par malice que par habitude. Ce Cocher avoit si bien accoûtumé ses chevaux à ses juremens, qu'ils ne marchoiét plus aussi-tost qu'il leur parloit un autre lãgage. Le Maistre prenant garde à cela, fit une sévére correction à son Cocher, qui étonné de se voir repris d'une faute qu'il croyoit n'avoir jamais faite, se donna au diable qu'il ne juroit point, & que c'estoient ses ennemis qui

luy avoient fait ce rapport, pour luy rendre un mauvais office. Comme un avertissement ne suffit pas pour corriger une longue habitude, on l'avertit plusieurs fois, & on le fit convenir qu'il juroit toûjours, & son Maistre fut sur le point de le chasser. Le Cocher commença à se contraindre & les chevaux ne marchoient plus comme auparavant. Enfin un jour son Maistre étant convié à une cérémonie de Religieuse, y fut avec un Officier de ses amis, qu'on avoit prié comme luy. La cérémonie estant achevée, on trouva au sortir de l'Eglise un très-grand nombre de Carrosses. Le Maistre & l'Officier ayant gagné le leur, quelque chose que dist le Cocher aux chevaux, au lieu d'aller, ils demeuroient toûjours dans la presse. A la fin ce Cocher fatigué de crier, se tournant

nant vers son Maistre ; Monsieur, luy dit-il, si je ne jure je suis bien seur que vous coucherez ici. Le Maistre se prit à rire, l'Officier voulut sçavoir la chose, après quoy levant le scrupule : Jure, luy cria-t'il, & tire-nous d'ici. A peine les chevaux entendirent trois ou quatre *mort*, *teste*, qu'ils enleverent le Carrosse avec tant de rapidité qu'il en renversa deux autres dont les glaces furent toutes brisées.

Vostre histoire me fait souvenir de celle-ci. Un hõme de condition, qui a pris l'habitude de jurer, ne veut point cependant que ses domestiques jurent. Ces jours passez voyant que son valet-de chambre ne vouloit pas s'en corriger ; Mon ami, luy dit-il, je ne veux pas que personne que moy jure dans ma maison, je suis même très-fâché de le faire, &

il le congedia sur le champ.

Pendant que nous soupions, un de nos amis, Capitaine dans le Régiment de la Couronne, nous vint voir; après les nouvelles qui couroient alors, nous tombâmes insensiblement sur une matiere de plaisanterie. Cet Officier nous ayant fait plusieurs contes, Arlequin se prit à rire en le regardant. Il parla des autres, me dit-il, mais n'ayez pas peur qu'il parle de luy; Et l'Oye de la Franche-Comté, luy demanda-t'il, qu'est-elle devenuë? Puis s'adressant à moy: Il faut que je vous en fasse le conte. Comme il estoit logé aux environs de Dole dans la maison d'une Fermiere, il vit une Oye dans la basse-court; il y avoit ordre sous des peines rigoureuses de ne rien prendre, cependant comme il commençoit à faire nit, il s'approche de l'Oye, la

prend, luy tord le cou, & apperçevant le valet de la Ferme, il la met dans sa culotte, de peur d'être découvert. Un moment après il rentra dans la cuisine, & se chauffa debout devant le feu comme auparavant. La Fermiere, qui tous les soirs alloit compter ses Poules, dit en revenant que son Oye estoit perduë, & qu'asseurément on l'avoit prise. Comme elle se plaignoit, l'Oye, qui n'estoit pas encore morte, commença à remuer dans sa culotte, & passant la teste par l'ouverture, elle regardoit tranquillement tout le monde, luy ny prenoit pas garde, mais la Fermiere l'apperçevant: ha dit elle, voilà mon Oye, & se jetta à l'endroit pour la prendre; nostre ami surpris de l'effronterie de cette femme, qu'il croyoit vouloir attenter à sa vertu, la repoussa d'abord, & puis

voyant le cou de l'Oye, il se prit à rire le premier, & tourna la chose en plaisanterie.

Cela me fait souvenir, ajoûta Arlequin, d'une aventure assez plaisante qui arriva à Crespi il y a quelques années à un Officier de son Regiment. Cette année là les deux Bataillons estoient dispersez à la Ferté sous Joüars, à la Ferté Milon, à Chasteau-Thierry, & à Crespi. Les Officiers se visitoient de temps en temps dans leur quartier, & se régaloient parfaitement bien. Un jour Degrigni & un de ses camarades furent à Crespi. Piquet, Betou, Chastenet & quelques autres, les retinrent six jours, & pendant ce temps-là ce ne furent que festins continuels. En arrivant ces jeunes gens les menerent diner dans la meilleure Hostellerie. Le

diné commença à onze heures & ne finit qu'à huit heures du soir ; ils mangerent & burent largement, après quoy Dieu sçait l'empressement qu'ils eurent tous à raconter leurs bonnes fortunes aux dépens de qui il appartenoit. Chastenet fut celuy qui se trouva les dents les plus meslées. Il n'estoit pas yvre, il raisonnoit tant bien que mal, mais se sentant la teste pesante, & la veuë un peu broüillée, il crut à-propos devoir se retirer chez luy. Estant dans la ruë au lieu d'entrer dans sa maison, il monta dans une autre, & trouvant au deuxiéme étage une chambre ouverte, il entre & se jette sur un lit. Cette chambre estoit celle de la fille de la maison & de sa cousine, toutes deux filles d'esprit, jolies, qui avoient demeuré long-temps à Paris pour y

apprendre les manieres. Chastenet eut le loisir de dormir tranquillement sur ce lit jusqu'à onze heures. Dans ce temps-là ces deux filles monterent, s'estant mises auprès du feu, elles causerent avec leur confiance ordinaire, & l'amour estoit toûjours la matiere de leur conversation. Comme apparemment elles disoient des choses qui leur plaisoient, elles rioient quelquefois à gorge déployée. Leur ris éveilla Chastenet, qui se trouvant l'esprit libre des fumées du vin, & connoissant ces deux filles à la voix, ne remua pas pour les entendre. Elles parloient des Officiers, & chacune nommoit celuy qu'elle trouvoit le plus à son gré. La cousine estoit pour Chastenet qui lui plaisoit assez; elle disoit qu'il estoit honneste homme, poli, & sur tout qu'il avoit une Phisonomie qui

ne promettoit pas poire molle à celle qu'il aimeroit ; l'autre panchoit du costé de Betou ; Fy, luy dit la cousine, que ferois-tu de luy, c'est un pigmée, & tu es si grande. N'importe, dit l'autre ; il a un tein brun & vif, qui fait plaisir à voir. Si cela arrivoit, reprit la cousine en riant, ce seroit un cloud de jerofle dans un Jambon. Mais toy, repartit l'autre, que trouve-tu de si beau dans Chastenet ? il n'est pas éveillé, on le voit toûjours tout d'une piéce, & je gage que la moitié de sa vie il ne pense à rien : Betou est plaisant, & je t'avouë que j'aime ces gens là. Pendant cette conversation, Chastenet se trouvant incommodé de la situation où il estoit, en voulut changer pour se mettre un peu plus à son aise, il fit un bruit auquel il ne s'attendoit pas. Ce bruit surprit

ces deux filles, qui furent encore plus effrayées voyant passer le talon d'un soulier entre les deux rideaux du pied du lit. Elles se mirent à crier, & l'une d'elles fit tomber un guéridon où estoit leur flambeau qui s'éteignit. Ce vacarme éveilla en sursaut une bõne vieille grande mere qui couchoit au dessous, elle monta appuyée sur une servante & sur un bâton. Avant ce temps-là Chastenet ne voyant point de lumiere se sauva sans estre veu de personne. La grande-mere outrée, demanda à ces filles la cause du bruit qu'elle avoit entendu. Elles estoient interdites : mais elles le furent bien plus, quand le rideau estant tiré elles virent leur lit défait. Ce fut alors que la vieille leur dit mille injures, & qu'elle voulut les exterminer; Enfin quand elle ne put plus crier, elle fut obligée de s'al-

ler coucher, ces deux filles n'en purent revenir. Le lendemain le bruit courut qu'il revenoit un esprit dans cette maison. Chastenet garda le secret, esperant de profiter de l'inclination que la cousine avoit pour luy. Deux jours après il les alla voir pour leur demander des nouvelles de l'histoire que l'on debitoit dans la Ville. Elles luy dirent plusieurs choses de l'Esprit qu'elles assuroient avoir veu. Dans la suite il s'attacha de cœur à cette cousine, qui répondit favorablement, & comme un jour il se plaignit à elle dans une Lettre de ne luy donner que des paroles, elle luy répondit par les vers suivans faits sur un air qu'on chantoit alors.

Pourquoy vous plaindre sans cesse,
Que je mépriſe vos feux ?
Vous cherchez le moment heureux,
Je vous ayme d'une égale tendresse,
Peut-estre, cher Tirsis ; le cherchons-nous tous deux.

Je ne ſçay ſi le moment vint : mais ils s'aimoient fort, & comme il vivoit dans cette maiſon avec plus de liberté qu'auparavant ; Un ſoir il leur avoüa toute l'aventure qui les avoit tant effrayées, la couſine n'en fut pas fâchée : *Sans cela*, luy dit-elle, *vous ne m'auriez jamais rien dit, & je mourois d'envie que vous me diſſiez quelque choſe.*

Ce même Officier nous dit que cette couſine avoit eſté aimée, & pourſuivie quelque temps auparavant par une perſonne tres-conſidérable qu'elle n'avoit jamais pû ſouffrir, & comme un jour cette perſonne luy promettoit mille choſes, & qu'il luy exaggeroit ſa paſſion : *Vous ne me répondez rien*, ajoûta-t'il ; *Monſieur*, luy dit-elle, *mon cœur ſe tait, & ainſi vous parlez inutilement.*

Une autrefois on luy parloit

d'un Officier jeune & étourdi, qui l'avoit aimée, & qu'elle avoit toûjours remercié. Cet Officier dans la Campagne suivante eut la teste cassée d'un coup de mousquet; comme on vouloit exciter sa compassion, & qu'on luy dit qu'il n'avoit que vingt ans. *Ha, Monsieur*, s'écria-t'elle, *le bel âge pour estre tué* ?

Quand nous eusmes soupé, l'Officier s'en alla, & nous parlâmes de choses plus serieuses. Arlequin vit par hazard dans ma chambre le portrait de Monsieur ..... Voilà un Gentilhomme, dit-il, qui a des biens immenses. Gentilhomme, repris-je, vous sçavez mal sa généalogie, homme de rien, petit Commis, & grand Partisan : Je vous entends, repartit Arlequin, ce sont les degrez de son élevation, *mais croyez-moy, il seroit honteux à la fortune*

qu'un homme riche ne fuſt pas de bonne maiſon.

Dans la Comédie du Procureur, la Partie ſe plaint à Arlequin de luy avoir fait perdre ſon procés, en tirant la principale Piece de ſon ſac. Ne voyez-vous pas, luy répond-il pour la conſoler, que je n'ay fait cela que pour fonder un moyen de Requeſte Civile; Je ne veux point taſter de Requeſte Civile, dit l'autre tout en colere: Fy, replique Arlequin, c'eſt que vous n'avez point de gouſt, la Requeſte Civile, eſt la Roc-en-bole du Procés.

Dans la même Scene, ſi je ne me trompe, la Partie veut s'accommoder; Ce ne ſera pas de mon avis, luy dit Arlequin, à mon âge que je donnaſſe les mains à un accommodement, on me chaſſeroit de la Communauté, ce ſeroit tout ce que pourroit faire

un de nos anciens à l'agonie, & encore y penseroit-il à deux fois.

Dans la Comédie de la Matrone d'Ephese, la Matrone donnant à pendre le corps de son mari, au lieu du pendu que gardoit son Amant. Au moins, luy dit-elle, attache-le bien, car si on le déroboit, je n'ay plus de mari à donner à pendre. Tout le monde sçait cette Comédie, & une explication seroit ennuyeuse.

Dans une autre Comédie, Arlequin est indisposé, & on luy ordonne le bain, ensuite le Medecin luy demande comme il l'a trouvé; un peu humide, répond-il.

Une fois il le veut battre contre Mezzetin, qui est son rival auprès de Colombine; comme d'un costé il connoit sa lâcheté, & que de l'autre il est animé par son amour, il raisonne tout seul,

& tâche par ſes refléxions de ſe donner du courage. Enfin il ſe reſſouvient qu'il eſt brave, & cela, dit-il, parce qu'il boit de l'eau de vie tous les jours.

Une autrefois il blâme tous ceux qui cachent leur conduite. Il dit qu'ils n'ont point d'honneur; là deſſus on fait paroiſtre le Soleil au fond du Théatre. Auſſi toſt Arlequin fait ſemblant d'eſtre preſſé de quelque beſoin naturel, & détachant ſon haut-de-chauſſe, il ſe met en eſtat. Mezzetin vient & le trouvant en cette poſture; Fy, le vilain, luy dit-il: Pourquoy fy, luy répond Arlequin; Tu es un fcelerat toy, mais moy je ſuis homme d'honneur, & je veux que le grand jour éclaire toutes mes actions.

Dans une autre Comédie Iſabelle vient pour voir le Docteur, & ne le trouvant pas elle le veut

attendre. Arlequin qui eſt le valet de la maiſon, luy donne un fauteüil; après quoy il va querir pluſieurs inſtrumens de Chirurgie. Iſabelle ſurpriſe de cet appareil; luy demande ce qu'il veut faire, Rien, Madame, repond-il, vous trépaner ſeulement, pour vous deſennuyer en attendant que le Docteur vienne, & comme en s'en allant elle le traite de fou; Vous en avez beſoin, luy crie t'il, ſervez-vous de l'occaſion, vous ne la trouverez pas toûjours ſi commode.

Il y a une Scene où il ſe cache la nuit dans une Lanterne pour aller voir Colombine. Le Guet l'apperçoit & luy demande ce qu'il fait là dedans; Je me promene, répond Arlequin. Le Guet le veut faire deſcendre; après avoir réſiſté, il obéït, & en deſcendant il chante d'abord ces

vers d'un Opera,

Venez, venez, accourez tous,
Cybele va descendre.

Et puis ceux-ci,

Descendez mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Un jour en parlant de cette Scene avec luy; Elle me fait souvenir, dit-il, de deux Amans, qui ne se mordent ny ne s'égratignent point. La Maistresse est jeune & jolie, & elle a un pere & une mere qui veillent sur sa conduite, au moins pendant le jour, car pour la nuit c'est autre chose, c'est elle qui y veille à son tour. L'Amant la va voir régulierement deux ou trois fois la semaine; une femme de chambre, qu'on paye bien, prend les heures commodes, & facilite les entrées. Une nuit ces deux Amans causerent un peu plus long-temps qu'à l'ordinaire, le jour les surprit en

conver-

converſation. La mere, je ne ſçay pourquoy, s'aviſa de paſſer dans la chambre de ſa fille; elle fit quelque bruit, la fille l'entendit, & eſtant allarmée, elle fit viſte monter l'Amant dans un petit Eſcalier dérobé & obſcur, où ſa chambre a une iſſuë. Après que la mere eut dit pluſieurs riens á ſa fille, qui feignoit s'eſtre relevée deux ou trois fois pendant la nuit pour un oppreſſion d'eſtomac, (qui pouvoit bien en effet en eſtre la veritable cauſe;) elle s'en alla pour la laiſſer dormir. Sur les neuf heures du matin le pere eſtant ſorti, & la mera s'amuſant dans ſon cabinet, la fille ouvrit la porte de ſa chambre qui donnoit ſur l'Eſcalier dérobé, & chanta ces deux vers que je vous ay dit,

Deſcendez mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Ce fut dans la suite leur mot du guet. Au moindre bruit l'Amant escaladoit la petite montée, & quand le peril estoit passé, les deux vers chantez l'avertissoient qu'il pouvoit sortir sans rien craindre. Que ne changeoient-ils, luy dis-je, les deux derniers mots du second vers, pour mettre *de belles nuits.* A la verité la rime n'y seroit pas, mais il y auroit de la raison. Vous faites le plaisant, reprit Arlequin, pour moy je n'en sçay pas davantage.

Cette histoire me fit souvenir d'une Dame assez naturelle, qui affectoit un rafinement extraordinaire de molesse. La nuit dans son lit, pour dormir, elle se faisoit frotter doucement avec un linge fin, trois ou quatre heures par ses femmes, mais quand elle la passoit en compagnie, elle dormoit jusqu'à deux heures après

midi, & *cela*, disoit-elle, *pour reposer ses traits.*

Un jour estant à la Comédie, je vis un jeune homme d'environ dix-huit ans, joli & très-bien fait dans sa taille, à qui on donnoit dans le monde le nom de *petit homme*; il dansoit & chantoit admirablement bien, il avoit même quelque vivacité d'esprit, mais mal soûtenuë & mosslée de quantité de puérilité. Comme un jour on voulut le définir dans une compagnie où l'on parloit de luy; une personne qui n'en avoit encore rien dit, estant interrogée pour sçavoir son sentiment: *Que voulez-vous que je vous dise*, répondit-elle, *petit homme chantez, petit homme dansez, petit homme allez-vous en.*

La même personne entendit parler de la mort d'un homme, qui pendant sa vie avoit esté un

grand Brailleur. Comme chacun parloit avec surprise de cette mort ; cette personne se trouvant estourdie de tous les discours qu'on en faisoit : *Aprés tout*, dit-elle, *qu'est-ce que la mort de .... ce n'est qu'un petit moins de bruit dans le quartier.*

Un jour un jeune homme, ami d'Arlequin, le vint voir dans sa Loge après la Comédie, c'estoit au mois d'Avril. Ce jeune homme estoit devenu éperduëment amoureux d'une fille d'esprit, qui ne manquoit pas de bonne volonté, mais qui n'osoit s'embarquer de peur de naufrage. Cette année estoit tardive, il n'y avoit presque point encore de verdure, & le Printemps, saison des amours, n'estoit pas beaucoup avancé. Le jeune homme attribuoit la froideur de sa Maistresse à la lenteur du Printemps. Pour-

quoy faut-il, disoit il, que mon amour soit venu avant les premieres feüilles. C'est, luy répondit Arlequin, que l'amour ne s'amuse pas si long temps que la nature. Enfin le Printemps vint, & rendit la fille sensible. Comme elle voyoit tous les jours ce jeune Amant, & qu'il estoit dangereux, elle commença à faire des réfléxions, & de ces sortes de réfléxions qu'on ne fait pas impunément. Un matin à la campagne se promenant seule dans un Jardin où elle entendoit chanter des Oyseaux, elle fit ces vers,

Je vous entends oyseaux, vous parlez de ma peine,
Vous vous plaignez, touchez de mes langueurs,
L'eau même de cette Fontaine,
Connoist le sujet de mes pleurs.
Tout ici voit que je soûpire,
Cependant, je me tais; ha! quelle dure Loy
Me cause un si cruel martyre.
Pourquoy cacher mon amour & ma foy,
A toy seul, cher Tirsis, & n'oser te le dire?

Quand ce jeune homme fut sorti de la Loge, nous vismes descendre par le Théatre plusieurs femmes, Arlequin apperceut entr'autres une jeune mariée, qui avoit eu un Amant bien tendrement cheri. Remarquez cette jeune personne, me dit-il, le sort a esté bizarre sur elle, il luy a donné pour mari celuy de tous ses Amans qu'elle aimoit le moins. Elle en avoit un qui luy tenoit terriblemẽt au cœur: mais qui par ses legeretez & par ses intrigues continuelles, luy donnoit d'étranges jalousies. Enfin après avoir long-temps pleuré, elle s'en défit, & parvint à ne l'aimer plus. L'Amant se fiant au pouvoir qu'il avoit sur son cœur, croyoit toûjours la faire revenir, mais il fut bien surpris apprenant qu'on l'alloit marier. Il trouva moyen de la voir en particulier pour se plain-

dre. Je brûlois pour vous luy dit-il, & qui auroit jamais cru que nos feux ne deussent pas durer éternellement ? *Vos legeretez*, luy répondit-elle froidement, *ont trouvé le moyen de les éteindre dans mes larmes.*

Un jour nous trouvant Arlequin & moy avec deux hommes de condition ; & d'un mérite médiocre, je remarquay en eux une affectation extrême à se flatter l'un l'autre, & même assez grossierement. Quand ils nous eurent quittez, Hé bien, me dit Arlequin, que dites-vous de ces Messieurs ? C'estoient deux asnes qui se grattoient, luy répondis-je, je ne puis comprendre qu'ils ayent pû souffrir à visage découvert les loüanges qu'ils se sont données ; Et moy, reprit Arlequin, je n'en suis point étonné, tout le monde veut estre flatté : *Les plus sages mê-*

mes ne ferment jamais la porte à la flatterie, ils ont bien de la peine à la luy pouſſer. Cependant, repris-je, il s'eſt trouvé des Princes qui n'ont pas aimé les loüanges, témoin Jean Second Roy de Portugal. Comme un de ſes Courtiſans luy demandoit une Charge vacante : *le la garde*, répondit-il, *pour un homme qui ne m'a jamais flatté. Croyez-moy*, repliqua Arlequin, *cette réponſe n'eſt qu'un rafinement d'amour propre, ce Prince aimoit la flatterie, & il s'en vouloit attirer une nouvelle en faiſant ſemblant de la refuſer.* Balzac, ajoûta-t'il, parle d'un Cardinal qui eſtoit bien plus ſincere que ce Prince. Un Courtiſan le flattoit ſur quelque choſe, le Cardinal le ſentant : *Tu mi aduli*, luy dit il, *ma tu mi piaci.*

Le lendemain nous allâmes voir un Italien, homme d'eſprit, qui

estoit arrivé depuis environ un mois, il estoit fort effrayé de la dépense qu'on fait à Paris, à chaque pas qu'on faisoit pour luy, on luy demandoit une petite piece : *Cho diavolo*, disoit-il, *sempre pezzeta. Pezzeta là, pezzeta quà. Pezzetta per tutto. O Dio. Besogna in questo paese haver tre angeli uno per guardar l'anima, e duoi per guardar la borsà.* Cet Italien estoit venu par le détroit. Il nous dit plusieurs choses curieuses qu'il avoit appriſes dans son voyage de quelques Marchand qui avoient negotié au Caire pendant un grand nombre d'années. Il nous apprit sur le nom de Caire qu'on luy donne aujourd'huy, que cette Ville tomba sous le nom de *Meceré* en la puissance d'un Roy appellé *Mohes*; que ce Roy avoit un Esclace qu'il fit Gouverneur de Damas; que cet Esclave pour

tenir le peuple de son Gouvernement dans la soûmission, fit bâtir tout auprès une Forteresse sous le nom de *Kayreh*, qui estoit celuy de la Reine, à laquelle il vouloit plaire ; Que dans la suite on bâtit des maisons en si grand nombre, qu'enfin elles allerent jusqu'à *Mecere* sous le nom de *Kayreh*, & que c'est delà que le nom de Caire est venu, & s'est répandu parmi tous les peuples de l'Europe.

Après que nous eusmes quitté cet Italien, le jour qui estoit beau nous donna envie de nous aller promener, il me raconta à son ordinaire des aventures assez plaisantes qui luy estoient arrivées, à luy ou à des personnes de sa connoissance Il m'en dit une qu'il m'avoit déja racontée, & dont je ne me souvenois plus. Elle m'arriva, reprit-il, à Vieux

Maisons à six lieuës de Meaux. En revenant de Troye je passay dans ce Bourg; j'y arrivay justement la veille de la Feste. Il y avoit une Foire le lendemain, & tous les Cabarets estoient pleins. J'estois fort empesché, & sans un homme qui me reconnut, j'aurois esté obligé de faire encore trois lieuës pour trouver giste. Cet homme me mena chez un Habitant qui estoit son compere, il le pria de me donner à coucher. L'Habitant me mit dans une petite chambre de réserve. Comme je dormois il revint dans la chambre avec un de ses amis, qui estoit un Fermier des environs, accoûtumé à le venir voir tous les ans à pareil jour. Il me demanda pardon de m'incommoder, mais il me pria de vouloir que son ami coucha avec moy. Ne pouvant refuser la

proposition, je pensay aussi-tost à faire une piece à ce Fermier pour me débarrasser de luy. Estant dans le lit il me parla de plusieurs choses du païs; après quoy la curiosité le prit de sçavoir qui j'étois, d'où je venois, & quelle affaire m'avoit amené dans ce Bourg. Je pris l'occasion de placer ma plaisanterie, & faisant semblant d'avoir de la peine à répondre. Je suis le Bourreau, luy dis-je: Vous estes le Bourreau, reprit-il tout effrayé? A vostre service repliquay-je: Je pendis hier à Meaux un voleur qui avoit volé dans ce païs-ci, & j'en apporte dans mon sac la teste, que je planteray demain dans le marché. Le Fermier sauta du lit avec précipitation, ne prenant que la moitié de ses habits pour fuïr plus viste. L'hôte, qui estoit endormi, s'éveilla

au bruit que cet homme faisoit à la porte de sa chambre. A peine fut-il entré qu'il le querella de l'avoir fait coucher avec le Bourreau ; Que parlez-vous de Bourreau, luy dit-il ? Je dis, répondit l'autre, que cet homme qui est là haut est le Bourreau ; Vous vous mocquez, reprit l'Hoste ? Oh oüi ; Je me mocque, répondit le Fermier, allez voir s'il n'apporte pas dans son sac la teste d'un pendu pour planter demain dans le marché. L'Hoste qui avoit de l'esprit crut aussi-tost que j'avois fait peur à son ami, qui m'incommodoit, il monta dans la chambre, & me trouva que je riois encore. Après nous estre mocqué tous deux de sa simplicité, je luy dis de le rasseurer & de le faire revenir. Il ne voulut jamais ; on fut obligé de luy porter le reste de ses habits, & il alla coucher dans l'Escurie.

Le lendemain comme je voulus le desabuser, je ne pus jamais le joindre, & il sortit de la maison sans oser me regarder.

Nous vismes passer à la promenade Monsieur de..... avec un équipage magnifique. Connoissez-vous bien cet homme là, me demanda Arlequin ? Oüy, oüy, je le connois bien, luy répondis je, c'est l'homme du monde qui sçait mieux sa généalogie, & qui tire le plus vanité de sa naissance : *Il faut avoir bien peu de vertu*, reprit Arlequin, *quand on ne peut se faire estimer que par celle de ses ancestres.*

Monsieur le M. D. G. n'estoit pas de ce caractere, il ne parloit jamais de l'ancienneté de sa Maison, ny du grand rang que ses Prédecesseurs avoient eus dans le Royaume. Il avoit dans l'esprit de la vivacité & de la délicatesse,

il estoit un peu railleur, & ne perdoit pas l'occasion de placer un bon mot. Un jour il venoit d'une compagnie où il avoit oüy disputer avec opiniastreté deux physiciens. En entrant dans la chambre du Roy, on luy demanda lequel de tous les animaux ressembloit le moins à l'homme, *C'est un Philosophe*, répond-il.

Vous sçavez, reprit Arlequin, la tendresse qu'il avoit pour sa Famille, & sur tout pour son fils, qui estoit exilé. Après un exil de plusieurs années, il obtint du Roy la permission de le faire revenir; Entre les remercimens qu'il fit à sa Majesté: *Sire*, luy dit-il, *il y a long-temps que je suis le gardefou de mes enfans.* Quelques-uns sont morts, & ceux qui vivent soûtiennent bien par leur mérite la grandeur de leur naissance.

Ne connoissez-vous point, luy

dis je, Mademoiselle.... N'est-ce pas celle-là, me demanda Arlequin, qui estoit fort attachée à Madame.... Justement, reprisje; Ecoutez moy, repliqua-t'il. Elle aimoit un jeune homme pas trop beau, mais fait à peindre, & qui avoit l'esprit fort badin. Ce jeune homme l'aimoit: mais à son gré il n'alloit pas assez viste, & ne s'amusoit qu'à luy écrire des tendresses en Vers & en Prose. Un jour fatiguée de ces sortes de galanteries, elle luy fit cette réponse sous le nom d'un garçon.

Je sçay fort mal faire des Vers,
Je n'écris gueres mieux en Prose:
Mais s'il faut avec vous courir tout l'Univers,
Boire, rire, danser, faire quelqu'autre chose,
Comptez que je suis de bon cœur,
Vostre obéïssant serviteur.

Le premier jour de l'année, la même personne envoya des Estreines à cet Amant; C'estoit

un Amour dans une Chaire qui prêchoit d'un air agréable, & au devant elle avoit écrit ces Vers,

Ecoutez mon Prédicateur,
Il n'a rien de severe à vous dire,
Ne craignez point, il ne cherche qu'à rire,
Et n'est pas de mauvaise humeur.
Il dit la verité sans chagriner personne,
Au foible des humains il sçait s'accommoder,
Et parfaitement accorder
La morale du ciel, aux conseils qu'il nous donne.

Je ne croyois pas, luy dis-je, que vous connussiez, si bien cette fille. Autrefois, reprit-il, nous estions toûjours ensemble. Elle est présentement en Pologne. Un jour qu'elle m'instruisoit de l'Histoire du monde, voici un conte qu'elle me fit. C'est de la V.... qui avoit près de soixante ans, & qui regimboit encore, c'estoit du temps de la vieille Cour. Vous sçavez qu'alors les Pages estoient à la mode, elle en avoit un de

dix huit ans, beau à l'excez, & niais plus qu'il n'estoit beau. Sa Maistresse vouloit quelque chose de luy, mais c'estoit parler à un sourd. Elle le faisoit coucher dans sa chambre de peur des Esprits, mais il n'entendoit rien de tout ce qu'on luy vouloit dire. Enfin il falut luy parler, & bien articuler les paroles pour forcer sa simplicité, s'il estoit possible, & pour l'empêcher à l'avenir de pecher par ignorance. Les Suivantes d'ordinaire prennent ce soin là, & celle de la Dame estoit rompuë dans le mestier. Un soir se trouvant seule avec le Pape, elle luy demanda avec un air d'affection, s'il avoit assez de courage pour une belle entrepriſe, qui assurément feroit sa fortune. Le Page riant niaisement dit que oüi: Hé bien, reprit la Suivante, couchez-vous tout à l'heu-

re en travers au fond du lit de Madame. Cette proposition le pensa tuer de frayeur. Cependant elle remit si bien son esprit, & luy donna tant de courage, qu'il fit ce qu'elle souhaittoit. La Dame faisant semblant de ne rien sçavoir, se coucha quelque temps après, & ayant fait sortir tous ses gens, excepté la Suivante, elle luy dit qu'elle sentoit quelque chose au fond du lit. Le Page suoit à grosses goutes; & enfin après avoir fait assez de bruit pour vouloir s'éclaircir de l'aventure, elle fit tirer le Page qui estoit plus mort que vif. Comme il pleuroit, & qu'il vouloit sortir du lit: Voyez, dit elle, qui est-ce qui luy parle de cela: Allez vous estes un fripon, vous y demeurerez par punition, mais demain je vous demanderay pourquoy vous vous y estes mis. Ce

pauvre enfant pleuroit toûjours, & elle luy essuyoit ses larmes; cependant on sceut le lendemain qu'elle avoit esté mal payée de sa peine. Le Page disparut peu de temps après, & cette disparition fut en quelque façon la cause que l'aventure fut découverte.

Un jour Arlequin receut la visite d'un homme qu'il avoit obligé en plusieurs occasions, & de qui il n'avoit receu que de l'ingratitude. Je fus surpris de le voir chez luy, & quand il fut sorti, je luy dis que cet homme ostoit l'envie de faire plaisir à personne. Arlequin me regardant: *Ne sçavez-vous pas*, me dit il, *qu'il faut perdre plusieurs bien-faits pour en bien placer un.* Je loüay son sentiment: Mais enfin, adjoûtay-je, quelque desir qu'on ait d'obliger les gens de mérite, on a peur

de se tromper. Soyez honneste par rapport à vous seul, reprit-il, & jamais par rapport aux autres; la veuë de la reconnoissance gaste le bien-fait, & il me souvient d'avoir lû que c'est quelque chose de faire plaisir à un homme, & d'oublier qu'on l'a fait, mais qu'on fait une grace d'une maniere beaucoup plus noble, quand on commence par l'oublier avant que de l'avoir faite.

J'ay eu avec Arlequin des conversations remplies de pareilles maximes, qui ne m'estoient pas inutiles. Une fois parlant *du Cinna* Tragédie de Monsieur de Corneille, nous nous arrestâmes quelques momens sur le vers, ou Cinna dit que pour toucher le cœur d'Emilie, il luy avoit proposé de vanger sur la vie d'Auguste la mort de son pere. Je suis fâché, me dit Arlequin, qu'Emilie ait

esté sensible à cette cruelle proposition. La vengeance d'Emilie, luy dis je, n'estoit pas fort injuste. *N'oublions jamais*, reprit-il, *une grace qu'on nous aura faite, mais ayons honte de nous ressouvenir d'une injure.*

Trouvant dans une compagnie un homme très-riche, mais avare jusqu'à se refuser les choses les plus nécessaires à la vie. Arlequin me dit que quand on ne luy laisseroit que la centiéme partie de son bien, il en auroit toûjours de reste. Et comme une personne nous racontoit toutes les miseres qu'il souffroit au milieu de ses grandes richesses : *Pour se bien vanger d'un tel homme*, reprit Arlequin, *que peut-on luy souhaitter de plus cruel qu'une longue vie ?*

Une fois un artisan & sa femme, qu'Arlequin protegeoit par charité, le vinrent voir pour se

plaindre l'un de l'autre. Chacun dit ses griefs ; le mari accusoit sa femme de s'enyvrer tous les jours la femme reprochoit au mari qu'il ne bougeoit du Cabaret : *Puisque vous avez l'humeur si semblable*, leur dit-il, *pourquoy ne pouvez-vous tous deux vous accorder ?*

Quelque temps après on luy parla d'un homme qui faisoit toûjours de beaux discours de fermeté d'ame, & qui cependant s'estoit démenti en un petit malheur qui luy estoit arrivé : *La plus-part des hommes*, dit Arlequin, *ne sont grands ou petits que suivant l'estat de leurs affaires.*

Un jour dinant avec Monsieur.., le Medecin, & parlant de maladie & de mort ; Monsieur..., luy dit qu'il n'avoit jamais manqué d'avertir le malade quand il l'avoit cru en danger. Une personne de la compagnie trouva cet

avertissement fort desagréable : *Il y a plus de mal*, reprit Arlequin, *à craindre la mort, qu'à la souffrir.* Comme ce discours n'étoit pas récréatif, la même personne l'interrompit par ce couplet de Chanson, qui vint assez à propos.

Pourquoy prêcher la mort aux hommes ?
Ce sont tous discours superflus,
Elle n'est point, tant que nous sommes ;
Quand elle est, nous ne sommes plus.

Celuy qui chantoit avoit la voix charmante & l'esprit gay, & pardessus cela une petite pointe de vin échauffoit sa vivacité. Il chanta mieux & avec plus de plaisir qu'il n'avoit fait de sa vie. Arlequin en estoit ravi, mais il fut transporté quand cet homme se faisant donner un Theorbe qu'il avoit apporté, recommença à chanter. Il dit plusieurs paroles tendres qu'il avoit faites autrefois pour luy-même, entr'autres celles-ci : Retirez-

Retirez-vous zephirs, de cette solitude,
Où je cache mes feux.
Ne soyez pas témoins de mon inquiétude,
Abandonnez un malheureux.

Vous volez dans ces Prez, flattant de vostre haleine
Mille charmantes fleurs.
Helas! je n'en vois point dans cette aimable plaine,
Que je ne baigne de mes pleurs.

Après qu'il eut chanté longtemps à la priere d'Arlequin, qui ne pouvoit se lasser de l'entendre. Je vous demande un plaisir, luy dit-il, qui je m'assure sera très-agréable à la compagnie : Arlequin lui promit tout ce qu'il voudroit ; Je vous prie, reprit-il, de nous dire vôtre plaidoyer sur l'execution du Testament de feu le Diable. Non seulement, dit Arlequin, le Plaidoyer, mais toute la Comédie.

Il faut vous ressouvenir que c'est sous la figure de Mercure que je suis Executeur du Testamẽt, Tu-

teur des enfans mineurs, & que c'eſt en qualité d'Avocat que je plaide devant Radamante. Souvenez-vous auſſi que Gripimini eſt Procureur de la veuve du Diable, qui conteſte le Teſtament dont il s'agit. Cela ſuppoſé, voici comme je commence.

MESSIEURS, l'Emphaſe & l'Exorde eſtant preſque toûjours les ornemẽs d'une mauvaiſe Cauſe; j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie, d'un ton piteux & mélancolique: *Le Diable eſt mort*; Eſt-il rien de plus ſurprenant? Le Diable a fait un Teſtament, eſt-il rien de plus ordinaire? Il m'en a fait l'Executeur, que pouvoit-il faire de plus judicieux? Sa diableſſe de femme diſpute ce Teſtament, quelle malice! Gripimini luy preſte ſon miniſtere, quelle friponnerie! Deux

grands Moyens dans cette Cause: La méchanceté d'une femme, & la friponnerie d'un Procureur. Hesiterez-vous, MESSIEURS, à prononcer sur ces deux Chefs? Rien de plus méchant qu'une fême, l'experience nous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur, il faudroit n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Gripimini, MESSIEURS, Grispimini, son nom fait son Portrait. Je passe au détail de ma Cause.

Feu le Diable, d'affreuse mémoire, voulant mourir en bonne odeur, & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse, a fait un Testament vestu & revestu de toutes ses formes. A l'égard du Testateur, il est d'âge compétant, Maistre de ses biens & de ses volontez. Quant au Testament, N'y a-t'il

pas toutes les formalitez nécessaires pour le rendre valable & solemnel ? Ignoroit-il le droit & la chicane, luy qui l'a mise dans le lustre où nous la voyons aujourd'huy ? Apprehendoit-il la surprise des Procureurs & des Avocats, luy qui leur fournit tant de moyens pour assassiner la Justice du fond par la rigueur de la forme, & pour sauver quand bon leur semble l'irrégularité de la forme par le mérite du fond ? Pouvoit-il pécher contre les Loix & les Coûtumes, luy qui les fait par tout interpréter à son gré ? Se défioit-il de son crédit, luy qui corrompt si souvent la Justice par les sollicitations & par l'interest ? Ah ! MESSIEURS, Pluton n'est pas un Dieu manchot dans ses affaires ; C'est un pere équitable, qui veut que ses enfans fassent du mal à tout le genre humain,

sans que personne leur en puisse faire. C'est un pere prévenu par la mort, & pressé par l'amour qu'il épanche sur eux, en expiant tous les crimes dont ils doivent estre coupables.

RADAMANTE.

Beau naturel, belle tendresse ! Ce Testament est-il en forme ?

MERCURE.

Je le soûtiens bon, MESSIEURS & dans sa matiere, & dans sa forme. Quant à la matiere, C'est un Tastament écrit sur la peau du plus malin Diable qui ait jamais esté corroyée; C'est un Testament écrit sur la peau d'un Diable qui a blanchi dans l'ordure, & dans la chicane; Enfin, MESSIEURS, le diray-je ? C'est un Testament écrit sur la peau d'un Greffier, & si le mensonge & la calomnie vouloient noircir cette verité, ces

* quatre griffes démentiroient la calomnie & le mensonge.

La Loy 30. au septiéme du Digeste, Titre second, §. 5. v. 4. semble n'estre faite que pour nôtre espece, *Ex ungue leonem*, c'est à dire, MESSIEURS, que l'on connoist le lion par l'ongle, & le Greffier par la griffe. Venons maintenant à la Forme.

Le Testament dont il s'agit est entierement écrit & paraphé *ne varietur* par la main du deffunt, Premiere formalité. Il est reconnu pardevant deux Notaires au desir de la Coûtume; Autre formalité. Mais, MESSIEURS, ce qui fait la validité du Testament olographe, que je vous prie très-humblement de remarquer, c'est que le deffunt (ne perdez pas ce-

* Il y a quatre griffes de fer blanc sur les quatre coins du Parchemin ou est écrit ce Testament, & Arléquin les montra à tous les spectateurs.

ci je vous prie) c'eſt, dis-je, que le deffunt fait mention expreſſe de l'inſtitution d'heritier, qui eſt formelle dans le corps du Teſtament. J'épuiſerois le Code & les Pandectes, ſi je rapportois ici tous les textes qui parlent des Teſtamens; auſſi bien faut-il ménager nos Loix, qui ne ſont que trop uſées depuis le temps qu'elles nous ſervent dans de pareilles affaires.

GRIPIMINI.

Mercure ne devoit pas avancer contre la verité.....

MERCURE.

Laiſſez, laiſſez, Gripimini, laiſſez.

GRIPIMINI.

Je vous dis que vous avez tort.

MERCURE.

Laiſſez donc, vous dis-je. Voilà qui eſt admirable, un Procureur couper la parole à un Avocat à l'Audiance!

GRIPIMINI.

Oh, ne pretendez pas....

MERCURE.

Je prétends, puisque MESSIEURS me font l'honneur de m'entendre, qu'un Procureur doit se taire quand je parle; mais encore un coup, voilà qui est admirable, un Procureur m'interrompre! un Procureur! Quelqu'un me dira peut-estre que les quatre petits Plutons pour qui je parle, sont issus *ex damnata conjunctione*. Ah! de grace, MESSIEURS, n'agitons point cette périlleuse question; vivons, vous & moy, dans la bonne foy sur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient ils de Sujets, si tous les enfans de leurs Royaumes n'estoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire? Combien y auroit il de successions vacantes, si des amis charitables ne portoient des heritiers

dans

dans les familles qui en ont besoin? Mes pupilles sont venus, *constante matrimonio* ; Voilà, MESSIEURS, ce qui établit leur estat & le vostre; voilà ce qui assure le repos public, & voilà ce qui m'a charne à soûtenir le Testament en question. Quoy pour favoriser l'avarice d'une femme, vous laisserez errer sur toute la terre habitable ces petits Plutons comme de pauvres diables ! Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage, eux qui font rouler tout le monde à Paris ? *Non feram, non patiar.* Puisque leur pere me les a confiez, je veux qu'ils entrent avec éclat dans le monde, & qu'ils paroissent en Diables de qualité.

J'établiray le premier auprès des femmes, & je le rendray si complaisant & si persuasif, qu'el-

les publieront par tout qu'il a de l'esprit comme un Diable. Je mettray le second avec des Marchands, des Usuries, & des gens d'affaires, afin qu'il soit un Diable de tous mestiers. Le troisiéme suivra le Barreau, & ne fréquentera que des Procureurs, afin qu'il soit quelque jour un Diable en procès. Je jetteray, le quatriéme dans l'épée; où je prétends qu'il fasse le diable à quatre.

Voilà, MESSIEURS, voilà comme un Tuteur honneste homme doit veiller à l'éducation & à l'établissement de ses mineurs. Je conclus à ce qu'il plaise à la Cour débouter Gripimini de sa demande, & le condamner à une violente réparation pour certains mots de *Fripon*, que je retorque contre luy, avec ce bel axiome de Pythagore:

Procul hinc, procul este prophani,
pares cum paribus,
Odi prophanum vulgus,
Dixi.

Arlequin prononça ce Plaidoyer si agréablement qu'il charma tout le monde ; après quoy il pria la même personne de reprendre son Theorbe, & de chanter encore quelque air ; l'autre se fit un plaisir de le satisfaire : mais auparavant, luy dit-il, écoutez-moy un moment.

Une fille d'assez bonne maison d'une vertu fiere & orgüeilleuse, & qui se croyoit infiniment au dessus des foiblesses humaines ; rencontra un jour par hazard dans une compagnie un jeune homme bien-fait, joli, & qui avoit l'esprit du monde ; ils se virent tous deux sans se pouvoir souffrir l'un l'autre. La deuxiéme veuë augmenta leur antipathie, jusqu'à se

piquoter & à prendre sur tout ce qu'on disoit des sentimens opposez; & ce qui est plaisant, ils alloient au même endroit pour se tourner tous deux en ridicule. Comme ils entendoient raillerie, ils réjoüissoient la compagnie, mais ils ne s'aimoient point. A la fin à force de se voir ils se trouverent de l'esprit, l'antipathie diminua; l'estime commença à se faire sentir, ils ne se plaisantoient plus; au contraire ils avoient toûjours quelque petit secret à se confier. On fut bien surpris de ce changement; la Demoiselle y faisant réfléxion, en pleuroit seule de dépit dans sa chambre, & faisoit tout son possible pour se guerir d'un mal, qu'elle ne connoissoit pas tel qu'il estoit. Les visites que luy rendoit le jeune homme luy donnoient un plaisir parfait; cependant elle se juroit toûjours à

elle-même qu'elle n'en recevroit plus : mais ses protestations étoient comme celles de tous les Amans. Dans le temps de sa fiere vertu, elle alloit en une maison de campagne, où elle passoit les plus tranquilles momens de sa vie. Et alors, quoy qu'elle y allast aussi souvent, elle n'y trouvoit plus le même plaisir. Ce fut dans ce temps-là qu'elle fit ces paroles que je chanteray, avec quelques autres que je vous diray dans la suite.

La solitude,
N'a plus pour moy rien de charmant,
Cependant mon inquiétude,
Fait que je cherche incessamment
La solitude.

Elle n'avoit pas encore dit au jeune hõme le progrès qu'il avoit fait dans son cœur, mais il le voyoit assez; & les paroles que je viens de vous dire, qu'elle luy chanta plusieurs fois, acheverent

de le perſuader ; auſſi il fut un peu plus hardi auprès d'elle qu'il ne l'avoit eſté juſqu'alors. Et un ſoir ſe trouvant tous deux ſeuls, après s'eſtre dit de ces ſortes de paroles, qui font entendre beaucoup plus de choſes qu'elles n'en ſignifient, l'Amant luy baiſa la main, la Maiſtreſſe changea de couleur ; & l'autre la baiſant à la bouche, elle tomba évanoüie entre ſes bras. Cette aventure luy donna occaſion de faire ce couplet que je vais chanter. Alors prenant ſon Theorbe il commença ainſi,

Entre mes bras,
La Nymphe que j'adore,
Soûpiroit tout bas,
Et ſe paſmant diſoit, helas !
Faut-il mourir du feu qui me devore,
Honneur trop cruel & trop ſévére,
Ceſſe de parler ; je ne t'écoute plus ;
L'amour fermant ſa bouche là-deſſus,
Me fit ſigne d'achever le myſtere.

Cette perſonne chanta juſqu'au

soir, que la compagnie fut obligée de se séparer. Arlequin m'a avoüé depuis que de sa vie il n'avoit eu plus de plaisir qu'en cette occasion.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

ADreſſe d'un Peintre pour ſe vanger d'un Dévot, page 91
Allarme, en vers, 142
Alleman à l'Opera, 157
Amant caché dans une armoire, 199
Application d'un Paſſage de Seneque, 169
Arlequin dans une Bibliotheque. 2. Il va en habit de Theatre trouver un Poëte pour luy demander des vers, 6. Il joüe piéce à un Fermier qu'on avoit mis coucher avec luy, 243. Il accorde un mari & ſa femme. 255
Avarice, 12. 13. 28. 254
Aventure d'un Gaſcon avec un Danois. 8. Arrivée à l'Opera, 39. 40. D'une vieille & d'un homme de qualité, 43.

D'un mari & de sa femme, 45. D'un Officier à Chambord, 78. De M. Prepetit & d'un Laquais, 81. D'un Ours & des Pénitens en Italie, 118. D'un Prince & d'un Juge qui le haranguoit, 184. D'une Dame & de son Curé, 208. D'un Officier & de deux filles, 220
M. de Balzac, 106. 240
M. de Benserade, 179
Biens nécessaires pour mourir joyeusement, 14
Bienfaits, 252
Boëte de Pandore, 5
Brailleur, 236
Broüillerie entre une fille & sa mere, parce qu'elle fait des Vers, 128
Broüilleries favorables en amour, 197
Bruit d'une montre pris pour celuy d'une Souris, 59
Cabinet de Peintures, 90
Caire, Ville, d'où vient appellée ainsi, 241
Carlandré, 67
Chasse de Procureur, 7
Chasteté extraordinaire des peuples de l'Isle de Chio, 186

Chasteaux détruits en Flandres, 160
Chocolat délicieux en Espagne, 17
Cocher revestu d'une Chappe, 62
Cocher jureur, 215
Comparaison plaisante, 68
Conduite d'un Pere avec son fils, 107
Contestation au sujet d'une barbe, 22
Contrarieté dans les esprits, 100
Convention entre un Maistre & son valet, 136
Déclaration d'amour, 104
Dédain, 189
Dévote entreprend de chasser des Comédiens, 44
Disposition d'un Yvrogne à la mort, 87
Disputeur à gages, 103
Domestiques à plusieurs fonctions, 111
Echantillon de maison, 3
Enfans pourquoy souhaitent la mort de leurs Peres, 107
Enfans vicieux d'un bon Pere, 114
Entestement de Noblesse, 18. Ce qui arriva à un bel esprit à cette occasion, 19

Estreines, 249
Expression outrée, 74
Femmes Italiennes belles. 73
Femme galante feint de se repentir, 214
Femmes fidelles, 187
Fierté espagnole, 17
Flaterie, 239
Folie d'un homme à son ami mourant, 145
Fortune de M. de Benserade, 179
François railleurs, 71. Indiscrets, 203
Galanterie du Duc d'Albe, 21
Galanterie d'une Maistresse à son Amant, 164
Gasconnades, 8. 20. 151. 152. 153. 154. 155
Gloire. Mauvaise gloire, 94
Gloutons, 15
Grace demandée pour un coupable, 98
M. de Guise, 204
Habitude de jurer, 215. 217
Histoire d'une Religieuse enlevée, 30. 31. D'une Religieuse mariée, 35. 36. D'un Page & de sa Maistresse, 250. D'un mari Amant de sa femme, 45. D'une machine faite pour aller en l'air, 85. D'un Prelat fait Cardinal, 95. D'un Commissaire & de sa fem-

me, 171. D'une Fermiere & d'une Oye, 218. D'un Amant indroduit chez sa Maîtresse, 232
Jalousie, 190
Imagination plaisante sur les couleurs des viandes, 77
Inconstance fixée, 106
Indiscretion, 101. 176
Joüeur de Luth, 14
Joüeuse, 28
Italien croit avoir l'accent françois, 66
Italiens avares, 110. 241
Langue Italienne difficile à apprendre, 72
M. Laurenzani, 67
Legereté, 238
Lettre d'un valet de chambre à sa femme, 90
M. de Lully, 185
Magnifique à peu de frais, 110
Manieres de parler embarrassées, 75
Mari. Bon mari, 45. 51. 171
M. le Cardinal Mazarin, 175. 179
Medecin, 168. 256
Mémoire heureuse, 23
Mérite récompensé, 182
Mode de langage, 176

Mots. Bons mots, 24. 26. 27. 226. 227. 235. 236. 237. 246. 247. 252. 253. 254. 255. 256. Bons mots de Comédies, 3. 4. 5. 228. 229. 230. 231.
Musiciens du Duc de Savoye, 63
Naïveté d'un valet, 56. D'un Allemand à sa Maistresse, 118. De deux Provinciales, 165. 167. Autre au sujet des Propheties de Nostradamus, 122
M. le Duc de Nemours, 7
Noblesse des Chanoines de Cologne, 18
Nudité couverte, 92
Opera grec, 183
Ours meslé avec des Pénitens, 119
Peinture & Poësie, 206
Pensées de Balzac, 106 240
Petit homme, 235
Petitesse d'esprit, 95
Philosophe, 247
Plaidoyer d'Arlequin sur le Testament du Diable, 258
Plaisanterie de M. le Duc de Nemours, 7
Prédestination, 158
Présence d'esprit, 148
Printemps saison des amours, 236
Proverbe, 123

Prudence d'un Evesque, 13
Prudence des maris, 174. 177
Raccommodement, 194
Raffinement de molleſſe, 234
Regiſtre d'injures, 188
Rendez-vous peu favorable, 198
Réponſe plaiſante d'une jeune Demoiſelle, 16
Réponſe franche d'une Maiſtreſſe à ſon Amant, 117
Réponſe plaiſante d'un Vaſſal à ſon Seigneur, 212
Réponſe en vers, 225. 248
Reſſemblance, 168
Retenuë en amour, 116
Réverie d'un Chymiſte ignorant, 160
Richeſſes tiennent lieu de Nobleſſe, 227
Rupture, 193
M. le Duc de Savoye. 63
Secret de faire un enfant ſans femme, 161
Secretaire renvoyé, 89
Sentimens d'Arlequin ſur la Fortune, 227. Sur l'amour, 237. Sur la Nobleſſe, 246. Sur les Bienfaits, 252. Sur les injures, 253. Sur l'Avarice, 254. Sur les malheurs, 255. Sur la Mort, 256.

Sonnet Italien, 206
Sotise réparée, 147
Statuë d'Albastre nuë, 16
Stile tendre, 134
Taille bien faite, 69
Testament extraordinaire, 11
Tour d'un Italien pour rendre un diner sans qu'il luy en couste rien, 108
Trait plaisant d'une fille de chambre, 150
Transport d'un Prélat en recevant la Barette de Cardinal, 96
Vanité de naissance, 246
Vents, 70. Vents coulis, 71.
Vers tragiques tournez en plaisanterie, 25. Sur la vie ennuyeuse qu'on mene à Bourbon, 53. Sur le dégoust qu'on trouve dans le Mariage, 54. Sur un petit chien, 66. Sur la galle, 124. Pour un Amant dont la Maistresse est infidelle, 133. Sur une Maîtresse qui se plaint de n'estre que la confidente de son Amant, 135. Sur la mort; 142. 256. Sur une fortune promise, 164. Vers mis au bas d'un Portrait fait de mémoire, 205. Vers tendres, 237. 257.

M. de Vivonne, 126
M. de Voiture, 148
Voyage en Espagne, 15

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Privilege du Roy donné à Paris le 8. Janvier 1694. Signé par le Roy en son Conseil. DE LA RIVIERE, & scellé du grand Sceau de cire jaune : Il est permis à FLORENTIN DELAULNE Libraire & Imprimeur à Paris, d'imprimer ou faire imprimer en un ou plusieurs volumes, un livre intitulé : ARLIQUINIANA, ou *Dialogue des vivans, contenant plusieurs mots plaisans & agréables*, pendant le temps & espace de *six années* consecutives, à commencer du jour que chaque volume dudit Livre sera achevé d'imprimer ; iceluy vendre & debiter par tout le Royaume, & deffenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, ou chaque volume dudit livre, sous quelque pretexte que ce soit, le vendre ou distribuer sans le consentement dudit DELAULNE ou de ses ayans cause, à peine de trois mille livres d'amande, &c. ainsi qu'il est porté plus au long dans ledit Privilege.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 5. Février 1694.

Signé, P. AUBOÜYN, Syndic.

Ledit Florentin Delaulne a fait part du Privilege cy-dessus à Michel Brunet, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 16. Mars 1694.

2536-189